

ÉLÉMENS

DE

MÉDECINE

THÉORIQUE ET PRATIQUE.

Duo sunt præcipui Medicinæ cardines, ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.

BAGLIVI prax. med. lib. I. cap. II.

ÉLÉMENS DE MÉDECINE THÉORIQUE ET PRATIQUE.

PAR ÉTIENNE TOURTELLE,

PROFESSEUR

A L'ÉCOLE SPÉCIALE DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

TOME PREMIER.

STRASBOURG,

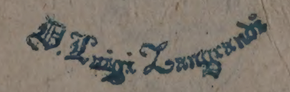
Chez F. G. LEVRAULT, imprimeur-libraire, rue des Juifs, N.° 33;

Et à Paris,

Chez THÉOPH. BARROIS, libraire, rue de Savoie, N.° 22.

De l'imprimerie de LOUIS ECK, imprimeur-libraire; à Strasbourg.

An VII (1799).




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AU CITOYEN

FRANÇOIS de Neuf - Château,

Ministre de l'Intérieur de la République Française.

CITOYEN MINISTRE,

CULTIVER avec fruit la Philosophie et les lettres ; faire fleurir les sciences et les arts ; encourager les travaux des Savans et des Artistes ; réunir les talens d'un grand Ministre aux vertus civiques ; enfin augmenter la prospérité et la gloire de la plus

grande et de la plus célèbre des Nations: telles sont les rares qualités qui Vous distinguent, et qui Vous placent au rang des plus grands hommes, et des bienfaiteurs de la Patrie. Permettez que je partage avec tous les Français, les sentimens d'admiration, de reconnaissance et d'amour qui Vous sont si justement dûs, et daignez agréer ce faible hommage, comme une marque de mon profond respect et de mon entier dévouement.

ÉTIENNE TOURTELLE.

ÉLÉMENS DE MÉDECINE THÉORIQUE ET PRATIQUE.

INTRODUCTION.

« Les deux principales bases de la Médecine, » sont la raison et l'observation; mais c'est » cette dernière qui doit diriger les Médecins » dans leurs raisonnemens. » (Baglivi). L'observation est en effet l'unique flambeau qui puisse guider leurs pas, et éclairer leur marche : sans elle la théorie est vacillante et incertaine : elle n'est qu'un vain systême discordant avec la nature, sans preuves solides, et qui n'a d'autre appui qu'une imagination trompeuse, et la subtilité qui conduit à l'erreur.

Telle a été celle des écoles pendant une longue série de siècles. Depuis qu'on eut abandonné la route de l'observation tracée par le Prince des Médecins, on s'est égaré dans un labyrinthe d'hypothèses qui en éteignant le

goût de la vraie Médecine, ont non seulement retardé ses progrès, mais encore l'ont fait rétrograder. Si durant ces tems où régnait la manie de vouloir tout expliquer, et de plier la nature aux caprices d'une imagination déréglée, on se fût occupé à rassembler des faits observés avec exactitude, et à les comparer; si, dis-je, on eût employé le tems qu'on a consumé inutilement à soutenir et à défendre des systêmes qui s'éclipsaient tour-à-tour, à exposer simplement, à l'exemple d'HYPPOCRATE, l'histoire des maladies, leurs connexions avec les constitutions, les révolutions heureuses et malheureuses auxquelles elles sont assujetties, et les moyens qui avaient bien ou mal réussi dans leur traitement; il y a long-tems que le voile qui nous cache tant de vérités utiles à l'humanité, serait tombé, et l'art serait aujourd'hui plus près du point de sa perfection.

Grâces à la Philosophie dont le flambeau luit aujourd'hui sur la France, l'esprit de systême abandonne son sol, le goût de l'observation renaît dans toutes les sciences, et déja la Médecine, qui après avoir atteint rapidement chez les Grecs, son âge mûr, étai pour ainsi dire, tombée dans les siècles derniers en enfance, a recouvré sa raison et sa dignité !

L'observation des phénomènes que présente

la nature vivante, éclairée par le raisonnement, est l'unique base de la vraie théorie; mais elle ne saurait être l'ouvrage d'un seul homme : la vie la plus longue, et le génie le plus vaste sont insuffisans pour tout appercevoir et tout recueillir; il faut donc recourir à l'expérience de ceux qui nous ont précédé, à celle de nos contemporains, et y joindre la nôtre. *Cum enim unius hominis vita*, dit GALIEN, (*) *ad omnium inventionem sufficere nequeat, longi temporis observationes historià colligit, ut ejus beneficio tanquam ex multis tot sæculorum hominibus unus efficiatur eruditissimus.*

C'est principalement dans les écrits des anciens qui ont été nos maîtres dans tous les genres; c'est dans ces sources fécondes et lumineuses qu'il convient de puiser. Plus près de la nature, et moins exposés aux préjugés et aux erreurs que nous, ils l'ont mieux étudiée et plus connue. Quel Médecin a peint plus fidellement qu'HYPPOCRATE, l'homme dans l'état de maladie, les diverses révolutions qu'elle lui fait éprouver, les évènemens heureux ou malheureux qui en résultent, et les signes aux quels on peut reconnaître qu'ils auront lieu! C'est en suivant les traces lumineuses de ce

---

(*) *De subfigur. empir. Cap.* 9.

grand homme, et en pratiquant la route qu'il a frayée, la seule propre à reculer les limites de l'art et à aggrandir son domaine, que les HOULIER, les DURET, les BAILLOU, les BAGLIVI, les SYDENHAM, et de nos jours les BORDEU, les LACAZE, les ROBERT, les LORRY, les SELLE, les STOLL, les SARCONNE etc. se sont acquis une gloire immortelle, et le titre de premiers Médecins de leur siècle : c'est en faisant revivre la Médecine Hyppocratique presque entièrement oubliée dans l'Europe barbare, que les premiers sont regardés à juste titre, comme les restaurateurs de l'art.

Au reste ce n'est pas seulement dans la Médecine que les anciens ont excellé : nous leur devons encore les autres sciences et les arts. C'est dans leurs écrits immortels que l'on puise les idées du beau, du grand et du sublime; et lé conseil d'HORACE est applicable à tous les genres de connaissances

» . . . . *vos exemplaria græca*,
» *nocturnâ versate manu, versate diurnâ.* «
» Déterrons donc les morts, et dévorons leurs
» écrits, comme Saturne dévorait les pierres. «

C'est d'après les savantes leçons des grands maîtres de l'art tant anciens que modernes, que j'ai esquissé cet ouvrage. J'ai mis à contribution leurs écrits; j'ai interrogé les Médecins les plus justement célèbres de toutes les

nations, les vivans et les morts; j'ai pesé leur autorité, et opposé leurs opinions; en un mot je n'ai rien négligé de tout ce qui m'a paru propre à rendre ce livre utile aux commençans. Néanmoins je suis bien éloigné de croire avoir atteint le point de perfection que j'aurais desiré; il reste beaucoup de choses à dire, et encore plus à découvrir : ce sera l'œuvre du tems et du génie. Mais je croirai avoir fait un peu de bien, si je réussis à inspirer aux élèves le goût de la vraie Médecine, et à leur en faciliter l'étude; c'est-là ma seule ambition, et l'unique gloire à laquelle j'aspire.

Je n'ai combattu, ni adopté aucun système : l'histoire des opinions ou plutôt des écarts de l'esprit humain dans la science médicale, n'est point du ressort d'un ouvrage tel que celui-ci, dans lequel je ne me suis proposé que de donner les premières notions de la Philosophie médicale. C'est pourquoi je conseille de lire en même tems les auteurs systématiques, et de comparer leur théorie avec celle des *Naturistes*; car il ne faut jamais jurer *in verba magistri*; un assujettissement servil aux préceptes des maîtres, n'est propre qu'à rallentir les progrès de l'esprit humain; il n'y a que l'orgueilleux et stupide pédantisme qui puisse exiger une si basse complaisance; et la vile adulation ou

l'apathie de la bêtise peuvent seules avoir cette lâche déférence.

Le systême des mécaniciens est celui qui a fait le plus de bruit, et qui a eu le plus long-tems de nombreux partisans. Grâces à la Philosophie! il perd chaque jour de son crédit; et l'on peut prédire que la postérité équitable, tout en accordant du génie au trop célèbre Bœrhaave, le placera parmi les Médecins qui ont plus contribué à retarder la marche de la Médecine, qu'à en favoriser les progrès. Il n'y a même déja plus qu'un très-petit nombre de physiciens qui croient encore que la nature vivante obéit entièrement aux loix de la mécanique. On pense aujourd'hui et avec raison, que c'est faire le plus étrange abus de la physique, que de vouloir la faire servir de base à la théorie de l'économie animale. La sensibilité a des loix propres auxquelles sont assujettis tous les êtres pourvûs de la vie, et qui sont très-différentes de celles que suivent les corps non organisés; et l'adage, *ubi desinit physicus, ibi incipit medicus*, pour être très-ancien, n'en est pas moins vrai : car comme l'a très-bien dit le Pline de la France. (*) « Les vrais » ressorts de notre organisation, ne sont pas

(*) Buffon. Tom. 4. pag. 199. Paris 1769.

» ces muscles, ces artères, ces veines qu'on
» décrit avec tant d'exactitude ; il réside dans
» nos corps organisés, des forces intérieures,
» qui ne suivent point du tout les loix de la
» mécanique grossière que nous avons ima-
» ginée, et à laquelle nous voudrions tout
» réduire. «

J'ai divisé cet ouvrage en deux parties; j'ai élagué de la première (la Pathologie générale), la symptômatologie fastidieuse et inutile des auteurs, ainsi que cette éthiologie subtile et métaphysique plus propre à étouffer les germes du génie, qu'à les développer, et qu'on est trop heureux d'oublier dans la suite, pour acquérir des connaissances solides. Je me suis attaché principalement à montrer la connexion des maladies et des saisons : telle est la raison qui m'a déterminé à donner les quatre constitutions épidémiques d'HYPPOCRATE, et à en faire une courte analyse. J'ai exposé ensuite la doctrine des signes prognostics, dont la plupart sont tirés des écrits du Père de la Médecine, et les autres de ceux des observateurs qui ont marché sur ses traces : dans le choix que j'ai fait des sentences de ces législateurs de l'art, je n'ai admis que celles qui se vérifient le plus ordinairement dans la pratique.

Avant que de commencer l'étude de la Pa-

thologie, je ne sçaurais trop conseiller celle de l'Hygiène. J'ai publié l'an V des élémens de cette branche importante de la Médecine, en 2 vol. in-8.° : on y trouve dans les plus grands détails l'exposition des causes physiques et morales qui agissent sur l'homme d'une manière utile ou nuisible, et des ressources qu'offre l'art pour la conservation de la vie et de la santé. Les connaissances hygièniques doivent précéder celles de la Pathologie: il faut analyser l'homme dans l'état de santé, avant que de l'étudier dans celui de maladie.

Quant à la seconde partie, la Pathologie spéciale ou Nosologie, elle renferme l'histoire des maladies en particulier. Je les ai distribuées en six classes: 1.° les *pyrexies*, 2.° les *flux*, 3.° les *suppressions*, 4.° les *névroses*, 5.° les *cachexies*, et 6.° enfin les *vices* ou *maladies externes*.

J'ai crû devoir adopter cette méthode, comme la plus simple et la plus propre à applanir aux commençans les sentiers épineux de l'art. Les maladies rangées par classes, et divisées en genres qui comprennent toutes les espèces et les variétés observées jusqu'-ici, se saisissent avec facilité, se rangent sans confusion et se gravent profondément dans la mémoire. Les

autres méthodes n'offrent pas les mêmes avantages.

Dans le tableau des symptômes essentiels à chaque genre et à chaque espèce, je procède du simple au composé; je présente d'abord la maladie dans son état de simplicité élémentaire, puis avec ses diverses complications; ensuite j'établis le diagnostic, les causes, les prognostics, la prophilactique, et enfin le traitement de chaque espèce.

J'ai distingué les maladies qui devaient être livrées à la nature, dans lesquelles le Médecin n'a autre chose à faire que d'écarter des malades les causes qui pourraient leur nuire, de celles où elle est impuissante sans les secours de l'art. J'ai indiqué les tems et les circonstances où la Médecine doit être agissante ou expectante. Quand elle est inutile par l'incurabilité de la maladie, elle ne doit pas être importune; le Médecin n'abandonnera pas néanmoins le malheureux dont l'état est désespéré: la nature a tant de ressources; elle a si souvent trompé les craintes les plus fondées, et révoqué des arrêts de mort qu'on croyait sans rappel. Et d'ailleurs quand celle-ci serait inévitable, il faudrait encore fomenter les espérances de retour à la vie, répandre le baume consolateur de la Philosophie sur les souffrances du malade, l'aider à les

supporter avec constance et fermeté, et même jeter, s'il était possible, des fleurs sur la route qui le conduit au tombeau.

Le traitement que l'expérience et l'observation ont fait reconnaître le plus efficace et le plus propre à aider la nature dans la guérison des maladies, doit être simple; c'est celui que je conseille. *Omnis ars imitatio est natura*, dit avec raison SÉNÈQUE (*); la Médecine qui est un art doit donc copier la nature qui dans tous ses actes n'emploie que les moyens les plus simples, et avec la plus sage économie. Tous les grands Médecins n'ont obtenu d'heureux succès dans leur pratique qu'en suivant ce précepte; la polypharmacie est l'enseigne à laquelle on reconnaît l'ignorance et le charlatanisme; et l'intempérance est aussi pernicieuse en remèdes qu'en alimens. Heureusement que dans ce siècle le luxe pharmaceutique a beaucoup diminué; mais il n'est pas encore restreint autant qu'il devrait l'être.

Tel est l'objet et le plan de cet ouvrage. Il est inutile d'avertir que moins jaloux de briller que d'instruire, j'ai tâché d'y répan-

(*) *Epist.* 65.

dre plus de connaissances que d'agrémens. Ce n'est point par des expressions recherchées, et par les charmes de la diction que je dois fixer l'attention ; et d'ailleurs rien n'est plus ridicule, à mon avis, que d'écrire en style fleuri, sur des matières scientifiques; l'on ne doit point charger de guirlandes, le portrait d'ESCULAPE comme celui de FLORE. J'espère même qu'on voudra bien excuser des répétitions inévitables et même utiles dans un livre élémentaire divisé et morcélé par sa nature, et dans lequel il m'eut été impossible d'emploier la marche exacte et continué d'un discours méthodique.

Je remarquerai, avant que d'aller plus loin, par rapport aux jeunes étudians, qu'il ne suffit pas de posséder les plus grands talens et toutes les connaissances médicales, pour exercer le saint ministère de la Médecine ; il faut encore leur joindre la pratique des vertus sociales et le désintéressement le plus grand. Quiconque ne réunit pas toutes les qualités, ne doit pas approcher le sanctuaire de la Déité, il en souillerait les autels et en avilirait le culte ; il n'est pas appelé à remplir les fonctions augustes de Médecin. Celui-là est seul digne de ce titre qui, Philosophe sensible et ami de l'humanité, est prêt à tout sacrifier à chaque instant de sa vie, pour le bonheur de ses concitoyens ;

celui qui, soumis aux loix, les respecte et leur obéit ; qui, bon citoyen, bon époux, bon père et ami fidel, honore sa profession par l'exercice des vertus; celui enfin aux yeux du quel tous les malheureux étant égaux comme tous les hommes le sont devant la Divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes, pour les soulager et les aider à triompher des maux que leur imposa la nature, ou que fit naître la transgression de ses loix.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

§ X. SÉMÉIOLOGIE.

II.e PARTIE. PATHOLOGIE SPÉCIALE OU NOSOLOGIE.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.

ÉLÉMENS

DE

MÉDECINE.

La Médecine a pour objet l'histoire naturelle de l'homme, et pour but de prévenir et de guérir les maux auxquels il est exposé. La Physiologie et l'Hygiène traitent de la vie, de la santé, et des moyens de les conserver. La Pathologie considère l'homme dans l'état de maladie; c'est mal-à-propos qu'on en a séparé la Séméiotique et la Thérapeutique: ces deux parties sont entièrement de son domaine; et il n'est pas possible d'exposer l'histoire des maladies, sans entrer dans le détail des signes qui les caractérisent, et de ceux qui font présager quelle en sera l'issue. On ne peut non plus passer sous silence les moyens curatifs qui ont eu des succès heureux ou malheureux; car de même que la connaissance des causes des maladies est un guide dans leur traitement, ainsi

la diète et les remèdes qui ont été utiles et nuisibles, ne contribuent pas peu à jeter un grand jour sur leur nature; MARTIAN a dit avec raison *ostendunt naturas morborum curationes.*

Il est dans toutes les sciences des vérités fondamentales qui sontle résultat des observations et du raisonnement; la Médecine qui est tout à-la-fois une science et un art, a aussi des notions préliminaires qui précèdent les détails et qui sont comme la clef des connaissances qu'elle embrasse: ce sont ces notions, fruits de l'expérience et de la raison qui sont l'objet de la *Pathologie générale* par laquelle je commencerai. La *Pathologie spéciale* ou *Nosologie* bien plus étendue, et qui sera la seconde partie de ce cours, donne l'histoire de toutes les maladies en particulier, assigne leurs genres, leurs espèces, leurs causes, leurs prognostics, la prophilactique et la méthode curative propres à chacune d'elles.

PREMIÈRE PARTIE.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

§ I.

De la Maladie en général.

Tous les organes des êtres pourvus de la vie, sont pénétrés d'une faculté qui leur est propre,

et au moyen de laquelle ils exécutent les fonctions qui leur ont été assignées par la nature. GALIEN les comparait avec raison, aux forges de VULCAIN, dont le feu, les souflets, les enclumes, les marteaux, en un mot toutes les pièces étaient animées. La vie n'est que l'ensemble des actions ou des vies particulières des organes; celles-ci sont soumises à un principe sensitif qui les dirige d'après des lois bien différentes de celles auxquelles obéissent les êtres dépourvus de la vitalité. Les forces qui leur sont inhérentes, sont soutenues par l'irradiation des centres principaux de la sensibilité. *Animantur animalium omnes partes* a dit HYPPOCRATE: *confluxus unus*, *conspiratio una*, *consentientia omnia.* (*) Tous les organes sont liés entr'eux, au moyen de ces centres, par une correspondance étroite d'action.

Ces principaux centres sont le cerveau, le cœur et l'épigastre; ils se balancent et se soutiennent réciproquement durant toute la vie: celle-ci s'affaiblit par les obstacles qui diminuent les rapports de ces foyers vitaux; et elle s'éteint soudain par l'effet de tout ce qui interrompt leur communication. « La vie, a » dit BORDEU, tient d'une manière si singulière à » ce conflit et à ce contrebalancement des forces

(*) *Lib. de aliment.*

» qu'elle tendrait bientôt à sa fin, si celles-ci » qui sont destinées à l'entretenir, ne se sou» tenaient mutuellement selon l'ordre d'antago» nisme ou de liaison qui est établi. « Il est un de ces centres qui est le régulateur, le modérateur de toute l'économie animale, et le moyen d'union des deux autres : c'est l'épigastre qui comprend le diaphragme, l'estomac et les intestins. C'est de l'harmonie d'action établie entre ces principaux centres de la sensibilité, que dépend l'accord des organes, et par conséquent la santé. Lorsque cette harmonie est troublée et qu'il survient quelque dissonance, la maladie est déja établie, ou prête à se former; c'est pourquoi GALIEN appelait la santé, *quœdam symetria*, et la maladie *ametria*. (*)

La maladie n'est donc qu'une modification de la vie, qui consiste dans une aberration d'actions dans les foyers de la sensibilité : bien plus, elle dépend du même principe qui tend à écarter toute cause de destruction ; elle a la même fin, et elle est assujettie aux mêmes lois. Il est possible qu'elle existe longtems *tacitement*, ou *en puissance*, avant que de se développer; c'est ainsi que la vie peut avoir lieu

(*) *Lib. de morb. different.*

sans se manifester par aucun signe : de même que celle-ci, la maladie ne présente dans quelques sujets et dans certains états, qu'une ébauche imparfaite ; et d'autres fois avorte, lorsqu'elle est entravée par des obstacles qui s'opposent à son libre développement ; on a vu le sang tiré de la veine et d'autres excrétions, présenter des mauvaises qualités, sans que néanmoins la maladie dont on était menacé, se réalisât.

La maladie a été définie par les anciens, *un concours de symptômes* (on entend par *symptôme* une affection morbifique simple, ou la lésion d'une fonction ; on en distingue de deux sortes, les symptômes *essentiels* ou *pathognomoniques*, c'est-à-dire ceux qui caractérisent la maladie, et les symptômes *accidentels* ou *variables* : ceux-ci sont dûs à l'idyosincrasie du malade, aux causes qui compliquent la maladie, à l'épidémie régnante, ou enfin à une cause accidentelle quelconque : ils n'établissent point le caractère de la maladie et lui sont en quelque sorte étrangers.). BORDEU l'a mieux définie, « un dérangement dans les fonctions, dépen- » dant de quelque vice organique ou de l'action » augmentée ou diminuée de quelque partie ; « mais si on la considère dans sa fin, et cette considération est bien plus importante, elle n'est ainsi que l'a très-bien dit SYDENHAM, » qu'un

» effort de la nature, qui tend à détruire la » cause morbifique et à rétablir la santé. « Elle est l'effet d'un trouble suscité dans l'économie animale à l'occasion d'un embarras que la nature s'efforce de lever ; chaque organe y envoie son contingent d'action ; il en résulte que les forces sont alors inégalement réparties.

Les maladies se présentent en général dans deux états différens, celui de simplicité et purement nerveux, et celui de complication avec des causes matérielles : pour peu que dure le premier état, il se complique bientôt avec les dernières ; les humeurs s'altèrent, et il se forme des produits qui doivent entrer en voie de coction, pour être ensuite rejetés hors du corps.

Lorsque l'état nerveux est compliqué, dès le principe, de causes matérielles, on peut le regarder comme s'il était décidé par l'action de ces causes : le traitement est absolument le même; il consiste à simplifier la maladie en la débarrassant des causes étrangères qui s'opposent au libre développement des actes médicateurs de la nature.

L'état nerveux a deux extrêmes, le *maximum* de l'augmentation du ton, et l'atonie parfaite ou le *strictum* et le *laxum* ou *fluens* des méthodistes ; le plus souvent cet état est mixte et se compose du spasme et de l'atonie qui existent ensemble dans diverses parties, ou qui se

succèdent dans les mêmes ; c'est le *mixtum* des Médecins de cette secte. Entre ces deux points il est un très grand nombre de nuances et de dégrés : le ton est vicieusement augmenté, toutes les fois que les forces se concentrent dans un ou plusieurs organes, aux dépens des autres qui en sont affaiblis, et qui tombent dans une atonie plus ou moins considérable.

La concentration des forces, ainsi que leur diminution, produisent dans les organes, une contraction involontaire plus ou moins vive, fixe ou mobile, et qu'on appèle du nom générique de *spasme* : celui-ci est de deux sortes ; 1.° le *spasme tonique*, qui dépend d'une violente irritation, d'une vive concentration des forces dans l'intérieur. 2.° Le *spasme atonique*, qui est produit par la divergence des forces vers l'organe extérieur. Dans l'un et l'autre spasme la faiblesse n'est souvent qu'apparente et non réelle ; elle est occasionnée par l'inégale répartition des forces ; celles-ci sont entières ou peu diminuées.

Pour bien comprendre cette théorie, il faut observer qu'il y a dans l'économie animale, ou plutôt dans chaque partie du corps vivant, deux ordres de mouvemens qui se croisent et se contrebalancent sans cesse dans l'état de santé ; l'un qui se dirige du dedans au dehors, et l'autre du dehors au dedans. Le premier est un mou-

vement d'expansion ou *excentrique*, qui se portant du centre à la circonférence, dilate et tuméfie; il domine dans les premiers âges, et développe les parties. Le dernier est un mouvement de condensation ou *concentrique*, qui se fait en sens contraire, et qui ramène les humeurs de la circonférence au centre. Ce mouvement commence à prévaloir dans l'âge viril, et augmente rapidement à mesure que l'homme s'éloigne du solstice de la vie, jusque dans l'extrême vieillesse; la mort en est le dernier terme.

C'est au moyen de ces deux mouvemens combinés dans de justes proportions, que se maintient l'harmonie des fonctions, et que les organes transpirent et absorbent; car chaque partie pourvue de la vie jouit d'une sorte de respiration: telle était déja l'opinion des anciens; ces deux espèces de mouvemens avaient été désignées par STAAHL sous le nom de *flux* et *reflux du petit monde*.

Le ton ou l'état naturel de chaque organe est le produit de l'équilibration entre ces deux mouvemens. Lorsque les forces qui les opèrent, et qui décident dans toutes les parties, même dans leurs élémens, des motitions et des frémissemens continuels; lors, dis-je, que ces forces sont réparties dans un ordre convenable entre le centre et la circonférence, il régne une har-

monie parfaite dans les principaux centres vitaux : tous les organes exécutent avec aisance et liberté, les fonctions qui leur ont été departies, et l'homme jouit de la santé.

L'épigastre est le point d'appui, *l'Hypomoclion* des forces toniques, le rendez-vous des actions et des mouvemens, et le foyer qui les réfléchit; tous les organes y envoyent et en reçoivent alternativement. Lorsque les forces y sont retenues, c'est aux dépens de ces derniers qui en sont affaiblis ; lorsqu'il les renvoie en trop grande quantité, et qu'il n'en retient pas assez pour lui-même, il tombe dans un relâchement qui est bientôt suivi du spasme : dans le premier cas, lorsque la force concentrique est la dominante, il y a spasme tonique ; et lorsque c'est la force excentrique qui l'emporte, l'épigastre ne contrebalançant plus l'organe extérieur, celui-là est affecté du spasme atonique.

Observez que le spasme tonique, en se réfléchissant brusquement et avec force sur l'organe extérieur, ou une de ses parties, produit la rigidité *tétanique*, des convulsions générales ou partielles ; et telle est la différence qui existe entre ces affections et le *rigor* fébril ; c'est que dans ce dernier, la réaction ne se fait que par dégrés et d'une manière durable ; au-lieu que dans les autres, elle a lieu tout à coup et avec

une violence extrême, ou plutôt elles ne sont que le *rigor* poussé à l'excès.

Le spasme tonique et le spasme atonique se présentent successivement d'une manière plus ou moins sensible dans le cours des maladies, et notamment dans les fièvres, où les forces commencent par se concentrer bien évidemment, et avec elles les humeurs dans l'intérieur, d'où elles sont ensuite repoussées au dehors.

La dominance de la force concentrique a lieu dans le premier période fébril : c'est elle qui produit la contraction et la décoloration de l'organe extérieur, la langueur, la faiblesse, la lassitude, les douleurs des muscles, la pésanteur, les maux de tête, la stupeur, la somnolence, la sensation du froid, les nausées, les vomissemens, la soif, les angoises, les anxiétés, qui accompagnent ou plutôt qui caractérisent ce premier période; le pouls est alors rare, vif et concentré; c'est que dans ce premier tems les forces se sont dirigées vers l'intérieur; et se sont fixées dans l'épigastre.

Ce premier tems dans lequel les forces et les mouvemens se dirigent de la circonférence vers le centre, est probablement celui de toutes les maladies; et s'il ne se manifeste pas toujours d'une manière sensible, c'est que la force concentrique ne jouit pas dans toutes, d'une égale énergie. Ce stade fébril présente un tableau

abrégé de toutes les affections purement nerveuses dépendantes du spasme tonique.

Le second tems de la fièvre est marqué par la force excentrique qui reprenant son activité dirige l'action et les humeurs à la circonférence : la peau se dilate alors, se tuméfie, se colore ; le pouls devient plein, fort et fréquent : une chaleur incommode succède au froid et la peau reste le plus souvent sèche ; ce qui indique que les spasmes extérieurs ne sont pas encore dissipés, et qu'ils s'opposent à la perspiration et à l'écoulement de la sueur : mais peu à peu, la chaleur diminue, la soif se calme, les spasmes superficiels de la peau se dissipent, et la sueur qui coule abondamment et uniformément de tous les points, indique clairement que les forces sont rentrées dans l'ordre naturel, qu'elles se distribuent dans les proportions convenables et que la fièvre a cessé. C'est ce dernier état marqué par l'excrétion de la sueur, qui établit le troisième période de la fièvre, celui de la *crise*.

On voit que durant le premier période fébril, la nature est en quelque sorte opprimée ; mais elle ne tarde pas à réagir et à faire des efforts pour terrasser son ennemi. C'est cette réaction dans laquelle domine la force excentrique, qui constitue le second période : elle a toujours lieu, à-moins que le principe sensi-

tif trop inférieur, et incapable de résister, ne succombe dans le premier stade; ce qui arrive quelquefois et surtout chez les personnes faibles et épuisées. La réaction a donc pour but la destruction de la cause morbifique et le rétablissement de l'équilibre des forces que la maladie a rompu. Il n'y a par conséquent, à la rigueur, de réellement morbifique que la concentration, ou la dominance de la force de condensation.

Les phénomènes du second période fébril, poussés à l'extrême produisent l'état nerveux par *atonie* entièrement opposé à celui par *spasme tonique*. Il offre l'image des affections simples nerveuses par spasme atonique; il est compliqué avec des causes matérielles dans la peste, la fièvre lente nerveuse, les fièvres intermittentes nervales décrites par TORTI, les fièvres bilieuses putrides etc.

Ces deux états du système nerveux, le spasme tonique et le spasme atonique, ou si l'on veut, le mode *hypertonique* et le mode *atonique*, ont chacun leurs signes pathognomoniques. Le spasme atonique est marqué par la marche lente et à peine sensible avec laquelle il se prépare, par une tristesse qui augmente tous les jours, et par la perte de l'appétit. Quand ce spasme est décidément établi, l'habitude du corps est molle, lâche, et quelquefois comme empâtée de sucs

mal élaborés : le pouls est très irrégulier ; tantôt il est fort et plein, tantôt il change tout-à-coup, devient petit, faible, et s'éteint sous les doigts ; mais il est habituellement vite et inégal. Enfin la prostration extrême des forces, la perte totale de l'appétit, la faiblesse, la lenteur des mouvemens, et le défaut de chaleur sont les principaux symptômes qui caractérisent ce spasme.

On distingue aisément le spasme tonique par les douleurs qui se font sentir dans la région épigastrique, les fortes anxiétés, les nausées continuelles, les vomissemens, et les retours fréquens de cardialgie ; les malades éprouvent communément un resserrement à l'œsophage, et un sentiment de sécheresse dans tout ce canal ; la déglutition est difficile, et l'appétit irrégulier, souvent même il se porte sur des choses absurdes ; le ventre est constipé ; le pouls est rare, quoique vif, petit et concentré, néanmoins il a de la force ; la chaleur et la soif sont considérables ; les malades conservent beaucoup de leurs forces, et les mouvemens soit vitaux, soit volontaires s'exécutent avec plus ou moins d'énergie ; la peau est plus ou moins séche et brûlante ; enfin les maladies qu'accompagne ce spasme attaquent subitement, et leur marche est rapide.

L'épigastre joue donc le rôle principal dans l'économie animale : son département d'action embrasse tous les organes, et il est leur antago-

niste. Dès que quelques-uns d'eux cessent d'être soumis à son influence sympathique, ils cessent aussi d'être en commerce avec le reste du systême : ils peuvent cependant jouir encore de leur vie propre, mais ils ne consentent plus avec la vie générale : *propria vivunt quadra.* C'est l'épigastre que VANHELMONT regardait comme le trône de son grand *archée*, qui est le siège, l'aboutissant, le point d'appui des efforts corporels, et des sensations ; c'est là que s'excitent le jeu et les orages des passions, et que se produisent les phénomènes occasionnés par les divers appétits des alimens, des boissons et des autres substances avalées. Il n'est pas moins nécessaire que la tête, pour le cours et le développement des forces nerveuses vers cette région. C'est de l'excitement que l'épigastre et notamment le diaphragme procure au cerveau, et de son intensité plus ou moins grande, que dépendent la légitimité ou la perversion des facultés mentales, l'état de la veille, et celui du sommeil ; c'est aussi de l'action sympathique des organes situés dans cette région, sur le cœur, autre foyer vital, que résultent la régularité ou l'irrégularité et les diverses modifications qu'on observe dans ses pulsations tant dans l'état de santé que dans celui de maladie : c'est de l'épigastre que sont réfléchis les spasmes sur les organes qui obéissent à la volonté,

soit que ces spasmes viennent du cerveau, soit qu'ils partent d'ailleurs. En un mot cette région est intéressée dans tous les spasmes et convulsions, soit primitivement soit secondairement ; je dis secondairement ; c'est ainsi par exemple, que l'introduction du catheter dans la vessie, l'application des irritans sur les plaies etc., décident des spasmes dans lesquels l'épigastre qui les réfléchit, n'est affecté que par *consensus*. Il y a des fièvres dépendantes d'affections locales, dont le spasme commence par la partie affectée, s'étend par dégrés successivement dans toutes les autres, et produit un frisson qui suit la même progression : dans ce cas, le spasme fébril ne frappe l'épigastre que sympathiquement, et celui-ci le réfléchit.

Parmi les organes épigastriques, le diaphragme est celui qui a le plus d'influence, et dont la sphère vitale rayonne avec le plus d'énergie : c'est lui qui préside aux mouvemens des muscles soumis à l'empire de la volonté ; et sans un certain dégré de tension de ce viscère, ils ne pourroient agir. Il établit aussi une division du corps en deux moitiés transversales ; c'est lui qui coupe l'axe du corps en deux parties dont l'une supérieure et l'autre inférieure font sans cesse des efforts mutuels et contraires par la résistance qu'oppose la masse des entrailles, à l'action du phragme.

Outre cette division naturelle établie par le diaphragme, le corps est formé de deux moitiés latérales et symétriques, adossées à son axe, de manière que les parties du même côté communiquent ensemble plus qu'avec celles du côté opposé, comme du foie à l'épaule et à la jambe droites, et de la rate à l'épaule et à la jambe gauches. Les anciens connaissaient ces deux divisions qui donnent l'explication d'une multitude de phénomènes dans l'état de maladie; les modernes les ont beaucoup trop négligées.

Le spasme soit tonique, soit atonique, est *fixe*, ou *mobile*. Le spasme fixe ou proprement dit, s'oppose aux mouvemens et à l'action de l'organe qui en est affecté. La constipation dans les maladies qui intéressent les intestins, en est un exemple; lorsque ceux-ci sont frappés du spasme fixe, les mouvemens péristaltiques nécessaires pour effectuer les excrétions alvines, sont empêchées, et les matières sont retenues. Le spasme mobile, que l'on appèle ordinairement *convulsion*, consiste dans l'alternative des mouvemens de contraction et de dilatation. La diarrhée et en général tous les flux de ventre sont l'effet de ce spasme; il précipite les mouvemens péristaltiques, lorsqu'il se dirige de haut en bas; mais lorsque l'irri-

l'irritation qui le produit, est très violente, ou, lorsqu'il se présente des obstacles qui s'opposent à la sortie des matières par bas, les mouvemens s'invertissent, et deviennent antipéristaltiques en se dirigeant de bas en haut, comme dans la passion iliaque.

Les maladies souffrent plusieurs divisions générales. On les divise 1.° en *nervales* et en *humorales*: les premières sont caractérisées par la dominance du spasme; et les autres sont évidemment le produit des causes humorales. Le spasme qui accompagne les dernières, est peu considérable: elles sont régulières, et la plupart ont leur foyer dans les premières voies. Les maladies nervales intéressent le diaphragme et ses dépendances, ou plutôt elles reconnaissent pour cause un trouble qui survient dans l'exercice des forces phréniques; elles sont très irrégulières, longues et difficiles à guérir.

Les maladies humorales se distinguent aisément 1.° par la connaissance de ce qui a précédé, et par les signes qui indiquent la présence des causes matérielles soit dans les premières voies, soit dans celles de la circulation; 2.° par l'ordre et la régularité de leur marche; 3.° par la force, la souplesse et le développement du pouls; 4.° enfin par l'absence des anomalies qui accompagnent les maladies nervales.

Les maladies nervales se reconnaissent 1.° par les irrégularités et les troubles qu'ont lieu durant leur cours ; 2.° par la lenteur et l'indétermination d'action dans les forces phréniques ; 3.° par un pouls serré, nerveux et souvent lent ; 4.° enfin par la lésion des fonctions cérébrales, telle que le délire, les convulsions, les affections comateuses, etc.

Les maladies sont généralement dans leur principe plus décidément nervales que dans les autres tems : elles prennent peu-à-peu le caractère humoral, à mesure qu'elles avancent dans leur cours, selon que le spasme cède plus ou moins aisément, et que la nature prend le dessus. Les passions et l'irrégularité des saisons ne contribuent pas peu à entretenir le caractère nerval ou à le donner aux maladies.

On divise 2.° les maladies en *aiguës* et en *chroniques*. Les premières sont caractérisées par une réaction forte et vive, qui détermine promptement la coction et la crise, ou la mort. Les secondes au contraire manquènt du dégré d'action nécessaire à cet effet. Les maladies aiguës et chroniques sont au fond les mêmes, et elles ne diffèrent, qu'en ce que la nature est plus agissante dans les unes et qu'elle n'agit que faiblement dans les autres. C'est pourquoi les moyens d'excitation sont généralement utiles dans les chroniques ; il faut changer celles-ci en aiguës

pour les guérir : ce qui a fait dire à CELSE » que la fièvre même est souvent d'un grand » secours. (*) Il dit ailleurs : (**) qu'il est » souvent avantageux dans les fièvres lentes, de » changer la maladie, en augmentant la fièvre » par les bains froids suivis de frictions par tout » le corps. « Cette espèce de *Métasyncrise*, n'est pas nouvelle ; elle avait été déja pratiquée par les anciens avant HÉROPHILE, ÉRASISTRATE, et notamment par PÉTRON qui augmentait la fièvre par la chaleur et la soif, et faisait boire de l'eau froide sur le déclin de l'accès. Quand par ces moyens la sueur paraîssait, il jugeait que les malades étaient près de la guérison ; s'ils ne suaient pas, il augmentait la dose de l'eau froide, et faisait vomir. Lorsque la fièvre résistait à cette seconde tentative, il faisait boire de l'eau chaude dans laquelle on avait fait dissoudre du sel, après quoi il forçait les malades à vomir. Mais ces moyens excitans et d'autres analogues, ne sont malheureusement pour l'ordinaire que dans les mains de l'empirisme ; ajoutez qu'il est bien difficile d'en régler convenablement l'usage ; car on ne peut pas déterminer à quel point la nature excitée appliquera ses forces, et si l'application sera utile ou nuisible. Il

---

(*) *Lib.* 2 *cap.* 8.

(**) *Lib.* 3. *cap.* 4.

n'est pas plus aisé d'expliquer pourquoi une même cause de maladie placée dans les mêmes organes, tantôt décide des efforts violens qui rendent la maladie aiguë, et tantôt ne produit que cette réaction faible, languissante et à peine sensible qui constitue les chroniques.

Observez qu'il est dans la nature humaine, des types qui indiquent quelle sera la durée des maladies. Le type tierçaire règle les mouvemens et les efforts vigoureux et rapides: il appartient à la bile, et exige spécialement l'usage des évacuans. Les types quartenaire et quotidien sont caractérisés par la faiblesse et la prolongation des mouvemens: le premier est propre à l'atrabile, et le second à la pituite.

Observez encore que les maladies qui affectent les habitans des hautes montagnes, sont plus aiguës et plus violentes que dans les lieux bas et profonds; que les crises y sont plus sensibles et plus complettes; parceque les forces de la vie y sont plus actives: on remarque le contraire dans les lieux bas et enfoncés; la nature y est bien moins agissante, et les phénomènes morbifiques ne s'y développent que lentement et faiblement. C'est pourquoi la médecine expectante convient aux montagnards, au-lieu que les vallicoles ont besoin d'une médecine moins passive.

La durée des maladies dépend donc des mou-

vemens et des efforts plus ou moins vifs et rapides qu'exécute la nature pour se débarrasser des causes ou des produits morbifiques ; elles sont courtes lorsque rien ne s'oppose au libre développement de ces efforts. La marche de la maladie est d'autant plus lente que le caractère nerval domine davantage. Le spasme violent empêchant le jeu des organes, toutes les forces se portent vers un même lieu, s'y fixent ; et comme à chaque instant il se fait un nouvel abord d'action, le spasme augmente de plus en plus, et empêche la réaction : de-là les troubles et les désordres qui s'opposent au travail de la coction.

Plus le spasme est violent, et plus la maladie est nervale et dangereuse ; les mouvemens qui en sont le produit, sont nuisibles et ne s'exercent qu'au désavantage de la nature : ils tendent à sa ruine ; le trop d'action qui surcharge une partie, en détruit le ressort, et bientôt après la vitalité. Il est un grand nombre d'exemples de ce que j'avance, tels sont entr'autres les frissons de la fièvre dans lesquels expirent les malades par rapport à la trop grande concentration des forces dans l'épigastre : la même catastrophe a également lieu dans les maladies éruptives, et surtout dans la petite vérole, lorsque l'action au-lieu de se développer, reste fixée dans l'intérieur, ou y est refoulée. Mais ce n'est pas seulement à l'occasion de la vive concentration

des forces que la mort subite a lieu, elle peut encore arriver par l'effet du spasme atonique excessif, parce que le jeu du diaphragme étant arrêté, il n'y a plus de relation entre les trois principaux centres de la sensibilité : toute communication est rompue entre eux, et les actions de la vie cessent. Les morts promptes occasionnées par ces causes, sont accompagnées d'étranglemens et d'engorgemens gangréneux ; telle est la raison pour laquelle les cadâvres des personnes mortes ainsi, présentent toujours des parties gangrénées : en effet le tems qui s'est écoulé depuis la mort des organes qui ont été frappés les premiers, jusqu'à la cessation de la vie générale, a été suffisant pour produire ces gangrênes.

Ces maladies qui tuent presque au moment de l'invasion, comme la peste etc, offrent le maximum de *l'acuité* et du caractère nerval. Lorsqu'elles ne donnent pas la mort dans leurs premières attaques, elles ne se terminent heureusement ou malheureusement qu'après un long espace de tems : souvent même la mort n'est différée, que parce qu'il n'y a qu'un côté affecté, et que les organes situés dans le côté opposé resistent à la corruption ; et quand le malade en réchappe, ce n'est qu'après bien des révolutions critiques qui étant toutes imparfaites, ont besoin d'être répetées.

On divise 3.° les maladies en *idiopathiques*, en *symptomatiques* et en *sympathiques*. Les premières ont leur siège dans le lieu même d'où partent les symptômes qui les caractérisent; les secondes sont des affections non essentielles qui surviennent dans le cours d'une autre maladie; enfin les troisièmes ont leur principe dans un tout autre endroit que celui dans lequel se manifestent les accidens. Les organes épigastriques sont les foyers de la plupart des maladies; et leur département d'action embrasse tout le systême.

Pour bien concevoir la manière dont les maladies sympathiques peuvent se former, il faut observer, que lorsque l'action d'un organe croît à l'occasion d'un *stimulus* qui s'exerce directement et immédiatement sur lui, le spasme qui en résulte, est idiopathique; et l'organe devient alors un centre d'action qui attire à lui les mouvemens et les humeurs: mais lorsqu'un organe reçoit un surcroit d'action de la part des autres dont les forces sont prépondérantes, le spasme qui en naît, est sympathique. Dans ce cas l'action de l'organe n'augmente, que parce que l'appareil des mouvemens est tendu vicieusement vers lui: et cet organe devient le terme, l'aboutissant des mouvemens et des humeurs qui suivent toujours les courans des oscillations.

On divise 4.° les maladies en *générales* et

en *locales*. Les générales affectent tout le système dès leur naissance : elles produisent néanmoins des affections locales durant leur cours. Celles-ci prennent leur source dans l'altération ou la lésion d'un organe : tel est par exemple le phlegmon ; et elles deviennent très-souvent générales dans leurs progrès. Cette altération d'un organe est fréquemment l'effet d'une irritation insolite, ou celui d'un surcroît d'action qu'il reçoit des autres parties. Dans ces deux cas, l'organe est affecté *primitivement*, *idiopathiquement* ; mais comme le spasme qui en résulte, ne peut faire des progrès, sans qu'il survienne une lésion notable dans la distribution des forces, le diaphragme est bientôt affecté lui-même, et l'affection locale se convertit ainsi en une générale. On peut donc établir que la maladie dans le principe, consiste dans une réaction de tout le systême ou d'une de ses parties, et que cette réaction est occasionnée par une simple altération nerveuse ou humorale, et le plus souvent par ces deux à la fois. Observez néanmoins que la circonstance d'être générale ou locale, ne change point la nature de la maladie, quoique la forme soit différente ; le fond du traitement est toujours le même.

On divise 5.° enfin les maladies en *endémiques*, *épidémiques*, *annuelles* et *stationnai-*

res ; en *sporadiques*, en *contagieuses*, et en *héréditaires*.

Les maladies *endémiques* sont celles qui régnent constamment dans un endroit, ou qui s'y manifestent dans certains tems, et qui dépendent des causes locales.

Les maladies *épidémiques* ou *populaires*, sont celles qui attaquent un grand nombre d'individus, et qui sont le produit d'une cause générale et commune, comme les constitutions des saisons, l'apparition de certains météores, le mauvais régime etc. Souvent ces maladies se manifestent d'abord sur le bétail, et ensuite sur les hommes. La fièvre pestilentielle qui régna pendant le siège de Troye, commença sur les chiens, attaqua ensuite les mulets, et enfin s'étendit sur les hommes. HUXHAM rapporte que dans les années 1728 et 1733, la toux violente épidémique dont fûrent affectées un grand nombre de personnes, avait régné un mois ou deux auparavant sur les chevaux. Observez par rapport aux maladies épidémiques, que leur constitution une fois bien établie, elles impriment leur caractère à toutes les autres qui paraîssent dans le même tems ; et qu'il régne ordinairement durant la constitution épidémique, des affections qui semblent n'avoir rien de commun avec elle, et qui néanmoins lui appartiennent, puisqu'elles ne cè-

dent qu'au même traitement. La circonstance d'affecter telle ou telle partie, ne rend point une affection différente de la maladie régnante. C'est ainsi par exemple comme l'observe SYDENHAM, que quand une constitution épidémique est en vigueur, une toux adventice, en irritant les poumons, détermine la cause morbifique épidémique à agir sur ces organes et décide une pleurésie de même nature que l'épidémie régnante, et qui exige les mêmes moyens curatifs. En général une partie plus faible que les autres, soit qu'elle soit telle naturellement ou par accident, ou qui éprouve une irritation insolite, est plus exposée que les autres à recevoir l'impression de l'épidémie. SYDENHAM remarque aussi que telle ou telle partie se trouve spécialement affectée dans les constitutions épidémiques, à l'occasion des qualités sensibles de l'air, surtout quand celles-ci ont beaucoup d'intensité, et qu'elles s'établissent brusquement.

Observez encore que les maladies contagieuses, c'est-à-dire qui se communiquent d'un individu à un autre, comme la petite vérole, la rougeole, prennent ainsi que les autres, le caractère de la constitution épidémique régnante, et se répandent généralement dans le peuple : on les appèle alors maladies *épidémiquement intercurrentes.*

En général les constitutions épidémiques dé-

butent par un excès considérable de force et d'irritation qui constitue l'état éminemment nerveux, auquel succède un état plus inflammatoire, et qui dégénère enfin en celui bilieux que SYDENHAM appelait *humoral;* c'est dans ce sens qu'il faut entendre cet observateur, lorsqu'il dit que les constitutions épidémiques deviennent humorales, à mesure qu'elles font des progrès.

Les maladies annuelles sont celles qui reviennent chaque année dans un ordre constant, et qui se succèdent de même; ou plutôt, ces maladies sont celles qui accompagnent constamment chaque saison, à moins qu'elles ne soient empêchées par l'irrégularité de celles-ci ou par d'autres causes capables d'invertir l'ordre et la succession de ces maladies.

Les maladies annuelles principales sont la fièvre inflammatoire, la bilieuse, la pituiteuse et l'intermittente : elles répondent chacune à une saison particulière de l'année. L'inflammatoire régne ordinairement dans le printems; la bilieuse dans l'été; l'intermittente dans l'automne; et la pituiteuse dans l'hiver; quelque-fois aussi la fièvre inflammatoire commence dans le fort de l'hiver, et la pituiteuse à la fin de l'automne, ainsi qu'au passage du printems à l'été; l'intermittente paraît aussi au printems, mais elle est d'une nature bien différente de celle de l'automne.

Lorsque la marche des saisons ne se fait pas régulièrement et selon l'ordre le plus général, ces fièvres n'observent plus leur ordre accoutumé par rapport aux saisons.

Ces fièvres augmentent peu-à-peu, acquièrent un certain état de vigueur, et diminuent ensuite, soit par rapport au nombre des malades, soit par rapport à la violence de la maladie. On observe constamment entre deux saisons, une espèce de fièvre mixte et composée, et qui tient des deux constitutions entre lesquelles elle est placée.

Toutes ces fièvres principales ont chacune leurs maladies *subalternes*; ainsi les maux de tête, d'yeux, de gorge, les toux, les flux de ventre etc., accompagnent ou suivent comme maladies subalternes, une de ces fièvres principales ou *cardinales*, et exigent le même traitement qu'elles; car la circonstance d'affecter telle ou telle partie, n'est pas comme je l'ai déja dit, essentielle à la maladie régnante. STOLL et beaucoup d'autres médecins ont traité avec les plus heureux succès, un grand nombre de maladies différentes quant au siège, par les mêmes remèdes que ceux qui convenaient à toute la constitution; car ces maladies, malgré les différens noms qu'on leur a donnée, et les formes diverses qu'elles affectent, ne sont au

fond qu'autant de branches d'une même source et qui cèdent à la même méthode curative.

Les maladies *stationnaires* sont renfermées dans le cours d'un certain nombre d'années : elles croîssent peu-à-peu ; et lorsqu'elles sont dans leur force, elles commencent à décroître, et finissent pour être remplacées par une autre stationnaire de nature différente.

Il résulte des observations de SYDENHAM et de STOLL, que la fièvre stationnaire marque de son sceau toutes les maladies soit aiguës soit chroniques, qu'elle prend souvent différentes formes et simule la plupart d'elles, quoique leur nature soit toujours au fond la même, ainsi que la méthode de traitement. On peut s'assurer que ces maladies tiennent à la fièvre stationnaire, ou en sont indépendantes, 1.° par la terminaison spontanée qui a lieu, lorsqu'on les abandonne à elles-mêmes, et qui est opérée par les seules forces de la nature ; 2.° par l'observation des choses qui ont été utiles ou nuisibles ; 3.° enfin par leur analogie avec d'autres fièvres connues. On conçoit aisément d'après cela ce qu'il convient de faire dans le début des fièvres dont le caractère n'est pas suffisamment connu.

Les observations ne nous ont encore rien appris sur la nature de quelques fièvres stationnaires, et de quelques populaires qui sont en opposition avec les qualités sensibles de l'air : peut-

être dépendent-elles de certaines exhalaisons d'un genre particulier (*) ; peut-être aussi les influences astrales contribuent-elles beaucoup à les produire ; mais la multitude de fables qu'on a débitées là-dessus, ont enveloppé cette matière de voiles épais que l'observation seule peut lever.

Les maladies *sporadiques*, sont des maladies d'espèce différente, répandues çà et là, qui attaquent indistinctement des individus de tout âge et de tout sexe, qui dépendent d'une cause propre à l'individu, telle que le tempérament, le régime, les passions etc., et qui n'ont aucun rapport avec la saison de l'année ni la constitution épidémique régnante, quoique cependant cette dernière les modifie, et les altère plus ou moins.

Les maladies *contagieuses*, ont pour caractère essentiel, de se communiquer et de se transmettre d'un individu à l'autre. La contagion est un germe morbifique qui détaché des corps malades, et reçu dans les personnes en santé mais disposées, produit en elles les mêmes effets que dans les premiers.

(*) *Variæ sunt annorum constitutiones quæ neque calori, neque frigori, non sicco humidove ortum suum debent, sed ab occultâ potiùs et inexplicabili alteratione pendent.* SYDENH. *tom.* I. *pag.* 22.

Il paraît que les contagions agissent immédiatement sur les solides, et qu'elles y déterminent un mode particulier d'action en raison du quel les fluides reçoivent des altérations spécifiques qui donnent naissance à de nouveaux miasmes contagieux du même genre. L'altération des humeurs n'est due qu'au trouble et au désordre qui surviennent dans l'action nerveuse : c'est de cette cause que resultent les stases, les engorgemens, les échymoses des viscères, les gangrènes et les sphacèles. Les troubles et les désordres de l'action nerveuse précèdent le plus ordinairement les altérations humorales : souvent ils sont tels que le sang ne reçoit pas suffisamment de sucs nourriciers qui sont détournés ailleurs par les irritations et les spasmes : il s'appauvrit et se corrompt, ou acquiert une grande tendance à la pourriture. Observez encore que les miasmes fébrils contagieux portent leur action sur les premières voies dans certaines saisons, et qu'ils décident des fièvres avec saburres gastriques. La fièvre des hôpitaux, est ordinairement de cette nature durant l'été, comme l'observe très-bien STOLL.

Les maladies *héréditaires* ou *séminales*, sont celles qui se transmettent des parens aux enfans. On en peut distinguer deux sortes, celles qui dépendent d'une matière morbifique, ou d'un miasme particulier ; et celles qui reconnaissent pour cause une action propre des solides dépendante

de leur composition, laquelle est transmise des parens aux enfans. Les premières, comme la maladie vénérienne etc. paraissent de très bonne heure. Les autres, comme la phtisie pulmonaire. la goutte etc., ne se manifestent qu'à une certaine époque de la vie, et quelquefois dans un âge déja avancé; celles-ci se transmettent jusqu'à la sixième génération.

Il paraît d'après quelques observations, que les mères transmettent à leur progéniture les maladies muqueuses et celles qui intéressent l'organe nutritif, au lieu que les mâles leur communiquent plus généralement les maladies qui dépendent de l'action du systême artériel. On a remarqué encore que les maladies héréditaires suivent très généralement les ressemblances, c'est-à-dire que les enfans héritent des maladies de celui de leurs parens auxquels ils ressemblent le plus.

Ne croyez pas, ainsi que l'assurent bien des médecins, que ces sortes de maladies soient tout-à-fait incurables. Cette assertion au moyen de laquelle ils cherchent à mettre à couvert leur ignorance, est fausse; nous avons beaucoup d'exemples du contraire. Pour échapper à une maladie héréditaire, il ne s'agit que d'employer un régime et les moyens prophilactiques qui contrastent avec l'état du systême qui dispose à cette maladie. BROWN dit avec raison »

pour

„ pour avoir habité des chambres trop éclairées, „ et pour avoir travaillé trop long-tems la nuit „ à la lumière, ou près du feu, le père aura eu „ les yeux mauvais, ou même sera devenu „ aveugle. Le fils conservera la vue bonne, s'il „ quitte de bonne heure le logement et les ha- „ bitudes de son père. (*)

Outre ces maladies, il en est encore d'autres propres aux différens âges de la vie qu'il est important de connaître, et dont HYPPOCRATE a fait l'énumération dans la 3[e]. section de ses aphorismes.

„ Les maladies des enfans nouveaux-nés, dit „ le père de la médecine, sont les aphtes, le „ vomissement, la toux, les veilles, la peur, „ l'inflammation du nombril, et l'humidité des „ oreilles.

„ Ceux qui sont dans le travail de la denti- „ tion, éprouvent des démangeaisons aux gen- „ cives, des fièvres, des convulsions, et des flux „ de ventre. Ils sont exposés dans un âge un „ peu plus avancé, à l'inflammation des amig- „ dales, à la dyspnée; au calcul de la vessie; „ aux vers, à la strangurie, aux écrouelles, et „ à différentes autres tumeurs. L'épine se cour- „ be chez quelques-uns; d'autres ont des ver-

(*) *Méthode méd. pag.* 189.

» rues: mais ceux-ci ont des fièvres plus longues,
» et des hémorrhagies nasales. «

» Ceux au-dessous de l'âge de puberté, ne
» sont pas sujets à la péripneumonie, à la
» pleurésie, à la goutte, aux douleurs des reins,
» aux varices des jambes, ni aux hémorrhoïdes:
» on ne doit pas s'attendre à voir paraître ces mala-
» dies avant la puberté; mais depuis quatorze
» jusqu'à quarante deux ans, le corps y est
» disposé. Depuis ce dernier âge jusqu'à soix-
» ante trois ans, on n'est point affecté d'écrou-
» elles, de calculs de la vessie, si on ne l'était
» précédemment; de phtisie dorsale, de dou-
» leurs des reins, d'hémorragies, à moins qu'on
» n'y ait été sujet avant cet âge. Ces mala-
» dies continuent jusqu'à la vieillesse. » *coaq.*

Il est remarquable que les maladies attaquent successivement, d'après les progrès de la vie, la tête, la poitrine, le bas-ventre et les extrêmités inférieures. L'observation prouve que dans l'enfance ce sont les parties supérieures et l'organe extérieur, qui sont le plus ordinairement affectés; et dans l'âge viril et la vieillesse, le bas-ventre et les extrêmités inférieures.

» Les maladies des jeunes gens, sont le cra-
» chement de sang, l'éthisie, les fièvres aiguës,
» l'épilepsie, et l'asthme la pleurésie, la pé-

» ripneumonie, la léthargie, la phrénésie, les
» fièvres ardentes, et de longs flux de ventre. «

» Le choléra, la dyssenterie, la lienterie,
» les hémorroïdes, la mélancolie, la goutte sont
» des maladies de l'âge viril. «

» Enfin les vieillards sont sujets à la dyspnée,
» aux catharres avec toux, à la strangurie, à
» la goutte, à la colique néphrétique, aux ver-
» tiges, à l'apoplexie, aux démangeaisons, aux
» veilles, à la diarrhée, aux écoulemens par le
» nez et les yeux, à l'affaiblissement de la vûe,
» et de l'ouie, à la cécité et à la surdité. «

Par rapport aux maladies propres aux saisons, voici comme s'exprime l'Oracle de Cos dans les différens livres qu'il a laissé aux médecins qui veulent à son exemple interpréter la nature.

» Il survient des maladies de tout genre dans
» toutes les saisons; mais il en est qui sont plus
» fréquentes, ou qui acquièrent de nouvelles
» forces dans certains tems de l'année que dans
» d'autres. « (*Aph.* 19 *sect.* III)

» Les maladies sont d'autant moins dangereu-
» ses, qu'elles sont analogues au pays, à
» l'âge, à la coutume, et à la saison. Elles sont
» au contraire d'autant plus dangereuses qu'elles
» s'éloignent de ces choses. « (*Aph.* 3. *sect.* III.)

» Les maladies sont comme les saisons: lors-
» que celles-ci sont régulières, les maladies le

» sont aussi, et se jugent facilement « (*lib. de humor.* et *aph.* 8 *sect.* III.)

» Ce sont les changemens de saisons qui occa-
» sionnent principalement les maladies, et dans
» les saisons les grands changemens comme du
» froid et du chaud, et ainsi des autres. « (*Aph.* 1. *sect.* III.)

» Il est des tempéramens qui se trouvent les
» uns bien, et les autres mal de l'hiver ou de
» l'été (*Aph.* 2. *sect.* III.)

» Il en est de même des maladies dont les unes
» sont plus graves dans certaines saisons, et les
» autres plus légères. Il en est de même encore
» des âges, par rapport aux saisons, aux pays
» et au régime. « (*Aph.* 3. *sect.* III.)

» C'est quelquefois la constitution de l'hiver
» qui domine durant l'année, d'autre-fois, c'est
» celle du printems, ou de l'été, ou de l'au-
» tomne. (*lib. de natur. hom.*)

» La pituite augmente dans l'homme durant
» l'hiver : elle domine pendant le printems,
» mais il se forme dans cette dernière saison
» une plus grande quantité de sang. Dans l'été
» le sang abonde, mais la bile s'exalte; pendant
» l'été et l'automne, l'atrabile prévaut, et le
» sang est en très-petite quantité. (*lib. de nat.*
» *hom.*)

» Il est des maladies qui augmentent en hiver
» et qui cessent dans l'été; d'autres qui pren-

» nent de l'accroissement dans l'été et qui se dis-
» sipent dans l'hiver. « (*lib.* III *épid.*)

» Si à un hiver long succède un printems
» froid, on voit régner les maladies d'hiver : les
» toux, les péripneumonies, les angines, et même
» l'ictère, quoique ce dernier soit propre-
» ment automnal. « (*lib. de humor.*)

» Selon que telle ou telle constitution de l'an-
» née, a plus ou moins duré, et a été plus ou
» moins forte, les maladies qui en dépendent,
» sont plus ou moins violentes et règnent plus ou
» moins longtems. « (*lib. de humor.*)

» Les constitutions sèches, sont plus salubres,
» et moins mortelles que les pluvieuses. « (*Aph.* 15. *sect.* III.)

» On voit survenir des fièvres aiguës durant
» les sécheresses ; et des fièvres longues, pu-
» trides, des flux de ventre, des angines, des
» apoplexies dans les saisons très-pluvieuses. «
(*Aph.* 7 *et* 16. *sect.* III.)

» Les vents du midi rendent l'ouie dure, la
» tête pesante, dissolvent le corps, le remplis-
» sent d'humidité et le font tomber dans la lan-
» gueur et l'inertie. Ceux du nord occasionnent
» la toux, des affections de la gorge ; ils resser-
» rent le ventre, décident des *horror*, et des
» douleurs de côté et de poitrine ; mais ils ren-
» dent le corps compact, ferme, agile et bien
» coloré. « (*Aph.* 5 *sect.* III.)

„ De tous les vents, c'est celui du nord qui „ est le plus sûr et le plus salubre : celui du mi- „ di lui est en cela opposé. “ (*lib. de morbo sacro.*)

„ Lorsque l'hiver est modéré, et qu'il n'est ni „ trop doux, ni trop froid, et qu'il tombe des „ pluies convenablement dans le printems et „ l'été, l'année est salubre. “ (*lib. de aër. aq. et loc.*)

„ Mais si l'hiver est sec, que le vent du nord „ règne dans cette saison, et si le printems est „ pluvieux et souflé par les vents du midi ; il y „ aura beaucoup de fièvres durant l'été, ainsi „ que des dyssenteries et des ophtalmies : les „ hommes pituiteux, et les femmes en seront „ principalement attaqués. “ (*idem.*)

„ On a l'espérance de voir cesser ces mala- „ dies, et d'avoir un automne salubre, s'il tombe „ des pluies, et si les froids aquilons viennent à „ soufler au lever de la canicule. “ (*id.*)

„ On doit s'attendre à beaucoup de maladies „ quand à un été pluvieux et durant lequel ont „ dominé les vents du midi, succède un automne „ semblable. “ (*id.*)

„ Quand un été sec et boréal est suivi d'un „ automne pluvieux et austral, il règne en hiver „ des douleurs de tête, des apoplexies, des en- „ rouemens, des coryza, des toux et des phti- „ sies. “ (*id.*)

„ Si l'automne est sec et boréal, et s'il n'est „ point tombé des pluies, ni avant le lever de „ la canicule, ni après celui d'arcturus, cette „ saison sera salutaire aux phlegmatiques, à „ ceux qui sont naturellement humides, et aux „ femmes ; mais elle sera nuisible aux bilieux „ qu'elle dessèche, et leur causera des ophtal- „ mies séches, des fièvres aiguës et des affec- „ tions mélancoliques. “ (*id.*)

„ Les maladies propres au printems (réguliè- „ rement constitué), sont la manie, la mélan- „ colie, l'épilepsie, les hémorragies, les angi- „ nes, les enrouemens, les coryza, la toux, la „ lèpre, les maladies de la peau, les pustules „ ulcéreuses, les tubercules, et les douleurs „ articulaires. “ (*aph.* 20. *sect.* III.)

„ Plusieurs de ces mêmes maladies se font „ remarquer en été, et de plus, des fièvres conti- „ nues, ardentes, et tierces ; des vomisse- „ mens, des flux de ventre, des ophtalmies, „ des douleurs d'oreilles, des ulcérations de la „ bouche, des ulcères putrides aux parties gé- „ nitales, et des échauboulures. “ (*aph.* 21. „ *sect.* III.)

„ On voit régner en automne plusieurs mala- „ dies d'été, ainsi que des fièvres quartes, „ erratiques, des affections de la rate, des hy- „ dropisies, des phtisies, des difficultés d'uri- „ ner, des lienteries, des dyssenteries, des

» douleurs des hanches, des angines, des asthmes
» des volvulus, des épilepsies, des déli-
» res et des mélancolies. « (*aph* 22. *sect.* III.)
» L'hiver donne naissance aux pleurésies, aux
» péripneumonies, aux rhumes, aux toux, aux
» douleurs de poitrine, des côtés, des lombes
» et de la tête, aux vertiges, et aux apople-
» xies. « (*aphor.* 23. *sect.* III.)

Porro medicum sic adversùs morbos instare oportet, prout unum quodque horum in corpore prævalet, juxtà tempus quod sibi ipsi maximè natura conveniens existit. (lib. de natur. hom.)

§ II.

Des causes générales des maladies.

Tout ce qui altère l'ordre des mouvemens concentriques et excentriques, est cause de maladie; puisque c'est dans la juste répartition des forces qui opèrent ces mouvemens, que consiste l'harmonie des fonctions. C'est en effet cet état qui établit les rapports libres d'action entre les trois principaux centres de la sensibilité, d'où dépend la santé. Il existe deux causes générales qui pervertissent la distribution des mouvemens, et qui par conséquent don-

nent naissance aux maladies : ce sont les externes et les internes. 1.° Les causes extérieures agissent sur l'organe externe, ou sur les premières voies en détruisant l'équilibre qui existe entre le centre et la circonférence ; je place dans ce premier ordre, celles qui agissent sur l'estomac, et les intestins, vû que la tunique nerveuse, n'est qu'une continuation de la peau, et la tunique villeuse, une réflexion de l'épiderme ; telles sont les saburres, les poisons, les alimens de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité. Ces dernières causes peuvent porter dans le systême des altérations considérables et produire les maladies les plus graves. C'est ainsi qu'au rapport de MEDICUS, la saburre bilieuse contenue dans l'estomac, décide dans les humeurs une altération bilieuse et putride ; et d'autres-fois, quoique plus rarement, une altération inflammatoire. Ces causes ont cela de commun avec les autres extérieures, de produire des effets différens sur le systême, selon le degré d'énergie de ces causes, et la disposition actuelle de l'individu.

2.° Les causes internes, dont l'action s'exerce sur le diaphragme où dans les voies de la circulation : telles sont les passions violentes, la trop grande application à l'étude, aux affaires etc., les vices, la lésion des organes, l'excès et l'altération des humeurs etc.

Les causes externes des maladies les plus fréquentes, sont les variations de température, et les constitutions des saisons; et comme l'a très-bien dit DURET : *nam qualis est caeli constitutio*, *et anni tempestas*, *talis est ferè humorum idæa quorum dominatu corpus tenetur* (in suam enarrationem annotatio. *pag.* 358.) Le froid frappe de stupeur l'organe extérieur, et refoule l'action et les humeurs au-dedans: la chaleur les attire au-dehors. Lorsqu'il survient des changemens brusques dans la température, les déterminations contraires de mouvemens, qui en résultent, produisent des irrégularités dans l'action nerveuse; et ces anomalies sont plus grandes dans les saisons qui ressemblent à celles d'automne, dans lesquelles on éprouve le même jour, des alternatives promptes de froid et de chaud. *In temporibus quandò eàdem die*, *modò calor*, *modò frigus fit*, *automnales morbos expectare oportet.* (aph. 4 sect. *III.*). Telle est la cause qui fait que l'automne est si défavorable aux vieillards et aux personnes faibles, qui ne peuvent supporter ces variations brusques, sans que leur santé en soit dérangée. Telle est aussi la raison pour laquelle les maladies automnales sont ordinairement nervales et longues; au-lieu que celles du printems, sont régulières, courtes, et se terminent aisément; parceque dans cette dernière saison, la

force excentrique domine, et que les mouvemens sont libres et développés, et les courans d'oscillations déterminés du centre à la circonférence *Quartanœ æstivæ plerumque fiunt breves: automnales verò longœ, et maximè quae propè hyemem incidunt.* (Aph. 25. sect. *II.*)

Enfin selon que l'air est sec ou saturé d'humidité, l'ordre des mouvemens se dérange, ils se dirigent plus au-dedans ou au-dehors; et l'organe extérieur perd ou reprend trop précipitamment son action.

L'oisiveté, le sommeil, et le manque de sensations sont aussi des causes de maladies, lorsqu'ils sont trop prolongés. Ces états entretiennent l'inaction des organes, et surtout de celui externe; les excrétions se ralentissent, les humeurs excrémentielles sont retenues, et il se forme des embarras.

Les veilles et les travaux excessifs du corps, prolongent, ou augmentent l'effort de quelques organes qui ont besoin de repos, et les mettent dans un état de tension continuelle, et surtout les organes épigastriques.

Les excès dans les alimens et les boissons, leurs mauvaises qualités, concentrent l'action dans l'épigastre, et dérangent l'équilibre entre cette région et l'organe extérieur. Il en est de même des saburres, des poisons etc.; ils produi-

sent dans les premières voies des irritations et des spasmes qui irradient sympathiquement sur un ou plusieurs organes, et qui donnent naissance à une multitude de symptômes morbifiques plus ou moins pernicieux. Ce sont ces irritations, ces spasmes gastriques qui sont le principe de la plupart des maladies aiguës. C'est pourquoi, les vomitifs, ainsi que l'avaient déja fort bien remarqué les anciens, font souvent avorter la fièvre, lorsqu'ils sont donnés dans le principe, et qu'ils opèrent suffisamment; même lorque la fièvre est produite par la contagion.

Les excès dans les plaisirs vénériens, et surtout la masturbation, sont aussi des causes puissantes de maladies graves. Outre la perte de la semence qui, d'après les anciens, est un écoulement du cerveau, et qui ne doit pas être prodiguée, vû qu'elle entretient la force et la vigueur dans les deux sexes, et surtout dans l'homme; la fréquente répétition des actes amoureux entraîne un désaccord funeste dans le systême des forces organiques, et une irrégularité dans les mouvemens, d'où résultent une infinité d'affections nerveuses par atonie ou par spasme atonique.

Remarquez que de toutes les causes morbifiques, il n'en est point de plus générale, et de plus puissante que l'énervation des forces.

C'est avec raison que CELSE a dit, que la faiblesse exposait à toutes sortes de maladies : *infirmitas omnibus morbis patet.* Et en effet les hommes faibles, les personnes âgées, les infirmes, éprouvent plus aisément l'action des causes morbifiques, et sont plus disposés aux maladies que les autres; d'où l'on doit conclure qu'on ne peut trop estimer l'usage des choses qui conservent les forces, et qui sont capables de rétablir le ton et la vigueur du corps. La médecine asthénique n'est pas aussi utile, et ne doit pas être si universellement pratiquée, que le pense le commun des médecins.

On doit mettre aussi dans la classe des causes extérieures des maladies, les contagions : nous en parlerons dans le chapître suivant.

Les passions sont des causes internes de maladies, très actives : elles vicient les forces phréniques; leurs impressions se font sentir plus particulièrement au diaphragme qui reçoit toute l'action, ou la partage avec la tête, tandis que les autres organes en sont privés. Lorsqu'il est affecté spasmodiquement, la peau est serrée, et les sucs nourriciers ne peuvent pas se déposer dans le tissu cellulaire, pour le travail de la nutrition : ces sucs se dirigent avec les mouvemens vers les entrailles; ils s'y fixent et forment avec les autres humeurs, des embarras dont la nature ne se délivre pas toujours heu-

reusement. Les maladies produites par les lésions phréniques, ont toutes le caractère nerval, et sont souvent mortelles.

Si les passions poussées à l'excès, ou trop fréquemment répétées, sont des causes actives de maladies graves, leur défaut n'est pas moins préjudiciable à la santé. Les passions sont à l'égard du centre phrénique, ce que les alimens et les boissons sont par rapport au canal alimentaire. Elles favorisent la circulation des forces, par les ébranlemens, et les secousses qu'elles occasionnent au diaphragme. Rien n'est plus propre à empècher la concentration des forces dans ce viscère, que les mouvemens irréguliers que lui impriment les affections de l'âme. « Sous ce rapport, dit très-bien DE-
» SÈZE, on trouve un sens profond, dans ce
» mot d'une femme d'esprit : *on meurt de bê-*
» *tise*; il indique que l'exercice de l'esprit est
» utile à la vie du corps. « (*) L'inaction qui résulte de l'état indifférent de l'âme dénuée de passions, détruit l'équilibre entre les forces épigastriques et l'organe extérieur, et jette toute la machine dans la langueur et l'inertie. L'ennui, les inquiétudes, les mal-aises, les baillemens, les soupirs qui accompagnent

(*) *Recherches sur la sensibilité, pag.* 180.

ce quiétisme de l'âme, sont autant de symptômes qui annoncent ce dérangement des forces et leur concentration dans l'intérieur.

Les grands travaux de l'esprit et les profondes méditations intéressent aussi le diaphragme, et produisent des maladies plus ou moins graves. Dans ces circonstances, le cerveau devient le centre et l'aboutissant d'une partie de l'action, et l'épigastre retient le reste : car il se fait en même tems dans ce dernier un effort qui soutient le diaphragme dans un état d'élévation nécessaire à l'action du cerveau. Cette élévation est en quelque sorte spasmodique ; elle est accompagnée d'une forte tension du genre nerveux, et parait dépendre aussi de la distension des organes qui servent d'arc-boutans au diaphragme : tels sont le foie, la rate, le pancréas, les intestins et surtout le colon qui, par le seul gonflement de sa grande courbure, causé par l'état convulsif de ses différens points, est capable de produire cet effet.

Ce sont principalement les causes morales qui enfantent les maladies nervales. On conçoit aisément d'après cela, pourquoi dans les grandes villes où ces causes sont très actives, les maladies sont longues, ont une marche irrégulière, embarrassée, et souvent une terminaison malheureuse.

Observez que, quoique les passions produi-

sent les mêmes effets, que les travaux de l'esprit ; ceux-ci font néanmoins une moindre impression sur le diaphragme, mais le cerveau en est plus fortement affecté; c'est pourquoi les maladies qu'ils produisent, ont le plus ordinairement leurs foyers au cerveau ; au lieu que celles qu'occasionnent les chagrins, la tristesse ont leur siège dans les entrailles. Les chagrins long-tems soutenus, donnent lieu aux fièvres malignes, à l'hypochondrie etc. Les travaux de l'esprit causent plus généralement la migraine, la cécité, la surdité, l'apoplexie, la paralysie, et d'autres affections graves de ce genre.

Une autre cause interne qui ne vicie pas moins les forces phréniques, est le déplacement, l'irruption des viscères abdominaux, et l'effort violent qu'ils font dans quelques circonstances, contre le diaphragme ; ce qui gêne son action, porte les humeurs en haut, et suscite un trouble sensible jusques dans les parties les plus éloignées.

L'excès du sang, de la bile, de la pituite, ou leur altération, soit qu'ils dépendent des constitutions des saisons, des dérangemens des secrétions et des excrétions, soit qu'ils reconnaissent d'autres causes, sont autant d'agens internes qui troublent et pervertissent l'ordre des mouvemens toniques. Ces différentes humeurs

produisent

produisent chacune des maladies qui leurs sont propres, lorsqu'elles pêchent par excès, ou par des qualités vicieuses. Mais ces dernières sont le plus ordinairement le produit de l'action irrégulière, et désordonnée du genre nerveux, qui précède presque toujours les altérations des humeurs. Il est de ces altérations humorales, qui sont uniquement déterminées par les impressions gastriques; une herbe vénéneuse introduite dans l'estomac, tend quelquefois, ainsi que l'a éprouvé MORGAGNI sur lui-même, à fondre toutes les humeurs, et à les convertir en sérosités qui s'évacuent abondamment par les selles, et par le vomissement. BOERHAAVE et WAN-SWIETEN ont observé que la scammonée altérait manifestement le systême humoral, et tendait à le résoudre en *serum* putride. Les passions produisent dans certains états des effets à-peu-près semblables, et communiquent aux humeurs des qualités nuisibles et délétères, en déterminant des modes particuliers d'action dans le systême des solides.

L'espèce de maladies n'est pas seulement déterminée par l'action de ces causes, mais encore par des circonstances qui tiennent à la saison, au tempérament etc.; et comme l'a très-bien remarqué STOLL, la boisson froide prise, lorsque le corps est très-échauffé, peut produire

des affections différentes selon les tems, et les individus. Dans l'été, par exemple, cette cause produira une maladie bilieuse ; en hiver, et dans le printems une affection catharrale, ou inflammatoire. STÓLL remarque encore qu'une même cause évidente de maladie, par exemple, la suppression de la transpiration, produit en hiver des maladies de tête ; au printems des maladies de poitrine ; en été, et au commencement de l'automne, des maladies abdominales. On lit dans les *épidémiques*, que PHILISTUS, tomba après un excès de vin, dans la léthargie, et que CHÉRION qui s'était livré au même excès, eut une affection toute contraire ; ce qui prouve que les causes extérieures, dit PICQUER, n'ont qu'un effet dépendant de l'état où se trouve le corps. VAN-DEN-BOSCH a vu la constitution vermineuse produire selon les diverses saisons, des maladies très-différentes, mais seulement en apparence ; car elles étaient les mêmes quant au fond ; des fièvres pleurétiques ou péripneumoniques à la fin de l'hiver, et des rémittentes ou des intermittentes en automne. L'observation démontre aussi que les différentes saisons affectent chacune de préférence, une région du corps : l'hiver produit les affections de la tête ; le printems celles de la poitrine, et l'été et la première partie de l'automne, celles des viscères du bas-ventre. La raison de ces dif-

férences, est que la diathèse pituiteuse qui est le produit de l'hiver, porte spécialement son impression sur la tête; la sanguine qui régne au printems, sur la poitrine, et la peau; et enfin la bilieuse, et l'atrabiliaire de l'été et du commencement de l'automne, sur le bas-ventre. On a remarqué aussi que les affections des premières voies se manifestaient particulièrement au côté droit, dans le printems et l'été; et au côté gauche en automne, et que les maladies du côté droit étaient plus aiguës, que celles du côté gauche: ce qui a fait dire à HYPPOCRATE *optandum est ut pus sit in parte sinistra potiùs quam dextra. Morbi partium dextrarum sunt fortiores quam sinistrarum;* et ailleurs, *magnam vim in corpore habet mamma dextra; oculus dexter. Dextra sunt calidiora, vegetiora, agiliora: sinistra invalida, imbecilla.* (Epid. lib. II.)

§. III.

De la Contagion.

Les maladies contagieuses, sont ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, des maladies susceptibles d'être communiquées, et transmises d'un sujet qui en est affecté, à un autre qui ne l'est

pas : mais il faut pour qu'elles se développent, que le germe de la maladie soit détaché d'un corps malade, et reçu dans un corps sain et disposé : ces conditions sont absolument indispensables, pour que le germe morbifique reproduise dans le sujet auquel il est transmis, le même ordre, et la même succession des symptômes essentiels.

Ces germes ou miasmes contagieux, ne sont nullement appercevables aux sens : leur existence n'est démontrée que par leurs effets. Ils diffèrent entre eux, non seulement par leurs produits, mais encore par leurs divers degrés de ténuité, de volatilité et d'activité. Les miasmes psorique et siphilitique ne se transmettent que par le contact immédiat et intime ; au lieu que les miasmes pestilentiel, variolique, dyssentérique etc. peuvent se communiquer sans attouchement.

Il paraît y avoir une certaine analogie entre ces germes morbifiques, et les semences végétales : mais nous ignorons absolument en quoi consistent leur nature séminale et la faculté reproductrice dont ils jouissent. De même que les germes végétaux qui déposés dans un terrein préparé, reproduisent un végétal semblable à celui qui les a fourni ; ainsi le miasme contagieux reçu dans un corps disposé, y donne lieu à une maladie identique avec celle dont il est

le produit, et fait naître d'autres germes ou miasmes capables de la reproduire et de la propager. Les semences morbifiques de même que les végétales, éprouvent d'abord une sorte de mouvement intestin qui se manifeste lors de leur développement, par différens signes; celles-ci dans la terre, et les autres dans les corps des animaux; elles ont ensuite un cours régulier et déterminé dans leur accroîssement, leur floraison, leur fructification et leur état de maturité: elles complettent enfin leur existence par la production de nouvelles semences. Cette marche est sensible surtout dans les aiguës, et particulièrement dans les exanthématiques; elle l'est moins, quoique réelle, dans les chroniques contagieuses.

De même que beaucoup de végétaux se reproduisent par la transplantation de leurs branches, et de leurs tiges, les maladies contagieuses se transmettent par le moyen de différentes humeurs. Une nourrice vérolée donne sa maladie à son nourriçon, quoique son sein ait toute l'apparence de la santé; la sueur d'un varioleux a servi quelquefois à inoculer la petite vérole etc.

En général les semences végétales ont besoin pour leur développement, de pénétrer sous terre: il en est qui exigent des préparations plus ou moins grandes, des cultures plus ou moins mnltiplies, un terrein et une température

convenables ; d'autres n'ont besoin que d'atteindre la surface de la terre, ou même de l'eau. On observe la même chose à l'égard des miasmes contagieux : il y en a dont l'action commence, dès qu'ils touchent l'épiderme ; mais plus ordinairement, il faut, pour qu'ils se développent, que cette barrière soit ouverte, et qu'ils soient en contact immédiat avec le tissu animé de la peau. Pour que l'inoculation variolique réussisse, il est absolument nécessaire, que le miasme soit porté sous l'épiderme et appliqué directement à l'organe cutané.

Comme l'on voit certaines graines dégénérer, et s'abatardir dans des terreins peu favorables ou épuisés ; de même les miasmes reçus dans des corps non disposés, ne se développent pas, ou produisent des maladies irrégulières, mais qui sont néanmoins de même nature que la maladie contagieuse régnante. On observe souvent dans les épidémies de petites véroles, des maladies dont la marche et les symptômes ont les plus grands rapports avec elles : les gardes-malades qui soignent les variolés, ont quelquefois des boutons analogues. La nécessité de ces dispositions à contracter la contagion, est généralement reconnue ; et l'expérience journalière la confirme. Ces dispositions sont relatives aux constitutions des saisons, aux tempéramens, et tiennent plus particulièrement encore à un certain état du

système. Comme les graines végétales cueillies avant leur maturité ne donnent, que des rejettons faibles et rabougris; de même, les germes contagieux semés dans les corps, avant la maturité de la maladie ne produisent souvent que des ébauches informes, et imparfaites. Cette observation fournit un moyen d'énerver, et d'abatardir la petite vérole.

Les graines végétales sont semées des mains de la nature, ou de celles de l'homme; ou elles sont transportées par les vents. Parmi les maladies contagieuses, il en est dont les miasmes ont une fixité qui semble exclure tout transport *in distans*; il est de ces miasmes susceptibles de conserver sous le plus petit volume la plus grande énergie, de s'attacher à différens corps, et d'y rester inapparens, inactifs pendant des années entières, sans perdre leur faculté reproductive qu'ils développent, lorsqu'ils viennent à adhérer à des corps disposés. On assure que des germes pestilentiels sont restés plusieurs années, sans quitter leurs qualités morbifères; cette intégrité subsiste pendant plus d'un an dans les germes varioliques: il en est d'autres enfin dont la volatilité est telle, qu'ils peuvent-être transportés au loin, par les vents. On voit donc qu'il existe une grande analogie entre les germes des maladies contagieuses, et les semences végétales. Cette analogie, me fait croire que les

miasmes contagieux sont des êtres organiques, peut-être des animalcules, des vers imperceptibles, comme le conjecturent bien des médecins observateurs : ainsi l'on ne doit pas à mon avis, rejeter entièrement la pathologie animée.

Ces miasmes sont introduits dans les corps, les uns par les voies pulmonaires et cutanées, et les autres seulement par les dernières. Les premiers jouissent d'une plus ou moins grande volatilité, et sont transportables par l'air ; les autres sont fixes, et ne se communiquent que par le contact. Il en est dont l'action est seulement locale dans le principe ; tels sont entr'autres les miasmes rabieux, et celui de la pustule maligne ; l'irritation qui a lieu dans la partie ou l'un de ces miasmes a été inséré, entraîne ensuite cette partie, avec tout le systême, dans un genre particulier d'action, duquel naît la synergie des symptômes essentiels à la maladie qui en est le produit. L'expérience et l'observation prouvent cette théorie ; car si on isole de bonne heure, et avant que ces miasmes ne se soient développés, la partie dans laquelle ils ont été reçus, en détruisant sa sensibilité ; l'action des miasmes restera nulle, et ils ne produiront ni maladie ni germes. Nous ne connaissons pas la nature des miasmes fébrils : cependant on est fondé à croire que ces miasmes morbifères, agissent par leurs qualités sédatives, et

que les phénomènes morbifiques qui en résultent sont l'effet de la réaction du principe vital. La puissance sédative dont ils jouissent, fait réfouler au-dedans, les forces et les humeurs: et quand la réaction est trop faible ou nulle, une mort subite en est le résultat; ou le malade ne tarde pas à succomber. Il est beaucoup d'exemples de morts arrivées au moment de l'invasion des maladies fébriles contagieuses.

D'après l'observation, il n'y a que deux sortes de miasmes fébrils contagieux, les miasmes *marécageux*, et les miasmes *animaux*. Les premiers ne sont peut-être, ainsi que le conjecturent les chimistes, que le gas hydrogène azotisé. Ils produisent les fièvres intermittentes et les rémittentes, ainsi que les dyssenteries. Les miasmes animaux qui sont de différentes espèces, et que nous ne connaissons que par leurs effets sur le corps, donnent naissance aux fièvres continuës bilieuses, pituiteuses, exanthématiques, pestilentielles etç. Néanmoins les produits de ces miasmes sont variables; on a vu quelquefois les miasmes des marais produire des fièvres continuës, et d'autres-fois, quoique plus rarement, les miasmes animaux donner naissance aux fièvres intermittentes, rémittentes, et dyssentériques. Ces variations sont à la vérité peu communes, et tiennent à des circonstances par-

ticulières de climat, de saison, et de tempérament.

L'action de la chaleur sur une terre marécageuse, ou même sur une certaine quantité d'eau stagnante, suffit pour produire le miasme marécageux ; mais il faut absolument le concours de ces deux causes : car la chaleur, ou l'humidité seule est insuffisante pour le produire. On voit en effet beaucoup d'isles, et des pays couverts d'eaux, qui jouissent de la salubrité. Le débordement du Nil est salutaire ; il dissipe les maladies épidémiques de l'Égypte : mais quand les eaux se retirent, les émanations qui s'élèvent de la terre, en produisent de nouvelles. Il est même nécessaire pour la production du miasme des maraîs, que la vâse soit en contact avec l'atmosphère. Une grande ville environnée d'un lac, où l'on jettait toutes les immondices, jouissait de la salubrité depuis plus de quarante ans, et ne connaissait point les épidémies : mais ces eaux ayant considérablement diminué, et la vâse se trouvant en contact avec l'air, il s'en éleva des vapeurs qui causèrent une fièvre épidémique très-meurtrière. (*) CULLEN a observé que dans les Indes occidentales, au 11.e degré de l'atitude, les européens, qui habitaient des maisons, dont les réz-de chaussée étaient des

(*) *De recond. febr. intermit. et remit. nat.*

magasins, jouissaient d'une bonne santé, tant que le sol était couvert de marchandises. Mais dès qu'elles étaient enlevées, ils ne tardaient pas à être pris de fièvres intermittentes ou de dysenteries produites par les vapeurs qui s'élevaient de la terre même, tandis que ceux qui étaient à bord des vaisseaux, jouissaient de la santé. C'est sans doute par une semblable raison que les maladies épidémiques contagieuses sont plus rares dans les villes que dans les campagnes, parceque les rues sont pavées, qu'on y entretient d'ailleurs plus de propreté, et qu'on y favorise l'écoulement des eaux.

Quant aux miasmes animaux, ils se produisent par-tout où il y a des émanations d'hommes et d'animaux, et surtout lorsqu'ils sont affectés de maladies contagieuses, ou que ces émanations sont concentrées dans un foyer, d'où elles ne peuvent s'échapper librement dans l'océan atmosphérique. Telle est ordinairement la cause primitive des fièvres malignes contagieuses, connues sous les noms de fièvres *de hongrie*, *des camps*, *des prisons*, *des vaisseaux*, et *des hôpitaux*, qui sont ordinairement du genre des gastriques bilieuses plus ou moins nervales.

J'ai dit que pour que les miasmes puissent développer leur énergie dans les corps qui les ont reçus, il fallait certaines dispositions de

leur part. En général tout ce qui est capable d'affaiblir l'action du systême, et de favoriser le refoulement et la concentration des forces, dispose à la contagion. La crainte et les affections tristes, ne rendent plus facile l'action des miasmes, et n'aggravent les maladies qui en dépendent, que parce qu'elles dirigent les forces vers l'épigastre, et les y fixent. On conçoit aisément d'après cela, pourquoi la contagion se communique plus aisément et plus violemment aux parens et aux amis de ceux qui en sont affectés, qu'à ceux auxquels le sort des malades est indifférent. Un des moyens les plus efficaces de résister aux maladies contagieuses est de ne pas les redouter : malheureusement cela n'est pas au pouvoir de tous les hommes.

Les excès dans les plaisirs de l'amour, disposent aussi à la contagion : et en effet ils jettent le systême dans la faiblesse et l'énervation. On a recommandé la sobriété comme le moyen prophilactique le plus efficace : néanmoins dans la peste de Marseille, les ivrognes échappaient plus généralement à ce fléau destructeur, que les autres ; tandis que dans celle de Russie, ils étaient ses premières victimes : ce qui prouve qu'en toute chose il est plus sûr d'éviter les excès, et que dans le tems de la

contagion, il ne faut pas manger et boire plus que de coutume, ni trop peu.

L'habitude endurcit contre les qualités vicieuses de l'air : tel est son pouvoir qu'elle rend nécessaire l'usage d'un air impur qui suffirait dans toute autre circonstance, pour déranger la meilleure santé. SANCTORIUS rapporte qu'un homme qui avait vécu vingt ans dans un cachot, ne fût pas plutôt sorti de ce lieu dont l'air était infect, qu'il fût attaqué d'une fièvre maligne : il en réchappa et vécut ensuite avec une santé très délabrée, jusqu'à ce qu'ayant commis un nouveau délit, il fût renfermé derechef dans la même prison où il se rétablit parfaitement. Ainsi le corps peut s'habituer à toutes les impressions, et devenir capable de ne plus obéir à leur action. C'est par cette raison que ceux qui vivent habituellement dans les prisons, y contractent moins vite et moins aisément la maladie régnante, que ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'air altéré qu'on y respire. C'est par la même raison que les officiers de santé, les infirmiers, les garde-malades, contractent plus rarement la contagion que les autres hommes. C'est pourquoi encore la fièvre jaune des Indes occidentales, qui est si funeste aux européens, n'affecte que rarement et moins violemment les naturels du pays. Observez qu'en général les contagions sont bien

moins dangereuses dans les pays qui leur donnent naissance, que dans ceux où elles sont transférées accidentellement. Il est très-rare que la peste fasse à Constantinople autant de victimes, qu'elle en a fait au commencement de ce siècle à Marseille, à Messine et à Moscow. La petite vérole qui n'enlève plus aujourd'hui en Europe qu'un malade sur trente, et quelquefois moins, a souvent emporté les deux tiers, et même les trois quarts des habitans des pays où les européens l'ont portée.

On a beaucoup disputé savoir si l'air était le véhicule des miasmes fébrils contagieux, ou s'il fallait absolument le contact des malades, ou des matières imprégnées des miasmes, pour recevoir la contagion. Beaucoup de modernes ont adopté entièrement cette dernière opinion : ils prétendent que la contagion ne se répand pas au loin, et ne peut se communiquer par le moyen de l'air : ils se fondent sur les raisons suivantes.

1.° Si l'air était le véhicule de la contagion, dès que celle-ci a eu une fois lieu, il resterait continuellement infecté, et l'espèce animale serait éteinte depuis long-tems.

2.° On a vu des familles entières, vivre au milieu des villes où régnait la peste, et s'en préserver, en restant renfermées dans leurs

logis, et en interrompant tout commerce avec ceux qui approchaient des pestiférés. On a fait de semblables observations en 1718 et 1719, à Alep, où ceux qui vécûrent ainsi, ne craignaient pas de monter le soir sur les terrasses de leurs maisons, d'y converser avec leurs voisins, ou de leur parler par les fenêtres qu'ils laissaient ouvertes. Ces personnes respiraient un air qui, s'il eût été pestilentiel, aurait dû leur communiquer la maladie, et néanmoins elles ne la contractèrent pas. Les miasmes qui s'exhalent des corps des malades, ne se répandent donc pas dans l'air, avec leurs qualités nuisibles; ils les perdent quand ils sont en contact avec lui. D'ailleurs les miasmes adhérens aux marchandises qui viennent des lieux pestiférés, perdent en peu de tems toute leur activité, dès qu'on les a exposées au grand air, ou qu'on les a lavées dans une grande quantité d'eau.

3.° Enfin dans les tems d'épidémies contagieuses, on ne voit pas plus de malades dans le voisinage des hôpitaux où régne la contagion, que dans les autres quartiers de la ville: l'air n'est donc point le véhicule des miasmes contagieux.

Je pense, malgré toutes ces raisons spécieuses, qu'il serait très-dangereux d'adopter entièrement cette opinion qui éloignerait des mo-

yens prophilactiques les plus efficaces. Il me paraît que dans la plupart des cas, la sphère d'activité des contagions est circonscrite dans un foyer très-étroit ; mais je ne crois pas qu'elles ne puisse se communiquer par l'air. Les observations anciennes et modernes prouvent qu'elles sont susceptibles d'être transportées d'un lieu dans un autre sur l'aîle des vents.

Les miasmes pestilentiels s'attachent aux corps solides, et de préférence à la laine, à la plume et au coton, et sont quelquefois transportés à des distances énormes : il est probable que c'est de cette manière qu'ils parviennent le plus fréquemment dans les pays les plus éloignés du foyer de la contagion. Ce fut dans un ballot de marchandises que fût apportée la peste qui infecta, en 1720, Marseille et une partie de la Provence ; mais de ce que les miasmes contagieux s'attachent de préférence, et se fixent en quelque sorte dans certaines matières ; il ne s'ensuit pas qu'ils ne jouissent d'aucune volatilité, et qu'ils ne puissent flotter dans l'air, au moins durant quelque tems, sans perdre leurs qualités morbifères : l'histoire des maladies pestilentielles en offre des preuves multipliées. On n'ignore pas que ce fut dans les premiers siècles que les pestes les plus violentes et les plus meurtrières exercèrent les plus affreux ravages ; quoique

quoique les moyens de communication entre les peuples fussent alors bien moins multipliés que de nos jours, puisque le commerce était alors très-borné; et la navigation réduite à des courses limitées le long des côtes: or quel autre agent que les vents aurait pû transporter les miasmes contagieux? il y eut dans ces tems malheureux des contagions dont les arbres même fûrent frappés. Telle fut entr'autre la peste rapportée par PLUTARQUE (vie de ROMULUS), qui fut si meurtrière que l'on voyait expirer les hommes dans les rues, et aux portes de leurs maisons: les animaux tombaient pêle-mêle dans les champs; les femelles ne pouvaient mettre bas leurs petits atteints de la maladie jusques dans leur sein: les arbres même étaient attaqués, et la sève altérée n'était plus propre à la fructification. Les poissons, dit ARISTOTE, ont aussi été quelquefois attaqués de la contagion pestilentielle; surtout ceux d'eaux douces et dormantes. Enfin il n'est pas jusqu'aux observations faites dans ce siècle, par des médecins éclairés, qui ne prouvent que l'air est le véhicule des miasmes contagieux, et que la contagion est susceptible de se répandre par son intermède. » Il était très-dangereux, dit SARCONNE, de respirer long-tems l'air des chambres des malades; surtout quand la maladie

» était dans son plus haut période, quand la » peau était couverte de pétéchies, et qu'il y » avait météorisme, selles ou sueurs fétides. » A cette époque la maison était dans une at-» mosphère si infecte, que la puanteur s'en » faisait sentir de fort loin à ceux qui en ap-» prochaient; et il suffisait de se présenter sur » le seuil de la porte pour contracter la mala-» die. « (*) LIND a vu la contagion produite par les exhalaisons que répandaient les cadavres des personnes mortes de maladies contagieuses. (**) BUCHAN dit qu'on a vu plus d'une fois des hommes contracter des maladies, pour avoir assisté aux funérailles d'individus morts de fièvres de cette nature. (***)

Enfin, on sera pleinement convaincu de la vérité de ce que j'avance, si on fait attention que les moyens que l'on emploie pour se garantir de l'action de certains vents, sont les plus efficaces pour se préserver des épidémies contagieuses. VARRON délivra l'île de Corfou de la peste, en fésant fermer toutes les fenê-

---

(*) *Istoria raggionata de mali osserv. in napoli*, etc.

(**) *Mém. sur les fièv. et sur la contagion par* LIND, *pag* 101.

(***) *Médecine domestique, tom.* 2. p. 200.

tres qui regardaient le midi, et ouvrir celles au nord. Tous les voyageurs s'accordent à dire que la peste exerce ses plus grands ravages en Egypte, par les vents d'Est, et de Sud; et qu'elle est moins forte, et moins dangereuse par les vents du Nord. Les grandes pluies purgent l'air des miasmes qu'il contient: et aussi ce fléau cesse-t-il, dès qu'elles commencent à tomber abondamment aux approches du solstice d'été.

§. IV.

Des foyers des maladies.

Tous les organes peuvent être affectés primitivement, et être des foyers de maladies; mais il n'en est point qui le soient plus généralement que ceux situés dans la région épigastrique: c'est aussi de leurs irradiations sympathiques que dépendent la plupart des affections morbifiques.

L'estomac joue un rôle principal dans l'état pathologique; il est presque toujours affecté primitivement ou secondairement; ce viscère jouit d'une force vitale prodigieuse; ce qui a fait dire à HORACE, *mirandam fertur prome-*

thœus vim stomacho posuisse. GALIEN le regardait comme un réservoir qui reçoit de toutes les parties. *Stomachus partium omnium promptuarium.* VAN-HELMONT le considérait avec plus de raison, comme un organe plein de vie, qui de même qu'un animal, a ses caprices, ses goûts, ses appétits. *Considero stomachum, non quidem per modum galeni, ut sit saccus, vel ahenum nudum coquendis cibis dicatum; sed viscus naturale, quod gustu pollet, olfacit, fertur que diversis appetitibus, tanquam si animal esset, et subindè quædam ità aspernatur, ut homo mori sæpè mallet, quam unam bucculam, invito stomacho, deglutiat.*

Le plexus stomachique envoie des nerfs à toutes les parties du corps: c'est de ces nerfs que naît principalement la correspondance de l'estomac avec elles; et lorsqu'une irritation de ce viscère ou des intestins gêne leurs mouvemens, les autres organes qui correspondent avec eux, en reçoivent nécessairement des irradiations, et en partagent les désordres.

Telle est la cause de la plupart des maladies humorales ou compliquées de causes matérielles: elles ont en tout ou en partie leur siège dans les premières voies: ce sont les irradiations de celles-ci qui déterminées sur certains organes, décident les différens phénomènes morbifiques soit essentiels, soit adventices.

Comme le courant des humeurs suit toujours celui des oscillations, il résulte de-là qu'il se forme souvent des congestions ou *fluxions*, loin du véritable foyer de la maladie. Il n'est donc pas étonnant que les affections des premières voies, donnent fréquemment lieu à des maladies qui portent leur action sur d'autres organes qui en sont éloignés. Ces fluxions ou ces mouvemens désordonnés des humeurs vers une partie se font, dit HYPPOCRATE, de deux manières ; elles dépendent ou du froid ou du chaud, c'est-à-dire, de ce que les parties fortement contractées par le spasme, rejettent sur d'autres organes, les humeurs, ou de ce que les parties raréfiées, et échauffées reçoivent et détournent les humeurs vers elles. On voit clairement, que par les mots de *froid* et de *chaud*, dont il est fait mention dans le livre *de locis*, HYPPOCRATE a connu les forces concentrique, et excentrique qu'il a désigné sous d'autres termes.

La cause qui après l'irritation de l'estomac, et des intestins, produit le plus d'affections morbifiques, est le déplacement des viscères, ou leur refoulement vers le diaphragme. HYPPOCRATE a connu cette cause : il dit, *una quaeque verò corporis pars altera alteri, cum hinc vel illinc perruperit, statim morbum facit.* Tous les viscères abdominaux sont susceptibles d'être

déplacés ; mais surtout l'estomac, le colon et la matrice qui peuvent se mouvoir, et se diriger vers différens points. Lorsqu'ils se portent en haut, ils repoussent le diaphragme, le compriment, gênent la respiration, et favorisent ainsi les congestions dans les poumons et la tête, en y dirigeant le courant des humeurs. *Ex coli enim affectionibus*, dit HYPPOCRATE, *dolor modò ad costas superiores ascendit, quandoque et speciem lateralis morbi prœ se fert, modò sub spurias costas in dextram aut lævam partem; sicut jecur et lien dolere videantur.* Il résulte quelquefois à l'occasion de ces déplacemens, que les lames du tissu cellulaire des poumons se collent ; elles deviennent alors le noyau d'une inflammation plus ou moins considérable. On voit donc que ces causes dont le foyer est dans le bas-ventre, peuvent produire et produisent réellement des affections de poitrine, de tête, et des extrémités supérieures.

Les causes que je viens d'énoncer sont réelles ; et comme l'observe très bien BORDEU, beaucoup d'échymoses, et de gangrènes dans les poumons, le diaphragme, les intestins et la peau ne sont dûes qu'à ces sortes de compressions. L'observation démontre également que les irritations des premières voies, sont susceptibles de se répéter sympathiquement dans toutes les

parties du système, et de produire des affections morbifiques plus ou moins graves. Peu de personnes ignorent que les moules, les écrevisses etc. causent dans quelques individus un prurit insupportable, et une rougeur érysipélateuse à la peau. L'arsenic avalé a quelquefois donné lieu à une semblable rougeur, sans exciter de vomissemens. La plupart des éruptions dans les maladies, et surtout dans celles du genre pituiteux, ont leur foyer dans l'estomac; notamment au *cardia;* et en effet, les nausées, les vomissemens, et les anxiétés qui se manifestent dans le principe des maladies éruptives, telles que la petite vérole, la rougeole etc. et qui sont l'effet du spasme fixé sur l'orifice supérieur de l'estomac, se dissipent à mesure que l'éruption fait des progrès, et cessent entièrement, lorsqu'elle est parfaitement établie. On sait que les astringens arrêtent tout-à-coup ou diminuent les pertes sanguines, et humorales, dès qu'ils sont reçus dans l'estomac. SCHULZE après avoir ouvert l'artère crurale d'un chien vivant, fit avaler à l'animal une ou deux gouttes de liqueur rouge styptique de DIPPEL, pendant que le sang jaillissait avec la plus grande force; à l'instant le sang cessa de couler, et il se forma un caillot qui boucha l'ouverture du vaisseau.

On a vu quelquefois, quoique rarement, les

poisons les plus caustiques reçus dans l'estomac, donner la mort, sans avoir laissé de traces d'inflammation. MORGAGNI et SPRŒGEL ont observé ce phénomène dans des rats empoisonnés avec de l'arsenic, et dans un lapin auquel on avait fait avaler du muriate oxigéné de mercure. L'opium a tué aussi, sans être sorti de l'estomac, et sans y avoir causé de lésions sensibles: cependant le plus souvent et notamment à la dose de deux gros, il l'enflamme. Outre la vertu stupéfiante que chacun lui connaît, il possède encore la qualité irritante et rubefiante: car appliqué à la peau, il la rougit, et l'enflamme.

Une observation de SYDENHAM digne de remarque, prouve bien l'antagonisme d'action qui existe entre l'estomac et la peau. Dans l'attaque de la peste qu'il a décrite, il paraissait un vomissement que rien ne pouvait arrêter, que la sueur qu'on provoquait au moyen des couvertûres. D'ailleurs on observe que le vomissement qui survient dans le froid fébril, ne cesse ordinairement qu'aux approches de la chaleur, et qu'il se dissipe toujours dès que la sueur commence. Le vomissement est même un des moyens que la nature emploie, pour rétablir la détermination des forces, et des humeurs à la circonférence: c'est pourquoi on voit cesser le froid fébril par l'effet des émétiques

donnés dans ce premier période. Les nausées et les vomissemens sont le plus souvent produits par la concentration de l'action qui dégénère en un spasme ; et celui-ci ne cède ou ne s'affaiblit, que quand la force excentrique devient dominante ; quelquefois aussi, ils sont l'effet d'une autre cause, comme du roulis d'un vaisseau, du mouvement d'une voiture ; et d'autres fois, ils sont occasionnés par l'aspect de quelque chose d'horrible, par le souvenir des choses qui ont fait vomir, et par la défaillance qui suit la saignée.

Wan-Swieten rapporte l'histoire d'une gangrène à la jambe, très-opiniâtre, qui, après avoir éludé tous les secours de l'art, ne guérit, qu'après que le malade eut rendu par bas, une prodigieuse quantité de vents. On lit dans Robert, (tom. 2. pag. 26.) une observation à peu-près semblable. Un homme âgé de trente quatre ans, avait des escharres gangréneuses aux testicules, et aux cuisses, avec des insomnies habituelles, des tressaillemens, ou des espèces de saccades dans les nerfs, qui lui fesaient faire des sauts dans le lit ; un pouls d'une petitesse et d'une roideur extrêmes, des nausées, l'amertume de la bouche, un dégoût pour toutes sortes d'alimens, des frissons de tems-à-autres, et un grand abattement. On lui administra un vomitif qui opéra beaucoup et

lui procura un calme soudain. Les escharres ne tardèrent pas à se détacher et les plaies suppurèrent ; la fièvre cessa deux jours après, et au bout de dix jours, il entra en convalescence. Il n'est pas douteux que ces escharres aient été occasionnées par l'irritation de l'estomac que l'évacuation des matières qui y étaient contenues, fit cesser. Ces exemples de gangrènes qui sont assez fréquens, ne sont point favorables à l'opinion de ceux qui prétendent qu'elles sont l'effet de l'appauvrissement ou de la corruption du sang. Une suppuration louable, qui suit de si près un vomissement bilieux, détruit complettement toute idée semblable. Cette opinion ne s'accorde pas mieux avec l'observation d'un autre homme cité par le même, qui périt de la gangrène dont était attaqué un seul côté du corps, tandis que l'autre était très-sain. « Ces sortes de gangrènes, ajoute-t-il,
» sont l'effet d'un embarras d'entrailles, et pré-
» sentent souvent l'image d'un étranglement
» gangréneux qui a lieu dans ces viscères. «

Les douleurs de tête, les vertiges, les coma, les convulsions, les délires, ont très fréquemment leur siège dans l'estomac, souvent les vers contenus dans ce viscère, décident ces accidens, surtout dans les enfans. On observe que dans toutes les fièvres compliquées de saburres, et surtout dans les épidémies, les plus violens maux

de tête sont soulagés, dissipés, et quelquefois même la fièvre, par le vomissement ou la diarrhée.

Quoique le *consensus* de l'estomac soit universel, il est néanmoins des parties avec lesquelles il a un commerce d'action plus direct, et plus immédiat. Il en a un semblable, par exemple, avec les lèvres et la langue. » Le tremblement des lèvres, a dit HYPPOCRATE, annonce des évacuations bilieuses. » *coaq.* BOERHAAVE observe que ce tremblement des lèvres dans la crudité des fièvres, annonce des violentes convulsions prochaines; mais que lorsqu'il y a des signes de coction, il arrive un vomissement salutaire. WAN-SWIETEN, ayant vu un jeune homme épileptique à qui la lèvre inférieure tremblait avant l'accès qui finissait au moment où il avait vomi, en conclut que le siège du mal était dans l'estomac, et le guérit en peu de tems, en lui donnant tous les mois un vomitif doux, et le même soir un anodin, et en le mettant à l'usage des toniques.

L'estomac porte spécialement son action sur les glandes salivaires dans quelques circonstances. Au moment où il éprouve l'irritation qui produit le vomissement, il se fait une abondante secrétion de sucs gastriques, et salivaires. Une salivation copieuse est presque toujours un

signe de vers dans les enfans. Les crachemens des hystériques, et des hypochondriaques tiennent aussi en grande partie à l'action de ce viscère.

HYPPOCRATE avait observé aussi, que le tremblement de la langue, indiquait la présence des saburres dans les premières voies : il avait remarqué encore, que dans les fièvres, le vomissement rendait la parole à ceux qui l'avaient perdue; et ces observations se vérifient tous les jours dans la pratique.

L'estomac fait partager très-fréquemment ses affections au diaphragme et au cœur. Les irritations gastriques, déterminent souvent la toux. La coqueluche dépend en grande partie de l'irritation produite par les saburres pituiteuses gastriques, et qui irradie sympathiquement sur le diaphragme. WILLIS a observé que les alimens difficiles à digérer, excitaient la toux chez les hypochondriaques, et les personnes nerveuses et irritables. Les phtisies pulmonaires ne sont pour la plupart, que gastriques dans leur principe. L'asthme a souvent son siège dans ce viscère.

Beaucoup d'irrégularités du pouls, tiennent à l'irritation de l'estomac, et des intestins. Souvent son intermission est l'effet du spasme des intestins, comme celui de l'estomac est fréquemment la cause des palpitations. MALPIGHI, en éprouvait toutes les fois qu'il avait mangé des légu-

mes ; et SIMON PAUL, des pommes. Les défaillances sont encore souvent la suite des embarras gastriques ; et presque toujours elles cessent au moment où les malades vomissent. Le hoquet est communément produit par une irritation de l'estomac qui se répète sympathiquement sur le diaphragme.

Le refoulement d'action qui donne naissance à l'embarras des entrailles, est dit BORDEU, la cause primitive du scorbut. Les irritations qui partent des divers points des viscères, viennent aboutir à la peau, et y décident ces taches noires, et ces échymoses qui s'y manifestent ; il se forme des engorgemens dans le tissu cellulaire, et dans divers organes ; il survient des hémorragies, le gonflement des gencives, et la mollesse de la rate, et du foie, et enfin l'altération générale des humeurs.

L'estomac, et les entrailles sont toujours dérangés dans les affections hémorrhoïdales. Les pâles-couleurs sont elles-mêmes, une fièvre abdominale qui tient le milieu entre les aiguës et les chroniques : cette maladie a quelquefois lieu, sans que la matrice y ait la moindre part. L'hypochondrie, les mauvaises digestions, les coliques, les diarrhées, sont aussi des maladies abdominales. La plupart des obstructions n'ont pour cause primordiale, que l'embarras et l'irritation des premières voies, qui

rayonnant sympathiquement sur un viscère, y fait naître des congestions ; celles-ci devenant à leur tour des principes d'irritation, déterminent dans les membranes et les vaisseaux, des resserremens, des crispations irrégulières, et y décident des nouvelles stases ; mais comme les humeurs perdent bientôt leur fluidité, lorsqu'elles sont privées du mouvement progressif, et que dans cet état, elles sont très concressibles ; il en résulte qu'elles acquièrent un épaississement, et une consistance plus, ou moins grande, et qui augmente plus ou moins avec le tems. C'est pourquoi on observe très fréquemment des concrétions de différentes espèces dans les viscères de ceux qui ont éprouvé des spasmes soutenus quelque tems dans certaines parties du bas-ventre.

Beaucoup de personnes, dit BORDEU, ont des maux de poitrine qui sont réellement causés par le refoulement de l'estomac, ou de quelqu'autre viscère abdominal, vers la cavité pectorale. Les lavemens ne sont souvent utiles dans les angoisses, que parcequ'ils rappèlent en bas le colon ; mais il faut pour le succès, que cet intestin soit rempli de matières fécales : autrement ils nuiraient. Le hoquet est, dit encore BORDEU, occasionné plus souvent qu'on ne pense, par une fausse position des parties : on en a guéri qui avaient éludés tous les secours de l'art, en ser-

rant fortement avec une serviette, le dos, et l'épigastre : ce qui fait dire à cet auteur, que la médecine mécanique des anciens, qui consiste dans les ligatures, les compressions, les pincemens etc. n'est pas à mépriser, et que c'est avec trop de légèreté que FREIND a dit : *topica admovere quid est aliud quam nugas agere* ?

Il y a beaucoup d'affections de la tête, du larinx, et du pharinx, qui ne dépendent que de l'estomac ou des intestins, et quelquefois aussi de la matrice. La phrénésie, l'angine etc. reconnaissent souvent pour cause l'empâtement, l'embarras des premières voies ; et assez ordinairement ces maladies ainsi que beaucoup d'autres, ne sont bien jugées qu'après qu'il est survenu des évacuations par le vomissement, ou les selles.

La migraine vient communément de l'estomac: elle est causée par l'irritation des nerfs gastriques dont quelques rameaux se distribuent à la membrane pituitaire, ou par la secousse des membrane, qui se prolongent jusques là. Une migraine, a dit BORDEU, n'est que le redoublement d'une maladie chronique latente, dont il serait difficile, et même dangereux de déranger la marche : elle est périodique, et parcourt lentement tous ses tems : elle dépend souvent des révolutions de l'âge, ou plutôt elle est une maladie aiguë entée sur une chronique. Qu'on ne soit

donc pas étonné, si les hémorroïdaires, les femmes non réglées, et les personnes affligées de maladies lentes y sont sujets. La migraine se change aussi d'elle-même en une autre maladie; ou bien elle se manifeste à la suite d'une autre: ainsi on peut la regarder comme appartenant à la classe des maladies symptomatiques.

La manie et la mélancolie ont le plus ordinairement leur siège dans les intestins ou dans l'estomac: d'autres fois, comme l'a très-bien dit SCHRŒDER, les causes capables de décider la manie, portent spécialement leur action sur l'épigastre, ou la région précordiale.

La dyssenterie a évidemment son foyer dans les intestins, et quelquefois dans l'estomac. Elle provient d'un refoulement d'action, et elle est le plus souvent déterminée par l'impression soudaine du froid. La plupart des fièvres puerpérales dont le grand élément est l'état nerveux, ont leur siège dans les premières voies. Les irradiations sympathiques qu'envoyent l'estomac et les intestins, sur l'épiploon et les autres viscères, y déterminent l'abord des humeurs, et y décident des dépôts. Enfin je ne finirais pas, si je passais en revûe toutes les maladies: il ne serait pas difficile de prouver que l'embarras des premières voies, est la source ou le foyer primitif d'où la plupart dérivent; cet embarras

naît

naît de leur empâtement : il se forme le plus souvent d'une surabondance de sucs gélatineux, séreux, sanguins, etc. mêlés ordinairement avec des humeurs excrémentielles, qui inondent, imbibent, et remplissent les lames du mésentère, de l'épiploon, du péritoine, les membranes du foie, de la rate, des reins, et les différentes branches de la veine porte.

§. V.

Des différens périodes des maladies.

La durée d'une maladie se partage en différens périodes qui correspondent à ceux qui mesurent la durée totale de la vie. Ces périodes sont marqués, et distingués les uns des autres, par l'action des mêmes organes ; et une des lois primordiales de la nature humaine, c'est qu'elle présente dans tous ses actes une progression graduelle et successive d'actions, des parties supérieures vers les inférieures. Le premier âge de la vie offre la plus grande activité dans les parties de la tête : l'âge de la puberté est marqué par une détermination des mouvemens vers la poitrine ; enfin l'âge de consistance et celui de la décrépitude sont caractérisés par le refoulement d'action, vers l'épigastre et les autres vis-

cères du bas-ventre. Cette succession qui est assujétie aux progrès de la vie, est non seulement le fondement des maladies propres aux différens âges et aux différens organes; mais elle se manifeste encore d'une manière très-sensible dans la durée totale des maladies, de sorte que la nature détermine constamment dans leurs cours, des mouvemens qui sont dirigés successivement des parties supérieures vers les inférieures, (*)

SAMOÏLOWITZ a observé dans la peste de Moscovie, que les dépôts se faisaient chez les enfans, sur les glandes de la tête; chez les jeunes-gens, sur celles des aisselles; et enfin dans un âge plus avancé, sur les aînes. On observe que les accidens déterminés par la grossesse, affectent, d'abord les parties supérieures, et ensuite les inférieures : les maux de tête, les nausées, les vomissemens, les cardialgies etc. ne durent que jusqu'à la fin du troisième ou du quatrième mois : c'est à cette époque que commencent le gonflement des extrémités inférieures. La pression de la matrice sur les veines

(*) Les anciens distinguaient quatre tems dans chaque maladie. 1°. le *principe*, qui s'étend jusqu'au moment où commencent à paraître les signes de coction; 2°. *L'augment*, qui dure jusqu'à ce que la coction soit bien établie; 3°. *l'état* ou *vigor* durant lequel la coction se fait entièrement; et 4°. enfin le *déclin*.

iliaques, n'est point, ainsi que le prétendent les mécaniciens, la cause de ce gonflement, puisqu'il se dissipe pour l'ordinaire, quelques jours avant l'accouchement.

Une circonstance bien remarquable dans l'histoire de la jaunisse, et qui confirme ce que je viens d'avancer; c'est qu'elle commence toujours par les parties supérieures, comme le blanc des yeux, le visage, le col, et se répand successivement sur les autres parties. Ce sont aussi celles qu'elle affecte dans le principe, qui s'éclaircissent les premières.

Ainsi dans le premier âge des maladies, les mouvemens sont évidemment dirigés vers les parties supérieures; et dans le dernier période vers les inférieures. *Gravida mulier*, dit BRASSAVOLE, *frequenter glaciem comedens, incidit in intensissimam tussim, et ventriculi dolorem, et primam coctionem aegerrimè conficiebat; restituta fuit in sanitatem, hunc que ordinem servavit; primò à tussi liberata est, deinde à ventriculi dolore, denique à virtutis concoctricis imbecillitate.*

Cet ordre de tems et d'actions, peutêtre comparé, ainsi que l'a fait BORDEU, à ce qui se passe dans le tems de la digestion. On observe trois tems, et trois actions distinctes dans cette fonction. 1°. L'irritation que les alimens exercent d'abord sur l'estomac, à raison

de leur *crudité*; 2°. l'abord des forces de toutes les parties du corps, vers ce viscère irrité; 3°. enfin la réflexion de ces mêmes forces vers l'organe extérieur, qui se fait peu-à-peu, à mesure que le travail de la digestion avance. De même on observe dans chaque maladie, et surtout dans les aiguës, trois périodes distincts à-peu-près semblables à ceux de la digestion, 1°. le tems *d'irritation*, ou de *crudité*, qui est marqué par un certain trouble suscité dans les organes épigastriques, avec une irritation sensible dans une partie où les mouvemens convergent particulièrement; 2°. celui de la *coction*, dans lequel la nature réagit, et dirige ses forces, vers le lieu de l'embarras; 3°. enfin celui de *l'évacuation* ou de la *crise* dans lequel il se fait un effort vif et puissant qui fait rentrer les mouvemens dans l'ordre naturel, mais presque toujours avec une évacuation sensible.

Ces trois périodes sont ordinairement séparés par des intervalles de tems très-distincts, et ont une marche réglée et égale : d'autres-fois aussi ils offrent des inégalités, et des anomalies qui les confondent et les compliquent. Le premier état caractérise les maladies simples et bénignes; et le second appartient aux maladies malignes dont la marche s'accompagne de troubles, et de désordres.

Ces périodes s'observent dans les chroniques

comme dans les aiguës : mais ils sont plus ou moins longs, et plus ou moins distans les uns des autres.

Le tems d'irritation est celui des premiers efforts de la nature, durant lequel il se fait une répartition inégale des forces : les mouvemens qui sont irréguliers durant ce premier période, n'ont pas de terme fixe et déterminé ; tout est trouble et confusion ; les forces se croisent et se confondent souvent dans un espace trop reserré : c'est de cette cause que proviennent ces gangrènes qui terminent malheureusement quelques maladies. Le grand art du médecin consiste à procurer du calme, et à rétablir l'ordre ; ce à quoi il réussit, lorsqu'il parvient à ménager les forces de la nature, de manière qu'elle n'emploie que la portion de ces forces, qui est nécessaire pour détruire la matière de l'embarras. Le second période, est celui de la coction : la nature réunit dans ce tems ses efforts, pour rendre la matière morbifique ou ses produits, en état d'obéir à l'action des organes sécrétoires : et quand enfin ces matières ont été suffisamment élaborées et reçu le degré de mobilité convenable, il s'excite certains mouvemens accompagnés ou suivis de leur évacuation, et c'est la *crise* ; après quoi tout rentre dans l'ordre naturel et primordial. Ces mouvemens critiques sont précédés d'un trouble géné-

ral (*turbatio critica*, *nisus criticus*), et changent le rithme du pouls d'une manière particulière, selon l'espèce d'organe sécrétoire par lequel se fait l'évacuation critique.

Cette division des maladies en trois périodes, est très importante dans la pratique : elle fait connaître ce qu'il convient de faire dans chacun d'eux. Lorsque dans le tems de l'irritation, le spasme est violent, il convient d'emploier les moyens propres à le calmer. L'expérience a démontré que la saignée modérait dans certains cas, ces mouvemens spasmodiques ; mais on ne doit en user qu'avec ménagement, pour ne pas trop affaiblir le malade : il a besoin d'une suffisante quantité de forces pour le travail de la coction. Les boissons délayantes, adoucissantes, et réfrigérantes, le régime ténu et végétal, et les lavemens sont souvent suffisans pour procurer le calme et diminuer l'effervescence. Quelquefois les opiatiques ou les antispasmodiques produisent seuls ces effets.

Il ne faut pas purger dans le tems de l'irritation : il convient d'attendre, comme le conseille HYPPOCRATE, que la matière soit cuite, à moins qu'elle ne turge ; *concocta purgare et movere oportet*, *non cruda*, *neque in principiis*, *nisi turgeant*, *plurima verò non turgent*. (APH. 22. SECT. I.) Dans ce cas, il faut le faire sur le champ, et ne point perdre de tems ;

car le moindre délai serait dangereux. *Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eadem die: morari enim in talibus malum est.* (APH. 10. SECT. IV.)

L'émétique produit presque toujours de bons effets dans le principe des fièvres, soit parce qu'il débarrasse l'estomac de quelque humeur qui peut les compliquer; soit parce qu'il délie les forces trop concentrées, et les développe de manière à ce que la nature puisse les emploier utilement; soit enfin parce que l'estomac par les mouvemens que lui impriment les vomitifs, remet dans leur situation naturelle les organes qui se trouvaient dans une sorte de disgrégation. D'ailleurs il est toujours convenable dans le principe des maladies aiguës, de rétablir la détermination des mouvemens et des humeurs vers la circonférence, et de favoriser la tendance qu'ils ont aussi à cette première époque de la maladie, vers les parties supérieures: or, les vomitifs produisent ces effets. Les purgatifs opèrent d'une manière tout-à-fait contraire, en introduisant des déterminations vers les parties inférieures: c'est pourquoi ils ne sont guères utiles en général, que sur la fin des maladies; parce qu'alors les mouvemens tendent vers le bas. *Versùs finem, deorsùm morbus*; a dit HYPPOCRATE.

Ainsi l'on ne doit purger que lorsque la ma-

tière est cuite, c'est-à-dire, lorsqu'elle a été rendue mobile et apte à être évacuée : mais lorsqu'elle est fixe comme dans le principe des maladies, il faut s'abstenir des purgatifs, à moins qu'elle ne turge. Dans ce dernier cas il faut faire vomir, lorsque le siège du mal est au-dessus du diaphragme ; et évacuer par bas lorsqu'il est au-dessus de ce viscère. *Suprà septum transversum affectiones quæ purgatione egent, sursùm purgante opus esse indicant : quæ verò infrà, deorsùm.* (APH. 18. SECT. IV.) La turgescence a ses signes propres ; j'en parlerai dans la suite. Il suffira de dire ici qu'un des signes de la plus grande valeur, pour reconnaître la mobilité de la matière, est la coction des urines qui offrent dans ce cas un sédiment blanc, léger et égal. Les urines troubles annoncent aussi le besoin de purger, même dans le tems de l'irritation. « Ceux dont les urines » sont dans le principe des aiguës, épaisses et » troubles, avec des signes de turgescence, » doivent être purgés ; mais il faut s'abstenir » de la purgation dans le commencement lors- » que les urines sont ténues : on peut dans ce » cas, administrer un lavement, s'il est in- » diqué. « (*)

Le tems de la coction est celui où la nature

(*) GALIEN *comment.* 4 *sur le régim. part.* 43.

devenue plus maîtresse d'elle-même, travaille efficacement à rendre la matière de l'embarras apte à être évacuée. C'est alors que la force excentrique commence à dominer, et la libre circulation des forces à se rétablir. Lorsque celles-ci sont suffisantes et que leur développement n'éprouve pas de grands obstacles, le médecin n'a, pour ainsi-dire rien à faire : seulement il doit écarter du malade, les causes qui pourraient entraver la marche de la maladie et s'opposer aux actes médicateurs de la nature. La médecine doit être alors expectante ; et comme le dit BAGLIVI, *Natura sui conscia, crises moliendo magis proficit, quam medicus suis remediis*. HYPPOCRATE ne voulait point qu'on agit durant la coction, mais seulement dans le principe, lorsque le besoin l'exigeait. *Incipientibus morbis si quid movendum videatur, move ; vigentibus verò, quiescere melius est.* (APH. 29. SECT. II.) Ce n'est que lorsque la vie est faible, ou qu'il s'effectue des mouvemens désordonnés, de même que lorsque toute l'action se porte et se concentre dans un organe essentiel, que l'on doit venir au secours de la nature. Dans cette circonstance, la médecine doit être active ; elle a à exciter et à relever les forces, à les diminuer, ou à détourner l'action et l'attirer ailleurs.

Enfin le dernier période, celui de la crise,

est caractérisé par une ou plusieurs évacuations, qui font cesser, ou au moins diminuent la maladie ; car pour qu'elle cesse entièrement, il faut que la crise soit complette : et souvent elle n'est que partielle. Il convient donc dans ce dernier période de soutenir et relever les forces, et d'aider la crise par les moyens analogues au genre d'excrétion que médite la nature : et lorsqu'elle se fait complettement, il ne reste plus rien à faire au médecin, ainsi que le dit HYPPOCRATE : *quæ judicantur et judicata sunt perfectè, neque movere oportet, neque innovare, sive purgantibus, sive aliis irritamentis, sed sinere.* (APH. 20. SECT. I.)

§. VI.

De la Coction.

Toute maladie une fois établie doit être considérée comme un travail dont le terme est une excrétion salutaire, quand la guérison s'ensuit ; et ce travail est ce qu'on nomme la *coction.* Il existe dans les corps des animaux vivans, une faculté appelée par les anciens, *concoctrice*, et par VAN-HELMONT *blas alterativum*, au moyen de laquelle les substances et les boissons alimentaires sont converties en la propre subs-

tance des corps ; et la portion qui ne peut s'assimiler à nos humeurs et à nos organes, est rejetée au-dehors, par les voies excrétoires. Les actes de cette faculté commencent d'abord dans les organes digestifs, puis se continuent dans les voies de la circulation, et jusques dans les organes. Elle se décompose en deux sortes d'actions, l'action chimique, et l'action organique qui se contrebalancent sans cesse, de manière cependant que la dernière est celle qui s'exerce avec le plus d'avantage. Cette faculté opère aussi la coction des matières morbifiques ; mais ses actes diffèrent de ceux de la digestion alimentaire, en ce que celle-ci tend à donner aux substances sur lesquelles elle agit, les qualités propres et spécifiques du corps vivant ; et que dans la maladie les actes de cette même faculté ont pour objet d'altérer et de changer les causes morbifiques, et de les mettre en état d'obéir librement à l'action des organes sécrétoires, pour être éliminées hors du corps.

L'action organique, est celle, qui, dans le travail de la coction, fait affluer et retient dans le lieu de l'embarras, la portion de forces et de sucs nourriciers nécessaires à l'acte digestif. Les phénomènes qui accompagnent ce travail, ne laissent aucun doute sur cette vérité.

Il est un principe incontestable, et que démontrent l'expérience et l'observation, c'est que

le torrent des humeurs suit toujours le courant des oscillations : celles-ci vont toujours aboutir à l'endroit de la plus vive action, qui est celui où réside l'embarras dont la présence irrite la nature, la gêne et détermine ses efforts. C'est ainsi que dans un panaris, par exemple, l'endroit qui en est le sujet et les parties environnantes se tuméfient, tandis que les autres maigrissent : il en est de même des inflammations qui se terminent par la suppuration ; et les crachats purulens et abondans, sont toujours accompagnés de la maigreur.

La maigreur est peu considérable dans le tems de l'irritation des maladies aiguës, qui est celui du trouble et de la confusion : la nature n'a pas encore de détermination fixe. Comme la longueur de la maladie dépend de la durée de ce premier période, il s'ensuit que plus la maigreur est lente, et plus aussi la maladie est longue. Cette réflexion fondée sur l'observation n'avait pas échappé au père de la médecine, lorsqu'il dit : « si dans une fièvre aiguë, » le corps ne souffre point de dépérissement ; » ou s'il maigrit excessivement, c'est un mau» vais signe : dans le premier cas, la maladie » sera longue, et dans le second, il y a faib» lesse extrême. « (*)

(*) *Aph.* 28. *sect. II.*

La maigreur ne se manifeste bien sensiblement que dans le tems de la coction : elle augmente surtout dans les efforts un peu considérables que fait la nature. Ce sont ces mêmes efforts qui établissent les redoublemens qui ont lieu dans les fièvres rémittentes.

La nature a une détermination fixe dans le période de la coction. Les parties devenues le siège de l'embarras, sont le centre où viennent aboutir les différens courans d'oscillations : c'est là que se dirigent tout l'effort et le torrent des humeurs ; les autres parties reçoivent par conséquent moins de sucs nourriciers ; la maigreur doit donc s'y manifester, en raison du travail de la coction, dont le but est de transformer la matière morbifique, en la mêlant aux sucs nourriciers, et en y introduisant de nouvelles qualités par le mouvement intestin qui s'y excite.

On ne peut attribuer la grande maigreur des fébricitans à la dissipation des sucs nourriciers occasionnée par la fièvre, et qui ne sont pas réparés faute d'une suffisante quantité d'alimens : car, dit ROBERT, si cette dissipation n'est pas entièrement idéale, elle est au moins bien peu considérable : en effet dans le principe et les progrès des maladies, tous les couloirs sont fermés ; point de selles ; point de transpiration ; en un mot toutes les excrétions sont pres-

que tout-à-fait suspendues. Ainsi la maigreur dans ce cas, est dûe principalement à la distribution inégale des sucs nourriciers qui abordent vers le lieu de l'embarras, au détriment des autres parties. D'ailleurs on voit des malades qui prennent une nourriture suffisante, pour réparer abondamment les prétendues pertes qu'on croit être occasionnées par la fièvre, et qui n'en maigrissent pas moins et d'une manière bien sensible.

Observez néanmoins, que ceux qui sont convalescens des fièvres éruptives, sont moins maigres que les autres : la raison de ce phénomène, est que dans ces sortes de maladies, l'organe extérieur reçoit la plus grande partie de l'action et par conséquent des sucs nourriciers : ceux-ci y sont portés par le travail auquel cet organe est obligé de se livrer ; au-lieu que dans les autres maladies, il se fait le plus ordinairement aux entrailles. En général, l'on doit mieux augurer de la tuméfaction du ventre que de sa maigreur et de sa dépression qui sont de très-mauvais signes : *in omnibus morbis, quae partes ad umbilicum et imum ventrem sunt, crassitudinem habere, melius est. Valdè autem tenues et eliquatas ipsas habere, malum. Periculosum verò illud est etiam ad infernas purgationes.* (APH. 35 SECT. II.) ils annoncent en effet un défaut d'action, et un refoulement des

principaux viscères vers le diaphragme qui repoussé en haut, gêne les fonctions des poumons, et trouble celles de la tête.

Ainsi la matière morbifique, pour acquérir le degré convenable de coction, a besoin de la réunion des forces organiques, dans l'endroit même de l'embarras. Ce travail est presque semblable à celui de la suppuration : toute la différence qui existe entre l'une et l'autre paraît consister en ce que dans la suppuration, l'action ne se porte que dans un centre, tandis que dans la coction elle diverge vers plusieurs points excentriques. La matière critique est un mélange de la matière morbifique et de sucs nourriciers intimement unis, et qui ont reçu une altération propre et spécifique. Cette assertion est fondée 1°. sur ce que les évacuations que procurent les purgatifs à la fin des maladies parfaitement jugées, ne sont pas glaireuses comme dans le principe; 2°. sur la maigreur qui survient dans le cours de la maladie, quoique les malades ne fassent que peu ou point de déperdition; 3°. enfin sur ce que la matière morbifique et les humeurs excrémentielles ne sont pas capables de cette liaison ni de cette consistance que doit avoir la matière sur laquelle se sont exercés les actes de la coction; 4°. les urines, les crachats, les abcès, etc. en un mot toutes les excrétions qui ont lieu à la fin des ma-

ladies, présentent des caractères qu'elles n'ont pas dans l'état de crudité, et qui annoncent leur mélange avec les sucs nourriciers; elles sont quelquefois puriformes, et d'autres fois un vrai pus.

Il est des causes qui s'opposent à ce que la coction ait une marche prompte, et régulière: telles sont entr'autres les passions, les constitutions qui ressemblent à celles de l'automne, et l'âge avancé.

La crainte, l'inquiétude, et la tristesse font éprouver dans l'épigastre, un poids auquel se joint un resserrement habituel; on est presque anéanti à l'extérieur; on est abattu. Ces symptômes montrent clairement que le centre d'action, est la région épigastrique; et que c'est là que vont aboutir les divers courans d'oscillations dont une partie est réfléchie vers le cerveau où se peint l'image des objets qui affligent. On voit aisément d'après cela, que tant que cet état dure la coction ne peut se faire que tard et difficilement. Cette direction vicieuse que prennent les courans d'oscillations, empêche que l'effort ne se porte vers le lieu de l'embarras; ou du moins il se partage entre celui-ci, et l'épigastre: il résulte de là que la matière n'est pointtravaillée, ou qu'il s'en prépare peu à la fois.

La constitution automnale est un obstacle à

la

la coction. HYPPOCRATE avait déjà remarqué que les maladies de l'automne étaient longues, et d'un jugement difficile. *In inconstantibus autem inconstantes et difficiles judicantur.* Cette constitution est extrêmement variable, et la nature ne peut avoir aucune détermination fixe et constante. L'effort se porte plus au-dehors ou au-dedans, selon qu'il fait chaud ou froid: ainsi la nature est fréquemment déconcertée dans ses mouvemens: chaque-fois qu'elle rallie ses forces, pour les diriger vers le lieu de l'embarras, elle est détournée ailleurs par les variations brusques de l'atmosphère qui ont très-souvent lieu dans cette constitution: de là vient que les maladies de cette saison sont longues et difficiles. Elle est surtout pernicieuse aux vieillards, et aux personnes épuisées, parceque leur faiblesse ne leur permet pas de supporter des changemens si subits de l'atmosphère.

La nature tend dans le printems au développement; ses mouvemens sont plus libres et plus réguliers, et la force excentrique trouve moins d'obstacles. Dans l'automne au contraire, l'action est plus variable, les mouvemens plus incertains, et leur détermination plus inconstante; les forces excentrique et concentrique dominent tour-à-tour, et souvent se heurtent et

croisent. C'est là-dessus qu'est établie la différence des maladies de ces deux saisons, par rapport à leur marche, et leurs crises.

Les saisons ont donc une véritable influence sur la coction, et par conséquent sur la terminaison heureuse ou malheureuse des maladies. HOFFMANN, et HUXHAM après lui, ont observé qu'en général celles-ci ne se terminaient jamais plus heureusement, que lorsque le ciel était serein, quand le mercure se soutenait élevé dans le baromètre, pendant un certain tems.

L'âge auquel la nature détermine les mouvemens vers l'intérieur, est encore une circonstance défavorable à la coction. Cette nouvelle détermination commence dans l'âge viril.

Dans l'enfance, elle tend au développement du corps ; les mouvemens se portent vers les parties supérieures, et vers les extérieures : aussi les efforts que tente la nature à cet âge, pour détruire les embarras qui la gênent, sont-ils accompagnés d'accidens qui éclatent à la tête et à l'organe extérieur. Dans la jeunesse, la poitrine devient le terme de ses efforts : l'action est déjà plus circonscrite : c'est aussi dans ce période de la vie que l'on est le plus exposé à l'hémoptisie, à la pneumonie, à l'asthme et à la phtisie. Dans la virilité, l'action se porte davantage vers l'intérieur ; l'organe externe perd peu-à-peu son activité, et les entrailles

reçoivent un surcroît d'action qui augmente de jour en jour. On voit donc que l'âge avancé, n'est point favorable à la coction, vû que les mouvemens nécessaires à la perfection de ses actes, ne sont point assez libres, par rapport à leur tendance naturelle vers le centre.

L'acte de la coction tend donc à allier la matière, ou les produits morbifiques avec les sucs nourriciers, et à imprimer à ce mélange, des qualités tempérées. *Fit autem concoctio ex permixtione temperatura que mutua et quasi coctura.* Ce mélange et les qualités qu'elle acquiert sont l'effet des forces organiques et d'un mouvement intestin qui s'excite dans les humeurs et qui est modéré, et enrayé d'une manière convenable par les forces organiques ; mais il n'est pas possible de déterminer précisément quelle espèce de fermentation a lieu, et en quoi elle consiste.

Il est des maladies, qui ainsi que l'a observé HYPPOCRATE (*), n'éprouvent ni coction, ni crise: telles sont celles qui sont purement nerveuses, sans altération humorale, et qui se dissipent peu de tems après leur formation ; telles sont les inflammations, qui se terminent sans laisser aucun vestige sensible de leur existence dans l'organe qui en était le sujet, et dans lesquelles il

(*) *Lib. de veter. medic.*

ne s'est fait aucune évacuation de matière portant les caractères apparens de la coction ; telles sont encore quelques fièvres purement nerveuses sans appareil humoral, et qui se terminent promptement. HYPPOCRATE en a vu de semblables. *Fuisse quibus nulla observata judicatione, defecerunt febres.* (EPID. LIB. I.) SYDENHAM en a observé aussi. *Dari quasdam febrium species quas natura sibi relicta methodo peculiari sine visibili aliqua evacuatione ablegat. Sect.* 5. CAP. II.

Toute excrétion dans laquelle quelque qualité domine, est crûe : cette crudité est d'autant plus grande, qu'il y a des qualités plus saillantes. On reconnait que les matières sont cuites, lorsqu'elles sont coulantes, homogènes, bien fondues, sans odeur désagréable, et lorsqu'elles ont une certaine consistance.

La coction se fait successivement et par degrés : tous les actes de la nature sont soumis à un certain ordre, et à une certaine mesure de tems. Celle qui s'établit brusquement, et sans régularité, ne mérite aucune confiance, ainsi qu'HYPPOCRATE en a fait la juste remarque. *Si quid in morbis fiat praeter rationem, non fidendum.* (APH. 27. SECT. II.) On doit étudier les signes de la coction, dans les différentes excrétions qui sont relatives aux parties sur lesquelles la maladie porte plus spécialement son action.

Ainsi il faut les chercher dans les urines lorsqu'elle s'exerce dans le système de la circulation ; dans les déjections lorsqu'elle porte sur les premières voies ; dans les crachats lorsqu'elle intéresse les organes de la respiration. En général les excrétions désignent quel est l'état de la partie qui les fournit, et leur qualité tempérée donne la mesure exacte des progrès de la coction.

La coction se fait plus aisément et plus promptement dans le printems et l'été, que dans l'automne et l'hiver ; dans les pays chauds que dans les régions froides, humides, ou dans lesquelles la température change fréquemment d'une manière brusque. On observe plus régulièrement les crises dans les pays chauds et tempérés, comme dans l'île de Cos où HYPPOCRATE exerçait la médecine, dans l'Italie, l'Espagne, que dans le Nord ; sans doute comme BAGLIVI le remarque très-judicieusement, parceque dans les 1.ers les humeurs tendent constamment vers la circonférence, par l'action de la chaleur.

Il importe beaucoup au médecin de distinguer le tems de la coction, non seulement par rapport au jugement qu'il doit porter sur les événemens heureux ou malheureux ; mais encore pour qu'il sache ce qu'il a à faire. La médecine expectante est en général celle qui convient ici le mieux, comme le conseille HYPPOCRATE (APH. 29. SECT. II.) ; car la plus légère

cause peut déranger les efforts de la nature, retarder la coction ou l'empêcher, et ainsi faire manquer la crise. Plus la fièvre approche de son état, moins on doit faire usage des boissons et des moyens asthéniques, crainte de déconcerter les mouvemens par lesquels s'opèrent les évacuations critiques.

§. VII.

Des Crises.

La crise ou le jugement succède à la coction. Lorsque la maladie est parvenue à son plus haut période, il se produit une révolution qui décide du sort du malade, soit pour la vie, soit pour la mort.

La crise est salutaire, lorsqu'elle s'accompagne d'une évacuation, d'un dépôt, ou d'une éruption qui change évidemment l'état du malade en mieux, et le conduit à la guérison. Elle est mortelle, quand la révolution qui a lieu, est supérieure aux forces de la nature.

Le mot *crise* employé seul, sert ordinairement à désigner la crise salutaire. Dans ce sens, elle consiste dans la décomposition de l'appareil morbifique, et dans le rétablissement

de la libre circulation des forces. Cette fonction de la vie dans l'état pathologique, est ordinairement précédée d'un trouble, d'une agitation plus ou moins grande : ce sont ces mouvemens tumultueux qui constituent le *perturbatio critica* ou *nisus criticus* des anciens. *Quibus crisis fit, his nox ante exacerbationem, gravis est, subsequens verò levior plerumque.* (APH. 13. SECT. II.) La crise n'est qu'un redoublement d'effort plus violent que tous ceux qui ont précédé. Observez que cet effort et généralement tous ceux de la vie, commencent par une vive concentration des forces dans l'intérieur, qui est toujours en raison de la vigueur et de l'intensité de l'action qui doit suivre.

La nature, lors du *nisus criticus*, rallie toutes ses forces pour éliminer la matière sur laquelle se sont exercés les actes de la coction. Il arrive souvent que quelques parties ne donnent point, ou presque point de signes de vie, et qu'elles sont pour ainsi dire ensevelies dans un profond sommeil, pendant ce dernier travail : le malade est quelquefois dans un état d'anéantissement qui semble éloigner tout espoir de guérison ; il éprouve les symptômes les plus graves, et tels que GALIEN le comparait dans le moment du *perturbatio critica*, à un criminel qu'on vient de condamner à perdre la vie : » c'est alors, dit ce

» écrivain (*), que se manifestent les anxiétés,
» es insomnies, ou des affections soporeuses
» profondes, la difficulté de respirer, les verti-
» ges, l'affaiblissement des sens, les douleurs de
» tête, du col, de l'estomac et des membres. Il
» y en a qui éprouvent des tintemens d'oreilles,
» qui croient voir des phantômes, qui répan-
» dent involontairement des larmes, qui retien-
» nent leurs urines, dont les lèvres sont agitées
» convulsivement ou tremblantes, qui oublient
» le passé et ignorent le présent, qui ont un
» frisson violent (*rigor.*) Leurs accès antici-
» pent souvent l'heure ordinaire, et ils sont ac-
» compagnés d'une chaleur ardente et d'une
» soif inextinguible; quelques-uns crient et sau-
» tent comme des furieux, et ne peuvent garder
» la même situation. Ensuite il survient tout-à-
» coup une sueur abondante, ou un vomissement
» ou un flux de ventre, ou une hémorrhagie; et
» quelquefois plusieurs de ces évacuations se font
» à la fois; ce qui cause les plus vives alarmes
» aux assistans. «

Le *Turbatio critica*, n'est donc que l'appareil d'action des organes qui doivent excréter la matière ou les produits morbifiques. Pour en avoir une idée juste, il n'y a qu'à faire atten-

(*) *Lib. 3. de cris.*

tion aux accidens qui précédent l'établissement des règles; les femmes éprouvent un sentiment de pesanteur et de mal-aise; la tête est souffrante; les mamelles se gonflent avec des élancemens; quelques-unes perdent l'appétit; le ventre est douloureux, il en est qui sont sujettes à des violentes coliques, et aux vomissemens: d'autres ont les jambes prodigieusement enflées et avec douleurs: presque toutes ont des maux de reins, et des petits mouvemens de fièvre. Plusieurs de ces symptômes, et quelquefois tous, précèdent constamment l'éruption des règles, à des degrés plus ou moins sensibles; et ils cessent ordinairement, quand l'évacuation est bien établie. Le pouls qui l'annonce, est inégal et rebondissant. On remarque en général que le pouls est plus développé, quand les mouvemens portent en haut, et qu'au-contraire il l'est moins, quand l'effort du travail se dirige en bas.

La nature tente souvent l'évacuation critique par différens organes en même tems; alors l'appareil se compose des symptômes propres à l'action de chacun d'eux. On voit fréquemment les maladies se terminer par les crachats, les urines etc.; cependant les évacuations se succèdent pour l'ordinaire, et il est bien plus rare de les voir se faire ensemble:

le pouls dans ces circonstances se compose de ceux qui sont propres à chacun des organes en travail, ou ceux-ci se succèdent alternativement.

L'action des organes qui servent de voie de décharge à la nature, et par lesquels s'évacuent les matières cuites, est souvent déterminée par des circonstances d'âge, du sexe, de tempérament, ou par l'habitude: ces circonstances sont comme on voit, indépendantes du fond de la maladie. Ainsi dans une fièvre très aiguë de la jeunesse, l'effort critique se fait ordinairement vers les parties supérieures, et l'évacuation a lieu par un ou plusieurs organes situés au-dessus du diaphragme; au-lieu qu'une même maladie qui traîne en longueur, dans un vieillard, se termine par les voies inférieures. Une fièvre forte, qui dans un jeune-homme plein de vigueur, finit par une hémorragie nasale, est jugée par un flux hémorrhoïdal dans l'âge viril et surtout chez les hémorrhoïdaires; ou par un flux de sang utérin chez les femmes; parceque ces organes étant plus fréquemment en action, la nature est sollicitée à porter sur eux la plus grande partie de ses forces. Dans le premier âge, les maladies se terminent encore fréquemment par des éruptions et des sueurs; et dans l'âge moyen, par des flux de ventre.

Les maladies dont la marche est lente, se terminent fréquemment par des abcès. » Si la » maladie est lente, dit HYPPOCRATE, il sur- » vient des abcès; « ces dépôts se forment généralement dans les parties affectées de faiblesse soit native, soit accidentelle.

Dans les maladies d'une certaine durée, la crise se fait pour l'ordinaire, par différentes évacuations qui se succèdent durant un espace de tems assez long: c'est cette espèce de terminaison qu'on appèle *lysis*, et qui est de nos jours bien plus commune qu'autrefois, à raison de la débilité des corps, comme l'a fort bien remarqué STAAHL. Les premières évacuations se font ordinairement dans cette circonstance par les organes supérieurs; et les dernières par les inférieurs. Dans les fièvres catharrales par exemple, la pituite qui en est la cause matérielle, s'évacue assez communément d'abord par le nez et la bouche, puis par les voies pulmonaires et cutanées, et enfin par les selles ou la vessie. Dans ce dernier cas, l'urine qui coule en abondance, et qui dépose une grande quantité de matière muqueuse, termine complettement la maladie.

La solution d'une maladie se connaît par la cessation des symptômes, et par le retour de l'appétit, du sommeil et des forces. Lorsque la maladie cesse, même un jour critique, sans

évacuation, on a à craindre une rechute. Ainsi HERMOCRATE fut délivré de la fièvre au quatorzième jour qui est éminemment critique ; mais comme il n'y avait point eu de crise, il retomba le dix-septième, et mourut dix jours après.

On doit craindre aussi les rechutes, quoique la crise ait eu lieu un jour critique, lorsque l'appétit et les forces ne reviennent pas ; ou même lorsque l'appétit est bon, et que la nourriture ne profite pas : dans ces cas, la crise n'a pas été complette, et il reste encore des matières morbifiques. C'est pourquoi HYPPOCRATE dit : « les matières morbifiques qui ne » sont pas entièrement évacuées dans la crise, » occasionnent ordinairement des rechutes. « (APH. 12. SECT. II.) « C'est un mauvais signe, » dit le même, que de bien manger dans la » convalescence, quand les alimens ne profitent » pas. « (APH. 31. SECT. II.)

Les crises les plus avantageuses et les plus sûres sont celles annoncées les jours indicateurs, et qui arrivent dans les jours critiques. Ainsi on peut regarder comme parfaite, et entièrement décisive, la crise qui est indiquée le quatrième jour, et qui s'effectue au septième. Il faut dans les maladies *latérales*, qu'elle ait lieu du côté de la partie affectée ; dans l'hépatitie par exemple, l'hémorragie de la narine droite est

avantageuse : celle de la narine gauche, est mauvaise.

Observez par rapport au tems de la crise, que lorsque les forces sont suffisantes, le médecin ne doit pas agir ; ce n'est que dans le cas contraire, qu'il doit aider la nature en sollicitant par les moyens appropriés, l'action de l'organe par lequel la matière ou les produits morbifiques doivent être évacués. En général le médecin ne doit avoir d'autre objet en vûe dans le traitement des maladies, que de diriger, calmer, ou exciter l'action du principe vital.

Par rapport aux alimens que l'on peut considérer de deux manières, ou comme nourrissans, ou comme toniques, on ne peut en déterminer la quantité dans les différens périodes des maladies, que d'après la connaissance de leur durée totale, et de l'état des forces : ils sont toujours contr'indiqués par rapport à l'altération des humeurs ; car comme la très-bien dit HYPPOCRATE : *impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lœdes.* (APH. 10. SECT. II.) Mais ils deviennent nécessaires comme toniques, lorsque les forces ne sont pas suffisantes pour fournir au développement total de la maladie, comme le dit fort bien GRIMAUD. (*)

(*) *Cours de fièv. tom.* I. pag. 418.

En général on peut nourrir un peu plus largement dans le principe, et diminuer la quantité de nourriture, à mesure que la maladie fait des progrès et avance vers la crise ; c'est à cette époque que les alimens conviennent le moins ; le travail de la digestion déconcerterait la nature, et entraverait ses efforts. *Cum morbus in vigore fuerit, tum et tenuissimo victu uti necesse est.* (APH. 8. SECT. I.) Néanmoins, quand la crise se fait peu-à-peu, comme dans les maladies aiguës de la poitrine, on peut nourrir davantage, parce qu'alors la nature est moins susceptible d'être distraite, et que d'ailleurs le travail modéré de la digestion soutient utilement l'appareil critique, durant tout le tems qu'il doit durer. On doit avoir égard surtout pour placer les alimens, aux heures auxquelles les malades étaient accoutumés de prendre leurs repas en santé, et aux momens de rémission, et ceux où ils éprouvent un mieux être sensible.

Plus la maladie est aiguë, dit HYPPOCRATE, et plus la nourriture doit être ténue et liquide. Il ne convient pas d'en prendre dans l'accès, de même que quand les extrémités sont froides ; elle doit être plus ou moins copieuse, selon que les malades ont l'habitude de manger

(*) *Aph.* 8. *Sect. I.*

plus ou moins dans l'état de santé. Les vieillards et les habitans des pays chauds, ont moins besoin d'alimens que les jeunes-gens et les habitans des pays froids ; on en a moins besoin aussi dans les saisons chaudes que dans celles qui sont froides ; il faut donc avoir égard à l'âge, au climat, à la saison et à l'habitude. Il faut aussi considérer l'espèce de nourriture à laquelle on est accoutumé ; car il vaudrait mieux en user dès qu'elle serait moins bonne, que d'en changer tout-à-coup. *Paulò deterior, et potus et cibus, jucundior autem, eligendus potiùs quam meliores quidem, sed ingratiores.* (APH. 38. SECT. II.) Enfin il est plus dangereux en général d'user d'une nourriture trop ténue, que d'une forte. *In tenui victu delinquunt ægri ; ob id magis læduntur. Omne enim delictum, quod committitur, multò majus fit in tenui, quam in paulò pleniore victu.* (APH. 5. SECT. I.)

Enfin lorsque la crise a eu lieu, et que la maladie a été parfaitement jugée, le médecin n'a rien à prescrire qu'un régime convenable pour la convalescence ; il n'y a que les médicastres qui continuent de purger, et souvent au détriment des malades. *Quœ judicantur, aut judicata sunt perfectè : neque innovare sive purgantibus, sive aliis irritamentis, sed sinere.* (APH. 20. SECT. I.)

§. VIII.

Des Jours critiques.

Tout mouvement réglé et ordonné a nécessairement une durée fixe et determinée: tous les actes qui s'opèrent dans les êtres sensibles, sont réglés et ordonnés : ils ont donc des relations plus grandes avec certains nombres qu'avec d'autres. Ces périodes de durée auxquels repondent les révolutions de la nature, sont prouvées par l'observation ; mais on ne peut les déterminer *à priori.*

Les maladies aiguës se terminent ordinairement dans l'espace de quatorze jours ; *acuti morbi in quatuordecim diebus judicantur.* (APH. 23. SECT. II). Il en est cependant qui se prolongent jusqu'au quarantième ou au soixantième ; et même quelques-unes passent ce terme : mais ces dernières doivent être classées parmi les chroniques, qui sont pour la plupart, des maladies aiguës mal-jugées, et dégénérées.

On appèle *jours critiques* ou *décrétoires*, ceux dans lesquels arrivent communément les crises avantageuses : les autres jours des maladies ont retenu le nom de jours *non critiques*: néanmoins ils jugent quelquefois heureusement, quoique

quoique plus rarement, comme le remarque GALIEN.

On remarque parmi les jours critiques, les jours septénaires, et les jours pairs et impairs. Les jugemens qui ont lieu les jours septénaires, appartiennent aux maladies *continentes*, c'est-à-dire, aux maladies non compliquées de saburres gastriques, et dont les causes s'exercent dans les voies de la circulation. Les jugemens qui arrivent aux jours pairs, et aux jours impairs, appartiennent aux fièvres rémittentes; ces maladies sont jugées dans les jours où elles ont leurs redoublemens.

Les jours critiques septénaires sont le 7.ᵉ, le 14.ᵉ et le 20.ᵉ. Les crises ont aussi quelquefois lieu le 4.ᵉ, le 11.ᵉ et le 17.ᵉ de la maladie, mais plus rarement que dans les jours précédens: ils sont ordinairement *indicateurs* des jours septénaires, c'est-à-dire qu'ils indiquent si la crise se fera le jour septénaire suivant. Quelquefois aussi les jours septénaires deviennent indicateurs, et désignent la crise pour le jour indicateur qui suit. Ainsi le 4.ᵉ jour est quelquefois critique, mais plus souvent il est l'indicateur du 7.ᵉ. Le 7.ᵉ est éminemment décrétoire, et il devient quelquefois l'indicateur du 11.ᵉ, et ainsi des autres. Tel est l'ordre des jours indicateurs et critiques dans

les maladies continentes pour les trois premières semaines. *Septimorum quartus est index. Alterius septimanæ octavus est initium. Notandus verò undecimus: is enim quartus est alterius septimanæ. Notandus rursùm decimus septimus: hic enim quartus est quidem à decimo quarto, septimus verò ab undecimo* (APH. 24. SECT. II.). Ce même ordre se continue jusqu'au 40.e; après quoi les maladies se terminent plutôt par des abcès ou des apostases que par de véritables crises: et les jugemens n'ont plus lieu que de vingt en vingt jours, à raison de la faiblesse des organes, jusqu'au 120.e inclusivement. Ce terme passé, il ne faut plus compter que par mois et ensuite par années.

Le 20.e jour est critique et non le vingt-unième, ainsi que l'ont prétendu quelques médecins; car comme l'observe GALIEN contre ARCHIGÊNE et DIOCLÈS, ce jour juge le plus éminemment, comme le prouvent l'aphorisme ci-dessus, et le nombre des crises salutaires observées par HYPPOCRATE ce même jour: (*) d'ailleurs tous les multiples du 20.e, tels que le 40.e, le 60.e, le 80.e, et le 120.e, sont cri-

(*) HYPPOCRATE a observé au 20.e jour, seize crises, dont dix furent heureuses, une incomplette, et cinq mauvaises. Il ne parle que d'une seule arrivée au 21.e jour, et qui fut pernicieuse.

tiques ; et il est le seul qui jouisse de cette prérogative. Les multiples des autres jours ne sont point décrétoires.

L'observation démontre que dans l'espèce humaine, les actes de la nature ont des rapports constans avec le nombre *sept*. La dentition commence à sept mois, et s'achève à sept ans. La 14.e année ou la seconde période septénaire annuelle est l'époque du développement des organes sexuels. L'accroissement est achevé à vingt ou vingt-un ans : l'ordre des mouvemens change à vingt sept ; enfin c'est à la fin de la septième période septénaire ou à quarante neuf ans, que le système commence à éprouver une débilité marquée. En un mot chaque période de sept ans est remarquable par quelque changement tant dans le physique que dans le moral ; et ces changemens ne se font pas toujours sans orages. Ils sont occasionnés probablement ou par le développement du jeu de quelque organe, par la diminution ou l'extinction d'action dans quelques-uns, ou par une nouvelle détermination de mouvemens ; ces années ont été appelées *climatériques*. Quant à l'influence de la révolution septénaire dans les maladies, elle est également prouvée par un nombre infini d'observations tant des anciens que des modernes ; en sorte que quoiqu'il puisse

arriver de grands changemens dans d'autres jours, les septénaires sont néanmoins ceux dans lesquels ces changemens amènent le plus généralement une heureuse terminaison. *Crises enim ipsœ omnibus diebus accidunt, sed neque pares numero, neque ex œquali fide.* (GALENUS *de dieb. decretor.* Lib. 1. cap. II.)

Il résulte des observations, que, lorsque dans les jours indicateurs, il se manifeste des signes de coction, la maladie se juge communément le jour critique qui suit; et *vice versa*, lorsque ces signes paraissent un jour critique, la maladie se termine fréquemment le jour indicateur suivant. Ces phénomènes se remarquent dans les maladies non compliquées d'affections gastriques, jusqu'au 40.e jour, avec cette différence que la troisième et la sixième période septénaires commencent le même jour critique de la période septénaire antécédente, c'est-à-dire le 14.e et le 34.e jour.

Quant aux jours critiques du second ordre, c'est-à-dire pairs et impairs, voici comment s'exprime HYPPOCRATE. « Les fièvres qui ont » leurs redoublemens en jours pairs, ont leurs » crises en jours pairs: celles dont les redoublemens ont lieu les jours impairs, sont jugées » dans les jours impairs. Le quatrième jour » est le premier des jours critiques pairs, puis » viennent le sixième, le huitième, le dixième,

» le quatorzième, le vingt-huitième, le trentième, le trente-quatrième, le quarante-huitième, le soixantième, le quatre-vingtième, et le centième. Parmi les jours critiques impairs, le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le dix-septième, le vingt-troisième, le vingt-septième, et le trente-unième. Les crises qui arrivent dans d'autres jours, annoncent des rechutes, et un état dangereux; mais celles qui se font aux jours que nous venons d'indiquer, donnent la santé ou la mort; et si ce sont des métastases, elles sont salutaires ou funestes. « (*)

Les évènemens heureux ou malheureux qui ont lieu dans les jours critiques, dépendent entièrement du degré de force, et de liberté dont jouit la nature lors des redoublemens qu'elle détermine; pourvû que ceux-ci répondent au caractère de la maladie. Les maladies humorales, sont ainsi que je l'ai déjà dit, courtes et régulières; parce que la nature jouit de la liberté d'agir; et les nervales sont irrégulières, et ne se jugent le plus souvent qu'à la longue et difficilement, par la raison contraire.

C'est dans les fièvres non caractérisées par l'excès de spasme, qu'on voit arriver les crises

(*) *Lib. I. épid.*

aux jours indiqués par le père de la médecine : et elles sont d'autant plus régulières, ainsi qu'il le remarque « que les saisons se succè-» dent avec régularité, et que les différens » changemens de l'atmosphère se manifestent » à propos. Au contraire les irrégularités des » saisons produisent des maladies irrégulières » et qui se jugent difficilement. « *in constantibus temporibus, si tempestivè tempestiva reddantur, constantes et judicatu faciles fiunt morbi; in inconstantibus autem, inconstantes et difficiles judicatu* (APH. 8. SECT. III.). Ajoutez encore à cette cause de l'irrégularité des maladies, les passions tristes, et surtout la crainte, et l'âge avancé, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Le premier jour de la maladie d'après HYPPOCRATE, doit se compter seulement du moment de son invasion jusqu'au coucher du soleil : il ne s'étend pas jusqu'à l'heure correspondante du lendemain. Quant aux jours suivans, ils se prennent d'un lever du soleil à l'autre; il faut excepter néanmoins de cette règle, les maladies subséquentes à l'accouchement prématuré; les jours dans ces maladies doivent se compter du jour même de l'avortement, et non de celui de l'invasion de la maladie, à moins que celle-ci ne se déclare long-

tems après l'avortement, comme le remarque le père de la médecine.

Les anciens comptaient aussi dans les maladies, les jours *intercalaires* ou *provocateurs*, et les jours *vides*. Les premiers tels que le 3.e, le 5.e, le 9.e, le 13.e etc., sont comme les lieutenans des jours critiques; mais ils ne valent pas autant; et on a à craindre une rechute, quand la crise arrive ces jours là. Les jours vides, nommés ainsi, parce que le plus communément ils jugent d'une manière funeste, ou n'indiquent rien, et ne peuvent suppléer aux jours critiques, sont le 6.e, le 8.e le 10.e, le 12.e, le 16.e et le 18.e. Le sixième jour que GALIEN appelait tyran, est ordinairement funeste, et était regardé par les anciens comme un jour malheureux, de même que le douzième.

---

§. IX.

Constitutions Epidémiques d'HYPPOCRATE.

Morbos dinoscimus edocti, ex communi omnium natura, et ex uniuscujusque propria, ex morbo, ex ægroto, ex his quæ offerun-

tur, ex eo qui offert. (de morb. pop. lib. 1. sect. 3.)

Présenter un modèle inimitable de l'histoire des maladies épidémiques, faire connaître leurs connexions avec les saisons, et les moyens que l'art peut leur opposer ; tels sont les objets que je me propose dans l'exposition des constitutions D'HYPPOCRATE, et l'analyse que j'en ferai.

PREMIERE CONSTITUTION.

« Il plut beaucoup à Thase vers l'équinoxe » d'automne, et jusqu'au coucher des pléiades : » les pluies étaient douces mais continuelles, » et les vents soufflaient du midi. Durant l'hi- » ver, les mêmes vents régnèrent, et on vit » rarement souffler ceux du nord : il y eut » une sécheresse, et l'hiver ressembla tout-à- » fait au printems qui fut froid, presque sans » pluie, et durant lequel continuèrent les vents » du midi. Le ciel fut couvert et nébuleux » la plus grande partie de l'été, et il ne plut » point ; les vents étésiens furent rares, faib- » les, et ne se firent remarquer que par in- » tervalles : ainsi les vents constans du midi » et la sécheresse caractérisèrent cette cons- » titution. «

« Les fièvres ardentes débutèrent vers les

» premiers jours du printems, après les vents
» septentrionaux qui avaient duré peu de tems.
» Il y eut peu de personnes attaquées de ces
» fièvres : elles étaient bénignes, rarement ac-
» compagnées d'hémorragies, et personne n'en
» mourut. Beaucoup eurent des parotides, les
» uns d'un côté seulement, et les autres des
» deux côtés ; la plupart sans fièvre, et quel-
» ques-uns avec un peu de chaleur. Ces tu-
» meurs se dissipèrent dans tous, sans accident
» et sans suppuration ; elles étaient molles,
» grandes, larges, sans inflammation, sans dou-
» leur et disparaîssaient insensiblement. Elles
» se manifestaient dans les adolescens, les jeu-
» nes-gens, les personnes robustes et surtout
» dans les lutteurs et les athlètes, mais rare-
» ment dans le sexe. La plupart furent affec-
» tés de toux séches, sans crachats, et qui étaient
» bientôt suivies d'enrouemens ; quelques-uns
» eurent le testicule droit ou gauche, d'autres
» les deux testicules douloureux et enflammés ;
» les uns avec fièvre, et les autres sans fièvre :
» il y en eut qui en souffrirent beaucoup. D'ail-
» leurs ces maux se dissipèrent sans le secours
» de l'art. "

« Mais dès la fin du printems, et durant
» l'été, et jusques dans l'hiver, plusieurs de
» ceux qui avaient été malades depuis long-tems,
» furent attaqués de phtysie : et cette maladie

» fut confirmée chez la plupart de ceux qu'on
» soupçonnait en être attaqués ; d'autres qui
» avaient des dispositions à la phtysie, en res-
» sentirent alors les premières atteintes. La
» mortalité fut considérable ; et aucun de ceux
» qui furent réduits à garder le lit, n'échappa
» à une mort qui était bien plus prompte,
» qu'elle ne l'est ordinairement dans la phtysie.
» Les autres maladies étaient plus longues,
» quoique compliquées de fièvre : les hommes
» les supportaient aisément et n'en mouraient
» point ; nous en parlerons bientôt : et de toutes
» les maladies de cette constitution, la phtysie
» fut la seule mortelle. «

» Les accès de ces phtysies débutaient par
» *l'horror*, la fièvre était continue, aiguë et
» sans intermission : elle était hémitritée ; un
» accès modéré était suivi le lendemain, d'un
» redoublement plus grave que le précédent,
» et la maladie devenait plus aiguë. Les sueurs
» étaient continuelles, mais n'occupaient pas
» tout le corps. Les extrémités étaient très-
» froides, et la chaleur revenait très-difficile-
» ment. Les déjections étaient bilieuses, mo-
» diques, pûres, ténues, mordicantes et fré-
» quentes. Les urines étaient ténues, décolo-
» rées, crûes et en petite quantité, ou épaisses
» avec peu de sédiment mauvais, crud et hors
» de saison. La toux était petite et fréquente ;

» les crachats cuits, modiques et expectorés
» difficilement. Ceux qui toussaient violemment, ne crachaient rien de cuit, mais expectoraient des matières crues jusqu'à la fin.
» La plupart souffraient à la gorge dès le commencement, et continuaient d'y souffrir durant toute la maladie ; il y avait rougeur et inflammation ; une humeur âcre, ténue et modique distillait sur cet organe. La consomption fesait des progrès rapides et les accidens s'aggravaient de plus en plus : les malades éprouvaient un dégoût universel et constant, et point de soif : la plupart déliraient aux approches de la mort. Telles étaient les phtysies de cette constitution. «

« Pendant l'été et l'automne, il y eut beaucoup de fièvres continues, non violentes : elles étaient longues, mais d'ailleurs sans symptômes graves. La plupart avaient un flux de ventre qu'ils supportaient aisément ; les urines étaient ordinairement d'une bonne couleur et pûres, mais ténues et cuites vers le jugement ; les malades ne toussaient pas beaucoup, et expectoraient librement : ils n'avaient point de dégoût et prenaient volontiers des alimens. Enfin ces fièvres différaient de celles des phtysiques, en ce que *l'horror* était suivi d'une petite sueur. Les redoublemens étaient vagues et incertains ;

» ils n'avaient point d'intermission parfaite, et
» suivaient ordinairement les périodes des fiè-
» vres tierces. La durée la plus courte de ces
» fièvres était de vingt jours ; plusieurs allaient
» jusqu'au quarantième, et beaucoup au qua-
» tre-vingtième. Chez quelques-uns la fièvre
» ne garda point cet ordre, et fut jugée ir-
» régulièrement et sans crise. La plupart de
» celles dans lesquelles on ne remarqua pas
» de crise, furent sujettes à de promptes re-
» chutes ; et on observait alors l'ordre des
» jours que nous venons d'indiquer. Ces fiè-
» vres se prolongeaient quelquefois jusques
» dans l'hiver : mais de toutes les maladies de
» cette constitution, la phtysie seule fut fu-
» neste ; les autres n'étaient point mortelles. «

DEUXIEME CONSTITUTION.

» La saison fut refroidie tout-à-coup, à Thase,
» dès avant l'automne par beaucoup de vents du
» nord et du midi, qui régnèrent alternativement
» jusqu'au coucher des pléiades, et qui amenè-
» rent une humidité prématurée. L'hiver fut
» souflé par les vents du Nord, il plut souvent
» et beaucoup; il tomba aussi de la neige. Il y
» eut une alternative de mauvais tems et de
» tems serein pendant presque toute cette saison,

» jusqu'au solstice d'hiver : quand le zéphir » (*favonius*) commença à souffler, il fit un » grand froid dans cette seconde partie de l'hiver, » et les vents du Nord se renforcèrent. Il tom- » ba continuellement et abondamment de la » neige et de la pluie ; le ciel fut toujours obscur, » nébuleux et orageux ; et toutes ces choses du- » rèrent jusqu'à l'équinoxe. Le printems fut » froid, soufflé par les vents du Nord, pluvieux » et nébuleux. L'été ne fut pas absolument chaud ; » les vents étésiens régnèrent continuellement ; » vers le lever d'arcturus il plut beaucoup par » les vents du Nord.

» Comme toute cette année fut froide, humi- » de, et soufflée par les vents du Nord, l'hiver » fut assez salutaire : mais dès les premiers jours » du printems, beaucoup de personnes tombè- » rent malades, et la plupart avec des symp- » tômes graves. Il se manifesta d'abord des oph- » talmies humides et douloureuses : l'humeur » était modique, crue, et sortait difficilement. » Ces maladies étaient sujettes à des rechutes ; » elles ne disparurent que vers l'automne. Du- » rant l'été et l'automne, il y eut des lienteries » et des dyssenteries, des ténesmes et des flux » de ventre bilieux avec déjections abondantes » d'humeurs crues, ténues et mordicantes. Quel- » ques-uns eurent des flux purement aqueux ; » chez plusieurs, les urines étaient bilieuses

» avec douleur, ou aqueuses, semblables à des
» raclûres, (*ramentosæ*) purulentes, avec stran-
» gurie, mais par apostase. Il y eut des vomisse-
» mens de pituite, de bile, et d'alimens crus.
» Il y eut aussi des sueurs ; les corps contenaient
» une excessive humidité. Beaucoup étaient sans
» fièvre, et ne gardaient pas le lit ; d'autres
» avaient de la fièvre : nous en parlerons bientôt.
» Ceux qui éprouvaient tous ces accidens avec
» douleur, devenaient phtysiques.

» Il y eut en automne et durant l'hiver, des
» fièvres continues, et peu de fièvres ardentes :
» il y eut aussi des fièvres diurnes, nocturnes,
» des hémitritées, des tierces exactes, des
» quartes, et des fièvres erratiques. Toutes ces
» fièvres furent communes ; et les ardentes
» très-rares, et bénignes. Elles étaient
» moins sujettes aux hémorragies qu'elles ne le
» sont communément : il n'y avait point de
» délire, et tous les symptômes étaient sup-
» portables ; elles se jugeaient régulièrement
» ainsi que les intermittentes, en sept ou dix jours :
» aucun n'en mourut, et ne devint phréneti-
» que. Les tierces, étaient plus communes, et plus
» graves ; elles avaient ordinairement quatre ac-
» cès, et étaient jugées au septième et sans re-
» chute. Les quartes venaient quelquefois à la
» suite des fièvres et des autres maladies : sou-
» vent aussi elles suivaient dès le principe leurs

» périodes accoutumées, et elles étaient alors de
» longue durée, conformément à leur nature :
» elles furent même plus opiniâtres encore chez
» quelques-uns qu'elles ne le sont ordinaire-
» ment. Les quotidiennes diurnes et celles noc-
» turnes, de même que les erratiques, furent
» nombreuses et longues tant pour ceux qui gar-
» dèrent le lit que pour les autres. La plupart
» de ceux qui en furent attaqués, continuèrent
» de l'être pendant tout le cours des pléïades et
» jusqu'à l'hiver.

» Les convulsions furent fréquentes, surtout
» chez les enfans : elles étaient suivies de la fiè-
» vre et reparaissaient dans son cours qui était
» de longue durée, mais sans danger, excepté
» le cas où tous les autres symptômes étaient
» mauvais.

» Les continues sans intermission parfaite,
» avaient des paroxismes qui suivaient l'ordre
» des tierces : ceux-ci étaient modérés un jour,
» et le jour suivant ils étaient très-violens. Elles
» furent les plus véhémentes, les plus longues et
» les plus graves de toutes les fièvres qui régnè-
» rent durant cette constitution : elles étaient
» faibles dans le principe, et allaient toujours en
» augmentant : elles redoublaient aux jours criti-
» ques ; et l'état des malades empirait : puis elles
» diminuaient un peu, et derechef la rémis-
» sion était suivie de plus grands redoublemens,

» qui arrivaient pour la plupart aux jours cri-
» tiques.

» Les frissons étaient vagues et irréguliers, » mais plus rares et moindres que dans les autres » fièvres. Les sueurs étoient fréquentes, mais » modiques et loin de soulager, elles étaient nui- » sibles. Le froid des extrémités était très-grand, » et la chaleur s'y rétablissait difficilement. Il y » avait assoupissement, qui dégénérait bientôt » en affection comateuse. Tous eurent des flux » de ventre graves, mais qui le furent encore » plus dans ces fièvres que dans les autres. Plu- » sieurs eurent des urines crues, ténues, sans » couleur, et qui ne paraîssaient un peu cuites » qu'après un longtems; ou elles étaient épaisses, » troubles, sans sédiment et sans marque de coc- » tion; ou elles étaient rendues en petite quan- » tité avec un sédiment crud; celles-ci étaient » les plus mauvaises.

» La toux accompagnait ces fièvres : mais elle » n'améliorait, ni ne rendait pire l'état des mala- » des. Ces symptômes vagues et irréguliers, se » soutenaient la plupart constamment et sans » crise, tant dans les cas graves, que dans ceux » qui ne l'étaient pas; et lorsqu'ils diminu- » aient, ce n'était que pour peu de tems. » Les crises furent rares; et les plus » promptes arrivaient vers le quatrevingtième

jour

» jour. Quelques-uns eurent des rechûtes, et
» plusieurs furent malades durant tout l'hiver.
» Ces fièvres se terminèrent chez quelques ma-
» lades sans crise. Telles furent les choses qu'on
» observa, tant chez ceux qui succombèrent que
» chez ceux qui guérirent. Mais un signe très-
» fâcheux, qui empêchait le jugement de ces ma-
» ladies, c'était une aversion constante pour
» toutes sortes d'alimens qu'éprouvaient la plu-
» part, et surtout ceux qui étaient attaqués des
» symptômes les plus graves. La soif était mo-
» dérée d'ailleurs. La longue durée de ces mala-
» dies, les douleurs multipliées, et la colliqua-
» tion donnaient lieu à des métastases, ou trop
» grandes relativement aux forces des malades,
» ou trop modiques pour être salutaires. Le prompt
» reflux vers les parties internes, occasionnait des
» accidens encore plus dangereux ; il survenait des
» dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des
» flux de ventre, et quelquefois des hydropisies
» compliquées avec ces affections, et d'autres
» fois seules. Lorsqu'une de ces métastases se
» faisait avec violence, le malade perdait tout-
» à-coup ses forces ; et lorsqu'elles étaient trop
» modiques, elles n'étaient d'aucune utilité ; tels
» furent des petits exanthèmes qui ne répon-
» daient pas à la grandeur du mal, et qui dis-
» paraîssaient promptement ; ou des parotides

» qui s'affaissaient trop vîte, et n'étaient accom-
» pagnées d'aucun signe favorable : chez quel-
» ques-uns, l'humeur se portait aux articulations,
» et surtout à l'ischion : mais rarement le dé-
» pôt était critique, et les malades revenaient
« à leur premier état. «

» Toutes ces affections étaient mortelles ;
» les dernières surtout l'étaient aux enfans se-
» vrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans, et jusqu'à
» l'âge de puberté. Cette classe fut sujette non
» seulement aux exanthèmes, aux parotides et
» aux dépôts à l'ischion, mais encore aux mé-
» tastases précédentes. Dans les autres âges, les
» premières seulement, c'est-à-dire, les dyssen-
» teries, les lienteries etc. se firent observer. Le
» seul signe salutaire dans ces maladies, celui
» auquel la plupart dûrent leur salut, quoiqu'ils
» fùssent dans le plus grand danger, était la
» strangurie, qui eut plus communément lieu dans
» les âges indiqués ci-dessus ; beaucoup éprou-
» vèrent ce symptôme, même plusieurs de ceux
» qui ne furent pas alités ; il se faisait alors chez
» eux un changement grand et subit ; les flux de
» ventre qui avaient été jusqu'alors très-opiniâ-
» tres cessaient ; les malades recouvraient l'ap-
» pétit, et prenaient volontiers des alimens, et
» la fièvre diminuait : mais la strangurie était
» longue et douloureuse ; les urines devenaient
» abondantes, epaisses, variées, rouges et puru-

» lentes avec douleur : tous ceux qui éprouvè-
» rent ce symptôme, guérirent sans exception. «

» Dans les maladies qui sont sans danger, il
» convient de considérer attentivement toutes
» les coctions des humeurs, de quelques par-
» ties du corps qu'elles viennent ; elles annon-
» cent un jugement prochain, et une guérison
» sûre. Mais les crudités, les excrétions non
» cuites, et qui se convertissent en métastases
» malignes, annoncent des acrisies, ou des
» douleurs, ou la longueur de la maladie, ou
» la mort, ou des rechûtes. Pour déterminer la-
» quelle de ces choses arrivera, il faut faire at-
» tention aux autres signes. Il faut connaître le
» présent et le passé, et présager l'avenir. «

» Il y a deux objets à remplir dans le traite-
» ment des maladies ; soulager et ne pas nuire.
» L'exercice de la médecine suppose ces trois
» choses, la maladie, le malade, et le médecin
» ministre de l'art. Il faut que le malade con-
» courre avec le médecin, pour combattre la
» maladie. Les douleurs et les pesanteurs dou-
» loureuses de la tête et du cou, avec fièvre, et
» sans fièvre, annoncent des convulsions dans
» les phrénésies. Ceux qui vomissent des ma-
» tières érugineuses, meurent pour la plupart,
» tout-à-coup. Dans les fièvres ardentes et au-
» tres avec douleur au cou, pesanteur aux

» tempes, obscurcissement de la vûe, et tension
» des hypochondres sans douleur, il faut s'at-
» tendre à l'hémorragie du nez. Mais ceux qui
» éprouvent des pesanteurs dans toute la tête,
» avec pincement à l'orifice de l'estomac, et des
» nausées, vomissent de la bile et de la pituite :
» cela arrive surtout aux enfans, qui sont pour
» lors ordinairement attaqués de convulsions,
» Les femmes sont sujettes aux mêmes accidens,
» et en outre à des douleurs de matrice; et les
» vieillards aux paralysies, à la démence et à la
» cécité. «

TROISIÈME CONSTITUTION.

» Les pluies furent fréquentes et abondantes
» à Thase, un peu avant Arcturus, et durant
» cette constellation; et les vents soufflèrent du
» Nord. Mais vers l'équinoxe, et jusqu'aux Plé-
» ïades ceux du Midi régnèrent; et il ne
» tomba que peu de pluies. L'hiver fut froid et
» sec, et les vents septentrionaux; et il tomba
» beaucoup de neige. Au printems les vents
» continuèrent de souffler du Nord; il y eut des
» petites pluies froides, elles furent très-rares
» vers le solstice d'été; et il fit un froid vif
» jusqu'à la Canicule. Les chaleurs se manifestè-
» rent après le lever de celle-ci jusqu'à celui
» d'Arcturus; elles furent violentes: il ne plut

» point, et les vents étésiens soufflèrent; les vents » du midi se levèrent sous Arcturus, et il tomba » des petites pluies jusqu'à l'équinoxe. «

» Il y eut dans cette constitution, durant l'hi» ver, des apoplexies; et quelques-uns en mou» rurent subitement. Cette maladie était épidé» mique; il n'y en eut pas d'autres pendant » cette saison. Les fièvres ardentes parurent » avant le printems, et continuèrent jusqu'à l'é» quinoxe et même dans l'été. Ceux qui en fu» rent attaqués dans le printems et au commen» cement de l'été, guérirent pour la plupart; » peu en moururent; mais elles furent mortel» les en automne; et lorsque les pluies paru» rent, il en mourut beaucoup. On remarqua » dans ces fièvres, que les hémorragies abon» dantes du nez étaient salutaires, et que ceux qui » en eurent de telles, en réchappèrent. PHILIS» CUS, EPAMINON, et SILENUS qui moururent » de ces fièvres, n'avaient rendu que quelques » gouttes de sang au 4.e et au 5.e jour. Il sur» venait le plus souvent des frissons vers le ju» gement, surtout chez ceux qui n'avaient point » eu d'hémorragies; ces frissons se répétaient et » étaient suivis de sueurs. «

» Quelques malades eurent la jaunisse au 6.e » jour: alors la maladie se jugait par un flux » d'urines, ou de ventre, ou par une hémorra» gie abondante: tel fut le cas d'HERACLIDE

» qui logeait chez ARYSTOCYDE : il eut une » grande hémorragie avec un flux de ventre et » d'urines, et il fut jugé le vingtième jour. Le » Domestique de PHANAGORAS ne fut pas aussi » heureux ; il n'eut rien de tout cela, et » mourut.

» L'hémorragie fut fréquente dans ces fièvres, » surtout chez les adolescens et ceux qui » étaient dans la vigueur de l'âge : la plupart » de ceux qui ne l'éprouvèrent pas, périrent. » Ceux qui étaient plus avancés en âge, deve- » naient ictériques, ou ils avaient un flux de ven- » tre, ou la dyssenterie, comme cela arriva à » BION qui demeurait chez SILENUS. «

» Il y eut aussi des dyssenteries épidémiques » durant l'été : elles survenaient quelquefois » après l'hémorragie, comme au fils d'ERATON » et de MYLUS : ils furent guéris par une dys- » senterie, qui parut après une hémorragie abon- » dante du nez. Tels furent les mouvemens » de l'humeur dominante de ces fièvres. Lors- » que l'hémorragie n'avait pas lieu vers le ju- » gement, il survenait des parotides, dont la » disparution entraînait des pesanteurs au côté » gauche, ou à l'ischion. Lorsque les douleurs » se manifestaient après le jugement avec des » urines ténues, il coulait alors un peu de sang » des narines. ANTIPHON fils de CRITOBULE » eut une hémorragie vers le 24.e ; elle s'ar-

» rêta ; et il fut jugé au 40.ᵉ. Il y eut beau-
» coup de femmes malades, mais moins que
» d'hommes ; il y en mourut moins aussi. Beau-
» coup furent malades dans leurs couches, où
» après leurs couches, et périrent. La fille de
» TÉLÉBULUS mourut au 6.ᵉ jour de l'accou-
» chement. Plusieurs femmes attaquées de ces
» fièvres, eurent leurs régles durant la maladie :
» quelques-unes eurent aussi des hémorragies
» nasales ; et beaucoup de filles donnèrent dans
» ces fièvres les premiers signes de la puberté. «

« L'hémorragie et les régles eurent quelque-
» fois lieu ensemble. La fille de DÉTHARSIS
» eut ses régles pour la première fois avec une
» grande hémorragie du nez : il n'en mourut
» aucune de celles qui eurent ces différentes cri-
» ses, lorsque celles-ci avaient les conditions
» requises. Toutes les femmes grosses, qui fu-
» rent malades, firent des fausses-couches. Les
» urines étaient chez plusieurs, de bonne cou-
» leur, mais ténues avec sédiment modique et
» bilieux. Souvent après la cessation de tous
» ces symptômes, la dyssenterie se déclarait,
» comme à XENOPHANES et à CRITIAS. Les au-
» tres qui eurent des urines aqueuses, abon-
» dantes, pures et ténues, après le jugement
» annoncé par un bon sédiment, et la cessa-
» tion de tous les symptômes, devînrent aussi
» dyssentériques. De ce nombre furent BION

» qui demeurait chez SILENUS, CRATIAS, qui
» logeait chez XENOPHANES, et la fille D'ARE-
» TON épouse de MNESISTRATE. Observez que
» ces malades avaient rendus des urines
» aqueuses. «

« Vers le lever d'Arcturus, beaucoup de
» malades furent jugés au onzième jour, et
» sans rechûtes; ils étaient fort assoupis aux
» approches de ce tems. La maladie attaqua
» alors les enfans, et il en mourut moins que
» dans les autres âges. Les fièvres ardentes
» régnèrent surtout vers l'équinoxe, et conti-
» nuèrent jusqu'aux Pléiades, et pendant l'hi-
» ver: plusieurs devinrent phrénétiques, et la
» plupart moururent. Il y avait eu aussi quel-
» ques phrénétiques durant l'été, mais en petit
» nombre. Les fièvres ardentes mortelles s'an-
» nonçaient par les signes suivans. La fièvre
» était aiguë dès le principe, mais peu de fris-
» sons; il y avait insomnie, soif, nausées,
» anxiétés, sueurs modiques au front, et aux
» clavicules seulement; aucun ne sua par tout
» le corps: les malades déliraient beaucoup,
» et montraient de la frayeur et du découra-
» gement. Leurs extrémités devenaient froides
» et surtout les mains. Les redoublemens arri-
» vaient à jours pairs: la plupart éprouvaient
» au 4.e, de très-grandes douleurs, et des sueurs
» ordinairement froides: la chaleur ne reve-

» nait point aux extrémités ; elles restaient
» froides et livides ; et ils n'avaient pas de soif :
» les urines étaient noires, en petite quantité,
» ténues ; et les déjections étaient supprimées ;
» point de saignement de nez, seulement quel-
» ques gouttes de sang. Les rechûtes n'eurent
» pas lieu ; ils mouraient dans la sueur le 6.e
» jour. Mais tous ces symptômes manquèrent
» chez les phrénétiques : ils étaient jugés la
» plupart au 11.e jour, et quelques-uns au
» 20.e. Lorsque la phrénésie ne se déclarait
» pas, dans les trois ou quatre premiers jours,
» la maladie qui était modérée dans le prin-
» cipe, devenait aiguë vers le septième. «

« Il y eut un grand nombre de maladies ;
» ceux qui en moururent, étaient pour la plu-
» part des adolescens, des jeunes-gens, des
» hommes dans la vigueur de l'âge ; ceux dont
» la peau était blanchâtre, glâbre, les cheveux
» droits et noirs, ceux qui vivaient dans la
» mollesse et l'oisiveté, ceux qui avaient la voix
» haute, petite, rude, les bégues, les hommes
» colériques et beaucoup de femmes de ce
» tempérament. Dans cette constitution, la
» guérison était annoncée par quatre signes
» principaux, l'hémorragie du nez, les urines
» abondantes, avec un sédiment copieux et
» louable, un flux de ventre bilieux ou la dys-
» senterie : il était rare d'être jugé par un seul

» de ces signes; on les observait tous dans le
» plus grand nombre; et quoique leur état pa-
» rut plus grave, néanmoins ils étaient sûrs de
» guérir. Il en était de même des femmes et
» des filles; celles dans lesquelles les signes
» précédens parurent avec les conditions re-
» quises, ou dont les régles coulèrent en quan-
» tité suffisante, guérirent toutes sans excep-
» tion. La fille de PHILON avait eu une grande
» hémorragie du nez; mais ayant mangé in-
» considérément au 7.e jour, elle mourut. «
« Le larmoiement involontaire dans les fiè-
» vres aiguës, et surtout dans les ardentes,
» pourvû toutes fois qu'il n'y ait pas d'autres
» symptômes pernicieux, fait présager une hé-
» morragie du nez; mais si les autres signes
» sont mauvais, au lieu de l'hémorragie, ils
» annoncent la mort. Les parotides doulou-
» reuses qui surviennent dans les fièvres, au
» défaut du jugement, ne se résolvent, ni ne
» suppurent; elles se dissipent par un flux
« de ventre bilieux, ou par une dyssenterie,
» ou par des urines avec sédiment; comme cela
» arriva à HERMIPPUS et à CLAZOMÈNE. On
» voit en quoi consistaient les jugemens dans
» ces maladies: ils étaient semblables, ou dif-
» férens entr'eux. Les deux frères qui demeu-
» raient auprès du Théâtre D'ÉPIGÈNES, fu-
» rent attaqués à la même heure; le plus âgé

» fut jugé au 6.e jour, et le plus jeune au 7.e;
» ils retombèrent, et la fièvre les reprit tous
» deux à la même heure cinq jours après; ils
» furent jugés entièrement au 7.e. La plupart
» eurent après cinq jours de fièvre, sept jours
» d'intermissions, et furent jugés au 5.e de la
» rechûte: d'autres après sept jours de fièvre
» et trois jours d'intermission, furent jugés au
» 7.e de la rechûte. Quelques-uns après six
» jours de fièvre et six jours d'intermission,
» eurent trois jours de fièvre, puis un jour
» d'intermission, ensuite un jour de fièvre, et fu-
» rent jugés. EVAGON fils de DAIPHARSES fut
» dans ce cas. D'autres encore après six jours
» de fièvre et sept jours d'intermission, étaient
» jugés au 4.e de la rechûte, comme la fille
» D'AGLAÏS. C'est ainsi que se jugeaient les ma-
» ladies de cette constitution; il n'y avait point
» de guérison sans rechûte, et la guérison de
» la rechûte était certaine; mais plusieurs mou-
» raient dans ces maladies, le 6.e jour, comme
» EPAMINONDAS, SILENUS et PHILISCUS fils
» D'ANTAGORAS. «

» Lorsqu'il survenait des parotides, le juge-
» ment avait lieu le 20.e jour. Elles se dissi-
» paient sans venir à suppuration, et elles
» étaient emportées par la voie des urines. Elles
» suppurèrent chez CRARISTONACTE qui logeait
» chez HERACLIUS, et la servante de SCYMNUS

» le foulon : ils moururent l'un et l'autre.
» Quelques-uns étaient jugés le 7.e jour, avaient
» neuf jours d'intermission, et étaient enfin
» guéris au 4.e de la rechûte. D'autres étaient
» jugés le 7.e, avaient six jours d'intermission
» et étaient enfin entièrement jugés le 7.e de
» la rechûte, comme PHANOCRITE qui demeu-
» rait chez le peintre GNATON. «

» Les fièvres ardentes continuèrent pendant
» l'hiver, et s'étendirent jusqu'à l'équinoxe :
» beaucoup en moururent ; les jugemens chan-
» gèrent alors : les uns étaient jugés d'abord au
» 5.e, avaient ensuite quatre jours d'intermis-
» sion, et le jugement parfait arrivait au 4.^{e}
» de la rechûte : ce qui faisait en tout quatorze
» jours : ce furent principalement les enfans
» et les personnes âgées qui furent ainsi jugés :
» les autres l'étaient le 11.e ; la rechûte arri-
» vait le 14.e, et le jugement absolu au 20.e.
» Lorsque le frisson arrivait le 20.e, le juge-
» ment avait lieu le 40.e. Plusieurs eurent des
» frissons dès le commencement du jugement ;
» et ils frissonnèrent encore dans les rechûtes lors
» du jugement. Il y eut peu de frissons au prin-
» tems, ils furent plus fréquens en été, et
» communs en automne ; ils l'étaient encore
» davantage en hiver ; mais alors on vit cesser
» les hémorragies. «

QUATRIÈME CONSTITUTION appelée par *HYPPOCRATE*, *Pestilentielle*.

» Après de grandes sécheresses qui avaient
» précédé l'année, les vents soufflèrent du Midi,
» vers le lever d'Arcturus; et la saison devint
» pluvieuse. Durant l'automne, le ciel fut cou-
» vert, nébuleux; il plut beaucoup. L'hiver
» fut doux, humide, et soufflé par les vents
» du Midi. Longtems après le solstice, et aux
» approches de l'équinoxe, le froid fut très-
» âpre, les vents soufflèrent du Nord, et il
» tomba de la neige. Au printems, les vents
» furent méridionaux, mais l'air calme. Il plut
» beaucoup, et constamment, jusqu'à la Cani-
» cule : l'été fut serein et chaud, les chaleurs
» furent violentes. Les vents étésiens soufflè-
» rent peu, et par intervalles. Les pluies re-
» commencèrent vers le lever d'Arcturus, par
» les vents du Nord. Comme l'année fut chaude,
» humide et soufflée par les vents méridionaux,
» il n'y eut presque point de maladies en hi-
» ver, excepté les phtisies dont nous parlerons
» ci-après; mais avant le printems, et lorsque
» les froids commencèrent à paraître, il y eut
» beaucoup d'érysipèles, les uns occasionnés

» par quelques accidens, et les autres sans » cause apparente; ils furent malins, et firent » périr beaucoup de malades. Les maux de » gorge furent fréquens; il y eut des enroue- » mens, des fièvres ardentes, des phrénésies, » des aphtes brûlantes, des tumeurs aux par- » ties honteuses, des ophtalmies, des anthrax, » et des flux de ventre. Les malades éprou- » vaient du dégoût pour les alimens; les uns » étaient avec, et les autres sans soif. Les uri- » nes étaient troubles, épaisses et mauvaises; » de longs assoupissemens et de l'insomnie dans » les intervalles. Il y avait peu de jugemens; » et encore étaient-ils difficiles. Il y eut des » hydropisies et beaucoup de phtisies. Telles » étaient en général les maladies régnantes. » Elles furent nombreuses et mortelles; elles at- » taquèrent la plupart de la manière suivante. «

» Les érysipèles étaient occasionnés par des » accidens légers, tels que de très-petites bles- » sures dans quelques parties du corps. Les bles- » sures à la tête étaient funestes aux sexagénai- » res, même les plus légères; elles exigeaient » d'être traitées avec le plus grand soin. Il surve- » nait à plusieurs pendant le traitement, de » grandes inflammations, et l'érysipèle faisait des » progrès très-rapides. Il s'établissait pour l'or- » dinaire une suppuration qui consumait une » grande partie des chairs et des nerfs, et même

» les os qui tombaient. Cette suppuration ne » fournissait pas un vrai pus, mais une sanie » putride et abondante. Ceux dont l'érysipèle » occupait la tête, perdaient la barbe et les che- » veux; les os se dénudaient, se détachaient, » et il s'écoulait une grande quantité d'humeurs. » Les uns avaient de la fièvre et les autres étaient » sans fièvre : mais ces affections étaient plus » effrayantes que mortelles. Ceux chez lesquels » elles se convertissaient en suppuration, » en rechappaient; mais si l'inflammation et » l'érysipèle venaient à disparaître, la mort » arrivait pour l'ordinaire; il en était de même, » quelque fut la partie du corps affectée. Plu- » sieurs perdirent le bras ou l'avant bras : les » uns avaient le côté attaqué, et d'autres une » partie antérieure ou postérieure : quelques- » uns avaient toute la cuisse, et d'autres toute » la jambe et tout le pied découvert. Mais la » pire de toutes ces affections, était lorsque l'é- » rysipèle attaquait le pubis et les parties hon- » teuses. Tels étaient les érysipèles occasionnés » par des blessures ou autres accidens. Il sur- » vint d'ailleurs à beaucoup de malades dans » ces fièvres, ou même avant qu'elles se décla- » râssent, ou après, des érysipèles. Dans tous » ces différens cas, la suppuration ou le flux de » ventre, ou des urines louables, mettaient le » malade hors de danger; mais lors qu'aucune

» de ces choses n'arrivait, et que l'érysipèle dis-
» paraissait, la mort était certaine. La plu-
» part des érysipèles parurent au printems. Il
» y en eut aussi durant l'été, et jusques en
» automne. On observa chez quelques-uns beau-
» coup de troubles, des tumeurs aux environs
» de la gorge, des inflammations de la langue,
» et des abcès autour des dents, beaucoup
» d'enrouemens, et d'extinctions de voix, sur-
» tout dans les phtisies commençantes, ainsi
» que dans les fièvres ardentes et phrénétiques.

» Les fièvres ardentes et les phrénésies com-
» mencèrent avant le printems, à la suite des
» froids. Ces fièvres régnèrent surtout dans cette
» saison, et furent très-funestes. Voici quelle
» était leur marche. Les malades étaient assou-
» pis dès le principe, avec anxiétés, frissons,
» fièvre aiguë ; peu de soif, et sans délire. Les
» hémorragies étaient rares et modiques : les re-
» doublemens arrivaient chez la plupart, à
» jours pairs : il étaient marqués par l'oubli, la
» défaillance et l'extinction de la voix. Les ex-
» trémités des mains et des pieds, étaient con-
» tinuellement froides, mais plus encore dans
» les redoublemens : la chaleur ne revenait
» que lentement et imparfaitement, de même
» que la connaissance et la parole. Les malades
» étaient continuellement assoupis sans jouir
d'un

» d'un vrai sommeil ; ou ils avaient des insom-
» nies laborieuses. La plupart avaient un flux
» d'humeurs crûes et ténues, avec des déjec-
» tions fréquentes. Les urines étaient abon-
» dantes, ténues ; mais ne montraient rien de
» critique ni d'avantageux : on n'observait point
» alors de signes décrétoires : il n'y avait point
» d'hémorragie convenable, point d'abcès cri-
» tiques. La mort arrivait à jours incertains,
» assez souvent vers le tems de la crise, tan-
» tôt après une aphonie de longue durée, plus
» souvent après de grandes sueurs. Les phré-
» nésies avaient beaucoup de ressemblance avec
» les fièvres ardentes. Point de soif ; le délire
» n'était pas furieux comme c'est l'ordinaire
» dans cette maladie. Les malades mouraient
» dans une stupeur comateuse. Nous parlerons
» ci-après des autres espèces de fièvres. Les
» aphtes et les ulcères à la bouche furent très-
» communs dans cette constitution. Les parties
» honteuses étaient aussi sujettes aux ulcères,
» ainsi que les aînes ; il s'y formait des tumeurs
» internes et externes. Il y eut aussi des oph-
» talmies humides, très-opiniâtres et doulou-
» reuses : il se manifestait tant au-dehors qu'en
» dedans des paupières, des petites excrois-
» sances ou végétations appelées *figues*, qui
» occasionnaient souvent la cécité. En géné-

» ral les ulcères poussaient beaucoup de chairs
» fongueuses, surtout aux parties de la généra-
» tion. Durant l'été il y eut un grand nombre
» d'anthrax, et de grandes pustules appelées
» *seps*, beaucoup de dartres, et de maux du bas-
» ventre qui étaient très-dangereux; et la plu-
» part en mouraient. On vit aussi des ténes-
» mes très-douloureux surtout chez les enfans,
» et ceux qui n'avaient pas encore atteints l'âge
» de puberté; et beaucoup en mouraient. Il
» y eut des lienteries, et des dyssenteries en
» grand nombre: elles étaient sans douleur,
» quoique violentes. Les déjections étaient bi-
» lieuses, grasses, ténues et aqueuses. La ma-
» ladie prenait souvent cette voie tant dans les
» fièvres que lorsqu'il n'y en avait pas; il y
» eut aussi des tranchées très-douloureuses, et
» des affections iliaques très-graves. Les ma-
» lades évacuaient des matières qui y étaient
» retenues depuis longtems, sans que les dou-
» leurs cessassent; les remèdes étaient inutiles
» et les purgations aggravaient le mal. La plu-
» part de ceux qui étaient ainsi affectés, mou-
» raient promptement; d'autres résistaient plus
» longtems. En général, dans les maladies soit
» longues, soit aiguës, les malades périssaient
» par des flux de ventre. Le dégoût se mani-
» festait dans toutes, et surtout dans celles
» accompagnées de symptômes funestes. Les

» uns avaient de la soif, et les autres n'en » éprouvaient pas; ou elle n'était pas excessive, et les malades ne buvaient pas trop. » Les urines surpassaient de beaucoup la boisson, et elles étaient de mauvaise qualité; » elles n'avaient ni consistance, ni apparence » de coction, ni le sédiment ou la suspension » convenables. Lorsque la suspension et le sé- » diment étaient bons, on pouvait augurer » favorablement de la maladie, et c'était un » des meilleurs signes dans cette constitution: » mais la plupart rendaient des urines qui ne » signifiaient que colliquation, trouble, état » laborieux, et défaut de crise. Il y avait de » l'assoupissement et surtout chez les phréné- » tiques, et dans les fièvres ardentes. Il y en » avait aussi dans toutes les grandes maladies » accompagnées de fièvre; et en général c'é- » tait ou un assoupissement profond, ou un » sommeil court et léger. «

« Il y eut encore plusieurs autres espèces » de fièvres, des tierces, des quartes, des noc- » turnes, des continues; des chroniques, des » irrégulières, des fièvres avec anxiétés, et » d'autres qui étaient inconstantes. Toutes s'ac- » compagnaient d'un grand trouble: on obser- » vait des flux de ventre, des *horror*, des » sueurs non critiques, et des urines telles que

» nous les avons décrites : elles étaient de lon-
» gue durée. Les apostases qui survenaient, n'é-
» taient point critiques, comme dans les au-
» tres. Toutes ces maladies se jugeaient diffi-
» cilement, ou ne se jugeaient point, ou deve-
» naient chroniques. Quelques-uns furent ju-
» gés au 80.e; d'autres moururent d'hydropi-
» sie dans la convalescence; plusieurs devin-
» rent enflés durant la maladie, et surtout
» les phtisiques. De toutes les maladies, la
» phtisie fut la plus funeste; elle commença
» dès l'hiver; parmi ceux qui en furent atta-
» qués, les uns étaient alités et les autres ne l'é-
» taient pas. Les premiers moururent pour la
» plupart avant le printems; les autres conti-
» nuèrent d'avoir la toux qui se calma un peu
» pendant l'été; mais en automne, tous furent
» obligés de garder le lit; et il en mourut un
» très-grand nombre : plusieurs restèrent long-
» tems malades. Cette maladie commença tout-
» à-coup chez quelques-uns; ils éprouvaient
» des *horror* fréquens, une fièvre continue
» aiguë, des sueurs incommodes, intempestives
» et toujours froides. Le réfroidissement était
» grand, et la chaleur revenait difficilement.
» Le ventre était resserré et tout-à-coup de-
» venait très-relâché : les humeurs se précipi-
» taient de la poitrine par la voie des intes-
» tins. Les urines étaient abondantes, mais de

» mauvaise qualité, et les corps s'exténuaient.
» La toux était continuelle, les crachats mûrs,
» copieux, liquides, et sans beaucoup de dou-
» leurs: l'expectoration était quelquefois diffi-
» cile; d'autres fois se faisait sans peine. Le
» mal de gorge était modéré, et les malades
» se plaignaient peu de la salûre de l'humeur
» qui le causait; elle coulait abondamment de
» la tête; elle était visqueuse, blanche, liquide
» et écumeuse. L'aversion pour les alimens
» était le signe le plus pernicieux dans les
» phtisies, ainsi que dans les autres maladies,
» comme il a été dit ci-dessus. Ils ne prenaient
» pas volontiers de la boisson avec les alimens
» et ils étaient absolument sans soif, lourds,
» assoupis; et beaucoup devenaient enflés et
» hydropiques. Il survenait des *horror* et du
» délire aux approches de la mort. Les phti-
» siques avaient une figure glâbre, blanche,
» ou un peu rouge; ils étaient surchargés de
» pituite, et leurs omoplates étaient saillantes
» comme des aîles, tant chez les hommes que
» chez les femmes. Les atrabiliaires et les san-
» guins furent sujets aux fièvres ardentes et
» phrénétiques, et à la dyssenterie; les jeunes-
» gens eurent des ténesmes; les pituiteux, de
» longues diarrhées; et les bilieux des déjec-
» tions âcres et grasses. »

« Le printems fut la saison la plus fâcheuse,

» et celle dans laquelle il mourut le plus de
» malades ; l'été fut la plus favorable, et la
» moins meurtrière ; mais en automne et sous
» les Pléiades il périt de rechef beaucoup de
» monde. «

Analyse.

Les intempéries des saisons sont les causes les plus fréquentes des maladies épidémiques. Les saisons pèchent par l'excès de leurs qualités, comme par celui du froid, du chaud, de l'humidité et de la sécheresse, ou par leur irrégularité. Les qualités de l'atmosphère dépendent en grande partie de la force et de la direction des vents, et par conséquent les constitutions sont nécessairement liées avec ces météores.

Ces causes générales sont modifiées par le climat, le lieu de l'habitation, les alimens, l'âge et le tempérament qui favorisent ou répriment l'action de ces causes, et produisent des changemens plus ou moins analogues, ou plus ou moins différens.

Les constitutions peuvent varier de bien des manières ; car les degrés de froid, de chaud, d'humidité et de sécheresse combinés avec l'action des différens vents, présentent un grand nombre de résultats divers. On peut néan-

moins à l'imitation D'HYPPOCRATE, réduire toutes les constitutions à quatre principales dont chacune pourrait être divisée en grande, moyenne, et petite, comme l'a proposé GALIEN.

De ces quatre constitutions décrites par HYPPOCRATE, la première offre une année chaude et sèche; la seconde une année froide et humide, dans la troisième le froid et la sécheresse dominent, et la quatrième enfin est une constitution humide et chaude. Lorsqu'on connaît bien ces quatre constitutions, on a l'histoire de toutes les épidémies.

HYPPOCRATE rapporte quelquefois les saisons antérieures aux constitutions dont il fait le tableau; puis il décrit les quatre saisons qui ont donné lieu à la maladie; et il débute par l'automne, d'après l'usage des Grecs qui commençaient l'année, au mois de septembre.

HYPPOCRATE indique dans la description de chaque saison les vents qui ont règnés. Il les réduisait tous à deux principaux, le vent du Nord et le vent du Midi, selon que leur direction approchait plus ou moins de l'un ou l'autre de ces deux points cardinaux. Les anciens ne les distinguaient pas autrement. ARISTOTE dit dans sa météorologie, « que les vents » du Levant appartiennent à ceux du Midi, » parce qu'ils sont chauds, et les vents du » Couchant, à ceux du Nord; parce qu'ils

» sont froids. « HYPPOCRATE ne mesurait le chaud et le froid qu'au sentiment ; on ignorait alors les thermomètres : l'hygromètre n'était point non plus en usage, et il estimait l'humidité de l'atmosphère, par la quantité des pluies qui tombaient, et qu'il distinguait en petites, abondantes, continuelles et interrompues. Presque toujours, il joint les vents à la pluie et à la sécheresse.

La fièvre ainsi que l'a très-bien dit SAUVAGES, consiste dans l'excès des forces vitales sur les forces libres ; la nature en l'excitant, a toujours un but utile : et ses efforts tendent au bien de l'individu. Sous ce rapport, il n'y a qu'une fièvre ; mais elle éprouve une multitude de modifications, soit par rapport aux causes qui la produisent, soit par rapport à ses complications ; car il est rare qu'elle soit purement nerveuse ; ce qui l'a fait diviser en genres et en espèces.

On distingue en général les fièvres, en *continues* et en *intermittentes*. Les premières sont celles dans lesquelles les efforts que fait la nature, pour se débarrasser des causes morbifiques, sont continus, et ne souffrent pas d'interruption ; lorsque ces efforts redoublent et diminuent à des tems marqués, on les appèle *rémittentes*.

Quand la fièvre éprouve des interruptions, et qu'elle revient périodiquement, c'est une fièvre

intermittente, dont l'espèce est déterminée par l'intervalle des accès. On pourrait considérer à la rigueur les rémittentes, comme des intermittentes, dont les paroxismes sont tellement rapprochés, qu'il ne reste entre-eux aucune apyrexie.

On ne doit pas regarder la fièvre, ainsi que l'ont fait quelques médecins, comme n'ayant pour unique but que de dépurer les humeurs; il y a des fièvres qui ne tendent qu'à procurer l'accroissement, et qui se terminent par le jet rapide de tout le corps. La fièvre comme l'a observé SYDENHAM, qui survient aux hommes transplantés dans des pays éloignés, parait n'avoir pour objet que de mettre le corps en relation avec un nouvel ordre de choses; elle est souvent funeste aux personnes faibles qui ne peuvent déplover l'appareil des moyens convenables pour soutenir cet effort.

On a divisé les fièvres continues en continentes, et en rémittentes. Cette distinction est importante, quoiqu'à la rigueur toutes les fièvres aient des redoublemens plus ou moins marqués. Mais nous appelons *rémittentes*, celles dont les redoublemens sont précédés d'un frisson, ou d'une constriction spasmodique de la peau (la chair de poule); telles sont les fièvres dont le foyer est dans les premières voies, ou qui sont compliquées d'affections gastriques. Nous nom-

mons *continentes*, celles dont le mouvement se soutient au même degré de vigueur, et dont les redoublemens, lorsqu'elles en éprouvent dans un degré marqué, sont indépendans de leur nature, et seulement décidés par l'action de quelques causes étrangères à la fièvre, comme les émotions de l'âme, les alimens, les boissons, les remèdes, et surtout la révolution diurne; telles sont entr'autres les affections inflammatoires, et toutes les fièvres dont le foyer est hors des voies gastriques. Il est constant qu'en pleine santé la chaleur est augmentée à la fin du jour, d'un ou deux degrés; mais elle diminue la nuit, et se trouve le matin à son état ordinaire. Ce redoublement marqué par la chaleur du soir, dans la fièvre décidément continente, ne s'accompagne ni du frisson, ni du resserrement spasmodique de la peau.

Cette distinction des continues en continentes et en rémittentes, sert à faire connaître le vrai siège de la fièvre et ses complications. Le caractère rémittent de la fièvre désigne une affection des premières voies, ou des parties circonvoisines: c'est un fait bien prouvé par un grand nombre d'observations, que la remittence dépend ordinairement des saburres nidulantes dans les premières voies, ou d'une affection nerveuse qui y est établie; et que la

fièvre continente a son foyer hors des organes gastriques.

Les fièvres épidémiques sont intermittentes, ou continues. Dans les quotidiennes, c'est la pituite qui domine; dans les tierces, la bile; et dans les quartes l'atrabile, ou la diathèse atrabilioso-pituiteuse. Quant aux continues, les fièvres ardentes, sont décidées par la diathèse bilieuse; les fièvres phrénétiques, par celle inflammatoire, ou par la bile. Les hémitritées reconnaissent pour principe l'altération de la pituite et de la bile tout à la fois : les mouvemens inégaux de ces deux humeurs causent la différence des paroxismes. On voit dans la seconde et la quatrième constitution que les intermittentes dûrent leur naissance à l'humidité. On voit aussi que les quotidiennes furent plus fréquentes que les autres intermittentes dans la seconde constitution, par rapport à l'humidité réunie au froid, et qu'elles durèrent davantage.

Les fièvres continues des constitutions épidémiques d'HYPPOCRATE peuvent se réduire à deux genres principaux, les *ardentes*, et celles auxquelles il a conservé le nom générique de *continues*; il distinguait celles-ci des autres par leur marche qui est plus uniforme et moins brusque.

Les fièvres épidémiques peuvent être distinguées en *Bénignes* et en *Malignes L'eusthatie et L'eucrisie*, c'est-à-dire, la régularité, et les

crises salutaires constituent la bénignité. Les conditions opposées établissent la malignité. Les fièvres ardentes de la première et de la seconde constitution étaient bénignes : la plupart de celles de la troisième et de la quatrième étaient malignes.

Les maladies ne sont régulières, et ne donnent l'espérance d'une crise prompte et heureuse, que quand elles ont le caractère humoral, et qu'il s'y établit une réprocité d'actions entre l'épigastre et l'organe extérieur, telle que la force excentrique se développe librement. Telle est, pour en donner un exemple, la fièvre tierce vernale appelée *exquise* par HYPPOCRATE et qui ne s'étend pas au de-là du septième accès. Dans le principe du paroxisme, tout l'effort se porte à l'intérieur ; mais il est bientôt renvoyé au dehors, et y décide au bout de quelques heures une sueur qui en est la crise. La terminaison de cette fièvre n'est pas aussi prompte, ni aussi aisée en automne où l'action se développe plus difficilement, à la circonférence. La fièvre maligne, est celle dans laquelle domine le caractère nerval.

Dans cette espèce de fièvre, les forces, sont trop concentrées dans l'intérieur, ou se portent en trop grande quantité à la circonférence ; et la coction en est empêchée ou retardée. Dans le premier cas, il y a surcharge d'action dans l'é-

pigastre ; et dans le second, ce centre principal est dans l'atonie. Une mort plus ou moins prompte est souvent la suite de ces deux états. Observez que l'on voit quelquefois dans le cours des mêmes maladies, dominer alternativement le caractère nerval et le caractère humoral. C'est un signe très-favorable quand une maladie décidément nervale dans le principe, devient humorale ; et c'est le contraire, quand celle-ci prend le caractère nerval.

Ce que j'ai dit des fièvres continues, soit continentes, soit rémittentes, doit aussi s'appliquer aux intermittentes. Il y en a de très-malignes et de mortelles, et entr'autres celles dont a parlé Torti. Ces fièvres produites par le miasme des marais, donnent la mort dans peu de tems, lorsqu'on n'en arrête pas promptement les accès par le quinquina donné à forte dose. Elles s'accompagnent des symptômes les plus graves, comme la lypirie qui dure pendant tout l'accès, les affections convulsives ou comateuses, la gêne de la respiration, etc. Un phénomène singulier qu'offre le sang tiré de la veine des personnes affectées de ces fièvres, c'est qu'il contient ordinairement des petits vers semblables à de la graine de courge.

Toutes les fièvres intermittentes ont trois tems, celui du froid, de la chaleur, et de la crise de l'accès.

Le froid fébril établit généralement le premier période de la fièvre ; les anciens en comptaient trois sortes, 1°. le froid simple, *horripilation*, ou *perfrigerium* ; 2°. le frissonnement, *horror*, qui est un spasme de la peau, ou chair de poule ; 3°. le frisson ou *rigor*, qui est accompagné de froideur et d'engourdissement, et quelquefois de la secousse des membres et du claquement des dents ; il commence presque toujours par l'épine dorsale dans les hommes, et par les lombes dans les femmes.

Le froid fébril arrive non seulement dans le commencement du paroxisme des fièvres intermittentes et rémittentes ; mais il survient encore quelquefois dans le cours des fièvres continues. Dans ce dernier cas, ou il annonce une crise salutaire, ou la mort. Il est le précurseur de la crise, lorsqu'il est suivi de la sueur. Il est funeste, quand il a lieu au 6e. jour, ou lorsque le malade est très-faible.

Le froid fébril est l'effet du refoulement de l'action, de la circonférence au centre. En général il ne dépend pas d'une diminution réelle de chaleur. Le plus souvent il n'existe qu'au sentiment du malade, et non au thermomètre ; il est rare que les parties soient vraiment refroidies ; dans ce dernier cas, le froid dépend de la petitesse, ou de la rareté des inspirations, ou d'un état particulier du système, qui est tel

que le sang ne recouvre pas dans les dernières extrémités artérielles, l'hidrogène et le carbone dans la même proportion que dans l'état naturel ; ce qui fait qu'il ne s'en dégage qu'une bien plus petite quantité de calorique. Le plus souvent, comme l'ont observé HALLER et DE-HAEN, la chaleur mesurée par le thermomètre de Réaumur, dans le premier période de la fièvre, se trouve non seulement au même degré que dans l'état naturel, mais quelquefois elle passe ce degré et augmente de 12 à 13, ce qui est le terme le plus haut auquel puisse s'élever la chaleur animale dans les fièvres les plus ardentes. On a observé ce degré de chaleur animale, lorsque le malade se plaignait d'un froid glacial insupportable. La sensation du froid fébril est donc dans la plupart des cas une sensation fausse, qui ne dépend pas de la diminution réelle du calorique, mais d'un resserrement spasmodique de la peau auquel la nature a attaché l'habitude de la sensation du froid, parceque celui-ci occasionne un semblable resserrement. Dans le tems du frisson, la force concentrique devient la dominante, le corps se resserre, le calibre des vaisseaux diminue, et les humeurs se portent à l'intérieur.

Le second période de la fièvre est marqué par une réaction plus ou moins forte, ou plu-

tôt par la dominance de la force excentrique ; il est appliqué à renvoyer l'action du dedans au dehors : les inspirations deviennent alors plus libres et plus fréquentes, ou plus profondes, et la chaleur se développe. Le corps acquiert alors un état contraire au précédent, il semble se gonfler et s'accroître, la masse des humeurs se porte au-dehors, et les viscères se dégagent de la surabondance des humeurs dont ils étaient accablés lors du resserrement fébril.

Lorsque la distribution des forces s'établit uniformément dans le période de la chaleur, les spasmes cessent pour la plupart ; il n'en existe plus que dans les parties les plus extérieures, ou dans les plans les plus superficiels de la peau. Le spasme encore subsistant dans ces parties, se fait remarquer par la sécheresse de l'organe cutané. Observez que la sueur n'est point un effet nécessaire de la chaleur, comme quelques médecins l'ont prétendu, car le plus souvent elle n'a pas lieu dans la vigueur de l'accès, quoique la chaleur soit alors la plus forte. L'observation prouve qu'elle ne coule qu'à une température modérée, et qu'elle est également empêchée, quand celle-ci est trop forte comme quand elle est trop faible.

La chaleur n'est point, comme le prouve l'observation, en raison de la fréquence et de

la force des pulsations du cœur et des artères, comme le prétendent les mécaniciens : elle ne peut croître au-delà du 12 à 13 degrés. Ce *maximum* de la chaleur animale rassure contre les terreurs de BOERHAAVE qui craignait que les humeurs se coagulâssent par l'action de la chaleur fébrile. Les expériences du Docteur MARTINE, ont prouvé que les humeurs animales, comme la sérosité du sang, l'albumine etc. pouvaient soutenir sans éprouver de coagulation, un degré de chaleur supérieur à celui que produit la fièvre la plus forte, et qu'elles restaient fluides jusqu'au 156.e degré de chaleur du thermomètre de FARENHEIT.

La sueur est un des grands moyens de solution qu'emploie la nature dans les maladies ; mais elle n'est vraiment critique que dans les fièvres continentes. Celle qui parait dans le déclin de la maladie n'emporte pas toujours la cause ou les produits morbifiques : elle n'est souvent que l'effet de la décomposition de l'appareil des mouvemens fébrils, et de la solution du spasme qui se fait le plus ordinairement par un effort brusque. C'est sous ce rapport que l'on doit considérer l'utilité des sueurs, dans les hémorragies qui surviennent dans les fièvres. Elles indiquent que les forces reprennent leur mode de distribution ordinaire

et qu'elles circulent librement du centre à la circonférence.

Les fièvres ardentes de la première constitution furent les plus régulières, et en petit nombre; l'*Eustathie* était parfaite, et il y eut peu d'hémorragies. Les ardentes de la seconde constitution furent aussi de toutes celles qui régnèrent alors, les plus bénignes. Il y eut très-peu de malades: les hémorragies furent rares et modiques; point de délire; et tous les symptômes étaient modérés: elles se terminaient au 7.e jour, ou au 7.e accès, quand elles étaient intermittentes; personne n'en mourut; et il n'y eut point de phrénétiques. Néanmoins ces fièvres quoique bénignes, ne furent pas parfaitement régulières; elles dégénèrent sur la fin en intermittentes; leur nature était altérée par la constitution régnante qui était peu favorable à la dégénération bilieuse. Ainsi il n'est pas étonnant que les fièvres ardentes de cette constitution aient été bénignes, et que les symptômes ordinaires aient manqué, ou aient été très-modérés. HYPPOCRATE ne considère dans les ardentes bénignes, que les hémorragies, le délire, les jours de crise, sans faire mention des déjections et des urines. Dans les continues bénignes, il ne fait attention au contraire qu'aux déjections, aux urines, aux sueurs, aux jours de jugement et point du tout au délire

et aux hémorragies. Les ardentes de même que les phrénétiques, renferment tout ce que les fièvres ont de plus aigu, et manifestent toute la violence des efforts de la nature. Dans les continues, ces efforts sont moins vifs et se font à plusieurs reprises. Dans les unes l'humeur morbifique agit avec impétuosité; dans les autres, elle est plus ténace, et l'orgasme est moins sensible: ici la violence des crises est plus à craindre; là le défaut de crises est plus fréquent.

HYPPOCRATE observe seulement dans les ardentes de la troisième constitution, les mouvemens qui furent différens selon l'âge, le tempérament et le sexe. Il remarque entr'autres que tous ceux qui eurent des hémorragies avec les conditions requises, guérirent; que ceux qui n'en eurent point, éprouvèrent des frissons vers le tems du jugement et suèrent; quelques-uns devinrent ictériques le sixième jour, et eurent ensuite de copieuses urines, ou le flux de ventre, ou des hémorragies; mais la plupart de ceux qui n'eurent pas d'hémorragies, périrent: quelquefois au lieu d'hémorragies, il survenait des parotides dont la disparition était suivie de douleurs aux hanches, d'urines ténues, et enfin d'hémorragie nasale. En un mot il y avait quatre signes favorables, l'hémorra-

gie avec les conditions requises : les urines abondantes avec un sédiment louable et copieux ; le flux de ventre bilieux ; et la dyssenterie. Il expose ensuite les différentes crises qui arrivaient aux femmes, les accidens qu'éprouvaient celles qui étaient grosses, et enfin la qualité des urines et des déjections dans la plupart des maladies. Mais lorsqu'il parle des fièvres ardentes malignes, il raconte tous les symptômes pernicieux qui les accompagnaient. On reconnaissait, dit-il, aux signes suivans, celles qui devaient être funestes. Il y avait fièvre aiguë, petits frissons, insomnie, anxiété, soif, nausées, petites sueurs au front et aux clavicules. Aucun ne sua par-tout le corps : ils déliraient beaucoup. La frayeur et le découragement s'emparaient d'eux : les extrémités étaient froides, les mains encore plus que les pieds. Les redoublemens arrivaient à jours pairs ; le quatrième jour était le plus fâcheux : beaucoup de sueurs froides ; la chaleur ne revenait point aux extrémités ; elles étaient livides et froides : point de soif, des urines noires, modiques et ténues : les déjections supprimées ; point d'hémorragie ; seulement il coulait quelques gouttes de sang des narines. Il n'y avait point de rechûtes dans ces maladies : ils mouraient le sixième jour dans les sueurs.

Dans la 4.e constitution il y avait affection

comateuse dès le principe, avec nausées, *horror*, fièvre aiguë, peu de soif, point de delire; et les hémorragies étaient très-modiques: la plupart avaient des redoublemens en jours pairs; ceux-ci étaient marqués par l'oubli, la défaillance, et l'aphonie. Les extrémités des pieds et des mains étaient toujours froides et surtout dans les redoublemens; la chaleur ne revenait que lentement et imparfaitement; ils recouvraient alors la connaissance et la parole; ils étaient ou perpétuellement assoupis sans un vrai sommeil, ou dans des insomnies laborieuses. La plupart avaient un flux d'humeurs crues et ténues. Les déjections étaient fréquentes: les urines copieuses, crues, ténues, sans rien de critique ni d'avantageux. On n'observait d'ailleurs aucun autre signe décrétoire: point d'hémorragie convenable, ni aucune métastase critique. Ils mouraient à jours incertains, communément vers le jour du jugement, quelques-uns après une aphonie de longue durée, et beaucoup dans les sueurs. Dans les inflammations de cette constitution, la suppuration était le signe le plus avantageux, ensuite le flux de ventre, et des urines louables.

Les continues de la 2e. constitution qui étaient de nature pituiteuse, n'avaient qu'un seul signe de guérison, la strangurie. Le défaut d'appétit et surtout l'aversion constante pour

les alimens, était le signe le plus funeste, dans ces fièvres, de même que dans les phtisies, et en général dans les maladies de la 4e. Mais la longue durée de ces fièvres dans des sujets de tempérament différent, emportait nécessairement une grande inégalité dans les symptômes et dans la manière dont ils se succédaient. Les diverses métastases auxquelles elles étaient sujettes, en sont une preuve. Leur description ne pouvait donc pas se faire de la même manière que celle des ardentes; c'est pourquoi HYPPOCRATE s'est borné à donner l'histoire de chaque symptôme des fièvres continues malignes, au-lieu que dans les ardentes, il expose celle de la maladie.

Il y avait aussi, dit HYPPOCRATE, des fièvres tout-à fait continues, dont les paroxismes suivaient l'ordre tierçaire, un accès faible ou modéré, et celui du lendemain très violent. Ces fièvres étaient les plus graves, les plus longues et les plus fâcheuses de toutes celles de cette constitution: modérées dans le commencement, elles allaient toujours en augmentant, redoublaient aux jours critiques et devenaient pires qu'auparavant: elles diminuaient alors un peu; mais la rémission était suivie de plus violens redoublemens dans les jours critiques; et les dangers étaient plus grands. Dans toutes ces fièvres les frissons étaient vagues et irré-

guliers, mais moins fréquens et plus petits que dans les autres. Il y avait beaucoup de sueurs, mais elles étaient très modiques, en comparaison des autres fièvres; et loin de soulager, elles étaient absolument nuisibles. Le froid des extrémités était grand, la chaleur revenait difficilement; l'insomnie n'était pas complette; il y avait surtout dans ces fièvres de l'assoupissement. Le flux de ventre qui était commun dans les autres maladies, était beaucoup plus fâcheux dans celles ci. Les urines étaient crues, ténues, sans couleur, et ne donnaient que fort tard des signes de coction; elles étaient épaisses, troubles, sans sédiment et non cuites; ou modiques et mauvaises avec un sédiment crud; et la toux survenait, sans apporter aucun changement. La plupart de ces symptômes duraient longtems; ils étaient irréguliers et ne se jugeaient pas, tant dans les cas mortels que dans ceux de guérison. Lorsqu'ils cessaient, ce n'était que pour peu de tems. Quelques malades furent néanmoins jugés, mais en petit nombre; et la crise la plus prompte arriva au 80.e jour. Quelques-uns de ces derniers eurent des rechûtes; et plusieurs restèrent malades durant l'hiver. Dans la plupart la maladie finit sans crise; et cela eut lieu pour ceux qui guérirent, comme pour ceux qui moururent.

Ces maladies étaient sujettes à beaucoup *d'acrisies*. Le signe le plus mortel était l'aversion pour toutes sortes d'alimens : ce signe avait lieu surtout dans ceux dont les autres symptômes étaient mauvais. La soif n'était pas grande. En conséquence de la longue durée des souffrances et de l'exténuation, il se formait des apostases, ou trop grandes relativement aux forces des malades, ou trop modiques pour être de quelque utilité ; et le prompt reflux des humeurs rendait la maladie pire qu'auparavant. Ces apostases étaient des dyssenteries, des ténesmes, des lienteries, des flux : quelques-uns devinrent hydropiques avec ou sans ces affections. Lorsque quelqu'une de ces apostases se faisait avec violence, le malade était enlevé tout-à-coup : lorsqu'elle était trop modique, elle n'était d'aucune utilité. Tels furent des petits exanthèmes qui ne formaient point de dépôts proportionnés à la grandeur du mal, et qui disparaîssaient tout aussitôt ; ou des parotides qui disparaîssaient sans signe de solution. Dans quelques-uns, l'humeur se déposait aux articulations et surtout à l'ischion : rarement le dépôt était critique, et les malades retombaient dans leur premier état. Ces maladies étaient funestes à beaucoup de personnes, mais surtout aux enfans sevrés, à ceux de l'âge de huit à dix ans, et jusqu'à la puberté. On observait

dans ceux-ci une combinaison des derniers symptômes avec les précédens qui avaient souvent lieu dans les autres âges sans être compliqués avec eux. La strangurie était l'unique signe salutaire, celui auquel beaucoup de ceux qui étaient dans le plus grand péril dûrent leur salut, lorsque l'apostase se fit par cette voie. Elle fut observée dans la plupart des malades, et surtout dans ceux des âges que je viens d'indiquer. Il se faisait alors tout-à-coup un grand changement : les flux du plus mauvais caractère cessaient incontinent, les malades recouvraient l'appétit, et n'avaient point d'aversion pour aucune espèce d'alimens ; la fièvre se calmait ; mais la strangurie durait longtems et faisait beaucoup souffrir. Les urines étaient copieuses, épaisses, variées, rouges, purulentes, et causaient de grandes douleurs. Tous ceux qui furent dans ce cas, guérirent.

L'évènement malheureux dans les fièvres ardentes malignes, était annoncé dès les premiers jours, par le concours et la succession rapide des signes funestes ; il l'était dans les continues plutôt par la persévérance d'un ou de plusieurs signes funestes, les autres étant également communs aux maladies suivies de la guérison et à celles qui se terminaient par la mort.

On voit que les choses qui fixaient princi-

palement l'attention d'HYPPOCRATE dans les fièvres se réduisaient aux suivantes, les paroxismes, le froid, la chaleur, les sueurs, le sommeil, la veille, les déjections, les urines, la toux, les crachats, le dégoût, les nausées, la soif, l'adipsie, le délire, la fureur, les apostases, les crises, les acrisies, les rechûtes, les signes funestes, et les signes salutaires.

Dans les ardentes et les continues malignes des constitutions épidémiques, ainsi que dans les quarante deux histoires, HYPPOCRATE observe les paroxismes et les symptômes qui les accompagnent. Les ardentes ont leurs paroxismes à jours pairs ou impairs. Lorsque le premier accès est dans toute sa force dès le premier jour et qu'il finit le jour suivant, le second redoublement ou paroxisme arrive dans le 3 e et ainsi de suite; alors les paroxismes sont à jours impairs. Si le premier accès n'arrive à son plus haut degré que le 2.e jour, ce qui indique une cause morbifique plus ténace et plus réfractaire, les paroxismes ont lieu à jours pairs. Ainsi deux constitutions contraires peuvent produire des ardentes, avec des retours semblables de paroxismes: telles furent les ardentes, de la troisième et de la quatrième constitution dont les paroxismes revenaient à jours pairs. De même la 1e. et la 2e. constitutions, quoique opposées, produisirent des hémitritées

dont les accès étaient alternativement modérés et violens. Il n'en fut pas de même du nombre des paroxismes et de leurs rapports entr'eux. Ceux des ardentes de la 3e. dans laquelle la sécheresse avait dominé durant la plus grande partie de l'année, enlevaient les malades dès le sixième jour, c'est-à-dire, au troisième paroxisme; au lieu que le nombre des paroxismes de la 4e, était très variable; la mort arrivait à jours incertains; la plupart restaient longtems malades : l'humidité de cette constitution augmentait la durée des fièvres, et par conséquent le nombre des paroxismes.

Les paroxismes croissent dans quelques constitutions, d'une manière régulière et constante; dans d'autres, ils n'observent aucun rapport; dans certaines, ils se répondent entre eux. Dans les ardentes de la 3.e, le paroxisme du 4.e jour était fort laborieux, et la mort arrivait le 6.e. Il n'y avait que trois paroxismes qui formaient une progression croissante; dans la quatrième, il n'y avait point de rapports manifestes entre les paroxismes; la mort arrivait à jours incertains. Dans les continues de la seconde, les accès étaient alternativement modérés et violens; ils allaient en augmentant aux jours critiques; puis il y avait quelque rémission; ils devenaient ensuite plus considérables, et la maladie empirait.

Les principaux symptômes des paroxismes dépendent de la nature même des constitutions. Dans les paroxismes des ardentes de la 3.e, la crainte, la tristesse, le découragement étaient analogues à son caractère mélancolique. L'oubli, la défaillance, l'aphonie des ardentes de la 4.e répondaient à celui des constitutions australes.

HYPPOCRATE observe dans les fièvres ardentes et les continues des quatre constitutions, le réfroidissement des extrémités, son degré, sa durée, et le rétablissement de la chaleur. *L'horror* ou le *rigor* avaient lieu dans toutes les fièvres malignes; le premier se faisait remarquer dans celles de la 1.e et de la 4.e constitution durant lesquelles avaient dominé les vents du Sud; et le *rigor* dans celles de la 2.e et de la 3.e, qui avaient été Boréales. Les vents du Nord causent des *rigor*, dit HYPPOCRATE, dans les maladies, au lieu des *horror* qui ont plutôt lieu dans les constitutions Australes.

Les constitutions ont aussi une grande influence sur les sueurs, dans les maladies. Les fièvres des constitutions sèches n'ont que de petites sueurs, telles furent les continues de la 1.e; ou des sueurs partielles, comme les fièvres des phtisiques de la même constitution. Les ardentes malignes de la 3.e, n'avaient pareillement que des sueurs modiques dans le

principe, et des sueurs froides vers la fin. Mais dans les continues de la 2e. les sueurs était fréquentes : les corps pèchaient par un excès d'humidité. Dans les ardentes de la 4e, beaucoup mouraient dans ces sueurs ; dans les autres tant intermittentes que continues, les sueurs n'étaient pas critiques ; et dans les phtisiques elles étaient hors de saison, froides et continuelles. On observe aussi que dans les ardentes et dans toutes les maladies dangereuses de la 4e., le flux de ventre était encore une des voies vers lesquelles se dirigeaient les humeurs ; les sueurs dans ce cas portaient moins que les déjections, les caractères de la constitution.

Les affections comateuses, l'engourdissement, la stupeur sont aussi des produits des constitutions : ces symptômes dépendent du spasme du cerveau, et quelquefois de l'atonie de ce viscère. Lorsque le spasme frappe une grande partie de la substance cérébrale, et surtout sa partie centrale qui est le lieu de l'origine des nerfs ; il en résulte souvent une apoplexie mortelle, comme dans quelques fièvres à la suite du délire qui est lui-même un produit du spasme dont le *maximum* constitue le coma. Il paraît que dans bien des cas, les spasmes cérébraux sont irradiés par l'estomac, et surtout par le *Cardia*, dont la sensibilité est extrèmement vive. Les épanchemens que l'on trouve quelquefois

dans le cerveau des hommes morts, à la suite des affections comateuses, sont plus souvent les effets du spasme cérébral, que sa cause.

Les constitutions froides et humides donnent fréquemment lieu à l'atonie du cerveau, et celles qui sont chaudes et sèches au spasme de ce viscère : c'est pourquoi dit GALIEN, « Les » premières produisent les maladies léthargi- » ques ; celles qui sont froides et sèches donnent » naissance aux veilles qu'accompagne la stu- » peur ; et les constitutions chaudes et sèches, » décident les insomnies. « Il dit dans un autre » endroit, la pituite et toutes les choses qui » rafraîchissent, causent ordinairement la lé- » thargie ; la bile jaune et l'atrabile occasion- » nent le délire. Il dit encore (*lib. de loc.* » *affect.*) que c'est particulièrement l'orifice de » l'estomac qui est affecté dans le délire qui » survient dans les fièvres ardentes, la pleuré- » sie et la péripneumonie. « Il fait aussi dé- » pendre de cet orifice de l'estomac que les anciens appellaient *cœur* à cause des accidens dont il est le siège, plusieurs espèces de synco- pe, d'épilepsies, les accidens de la mélancolie, et beaucoup d'autres affections.

Dans les ardentes de la troisième, les urines furent noires, ténues et en petite quantité, et le ventre resserré : c'est que les vents du Nord avaient dominé dans cette

constitution. Mais dans la 4e. durant laquelle régnèrent les vents du Sud, les déjections furent crues, ténues, copieuses, et les urines très-abondantes. Pareillement dans la 1e. qui fut sèche et Australe, les urines des phtisiques furent ténues, crues, décolorées et en petite quantité, ou épaisses avec peu de sédiment crud, mauvais et hors de saison. Il y eut en même tems flux d'humeurs bilieuses modiques, pures, ténues et mordicantes. Dans la seconde, le flux de ventre, qui eut lieu et qui fut pernicieux dans toutes les maladies de cette constitution, le fut bien davantage dans les continues. Chez la plupart, les urines étaient ténues, crues, décolorées et ne donnaient que très-tard des marques de coction; ou elles étaient épaisses et troubles, sans sédiment et sans signes de coction; ou modiques, vicieuses et avec un sédiment crud. Observez que le flux de ventre enlevait la plus grande partie des humidités, et que durant cette constitution qui fut humide, les vents septentrionaux avaient dominés. C'est pourquoi elle ne produisit pas comme la 4e., des déjections copieuses et des urines abondantes tout à la fois. *Aquilonia tempestas urinam supprimit.*

La toux et les crachats n'eurent pas seulement lieu dans les phtisies dont ils sont des

symptômes essentiels, mais encore dans les continues de la 1.e et de la 4.e constitution. Il ne se manifestèrent pas dans les ardentes ni dans les phrénésies. Dans les constitutions chaudes et sèches comme la première, l'humeur qui cause la toux est en petite quantité, âcre et mordicante; les crachats petits, épais et difficiles à expectorer; et la gorge douloureuse avec rougeur et inflammation. Mais l'humidité jointe à la chaleur produit des phtisies dans lesquelles les crachats sont copieux et liquides, l'expectoration peu pénible, le mal de gorge médiocre, la distillation du cerveau peu âcre et peu salée, les humeurs visqueuses, blanches, liquides et écumeuses comme dans la 4.e constitution.

Le dégoût fut de tous les signes le plus funeste dans les continues de la 2.e constitution, et les phtisies de la 4.e. GALIEN parle dans ses épidémies d'une peste dans laquelle la plupart des malades aimaient mieux mourir que de prendre des alimens : les plus vigoureux se sauvèrent en surmontant cette aversion. Plus les coustitutions s'opposent à la coction, plus elles donnent lieu à ce dangereux symptôme dans les continues; les constitutions caractérisées par l'excès d'humidité, sont donc les plus propres à produire et à entretenir la

cacositie. On observa à la vérité ce symptôme dans les phtisies de la 1e. constitution ; mais il dépendait d'une autre cause ; et GALIEN l'attribue à une partie de l'humeur qui se fixa sur l'estomac ; en effet les autres fièvres de cette constitution, n'ôtaient point l'appétit, et les alimens ne nuisaient pas.

La soif paraît propre aux maladies des constitutions sèches ; elle se manifesta dans le premier période des ardentes de la 3.e constitution. Dans les constitutions humides elle est ordinairement modérée : c'est pourquoi GALIEN dit que la pituite acide, n'empêche pas l'appétit, mais souvent l'augmente, et qu'elle diminue, ou éteint le sentiment de la soif. La bile produit un effet contraire, elle occasionne la soif, et ôte l'appétit ; quelquefois l'atrabile rend vorace.

La sensation de la soif dans la plupart des maladies et notamment dans la fièvre, vient du spasme de l'estomac qui se répète dans l'intérieur de la gorge et de la bouche. La soif indique dans l'état naturel, le besoin d'avaler des liquides, et repond constamment à l'état de dessèchement qui résulte du défaut d'humidité. Le spasme dans la fièvre occupe toutes les parties intérieures de la bouche, et les met dans le même état que si l'humidité manquait réel-

lement : il en résulte d'après l'habitude qu'a contracté la nature d'allier et de produire à la fois le défaut d'humidité et la soif, une sensation analogue à cette dernière, et la même que celle qui accompagne les vives douleurs. Ceux qui subissent des opérations chirurgicales douloureuses, de même que ceux qui expirent dans les tortures, ressentent cette même espèce de soif.

Le vrai correctif de la soif fébrile consiste dans l'usage des réfrigérans, et surtout des boissons acides. Mais elles ne doivent être prises qu'en très petite quantité, quand la force concentrique domine avec excès, comme dans le premier période fébril, et lorsque les extrémités inférieures ne sont pas chaudes. Aussi HYPPOCRATE dit dans le livre *du régime dans les aiguës* : « si les pieds sont froids, il faut » non seulement s'abstenir d'alimens liquides, » (*sorbitiones*), mais encore de la boisson. » On voit d'après cela, ce qu'on doit penser de ces médicastres dont tout le savoir consiste à recommander indistinctement dans tous les cas, des boissons abondantes et fréquemment répétées.

On conçoit aussi que plus la soif est grande, et plus le spasme gastrique est considérable ; mais le danger est encore bien plus grand, lorsque la soif disparaît contre la raison, car

elle indique alors une atonie mortelle ou le délire.

« Le délire est fréquent dans les fièvres ar-
» dentes « ; dit GALIEN. La bile ou l'atrabile porte son action sur le systême cérébral dans ces fièvres, en pervertit les fonctions et produit le délire. Dans les constitutions froides et humides, on n'observa point de délire, ni dans les ardentes, ni dans les continues. Il n'y en eut point dans les ardentes de la 2.e, et il fut modéré dans celles de la première; mais dans celles de la troisième, il fut marqué par des propos extravagans, des frayeurs, et le découragement. Cette constitution fut froide et sèche jusqu'à la canicule; elle devint ensuite très-brûlante jusqu'au lever d'Arcturus. Il n'y eut point de délire dans les ardentes de la 4.e constitution, quoiqu'elles fussent très-malignes; c'était un état comateux, de l'oubli, de la défaillance dans les paroxismes. On observa aussi que dans les phrénésies de la 4.e constitution, aulieu de manie ou de fureur, les malades tombèrent dans un état léthargique.

Les convulsions qui arrivent dans les fièvres, sont un très-mauvais signe: il n'en est pas de même, lorsque la fièvre survient dans la convulsion et dans le tétanos; elle est souvent un moyen de guérison, surtout dans le

dernier; (APH. 57. SECT. IV.): elle change le mode d'action du systême, et lorsqu'il y a matière, elle en opère la coction. HYPPOCRATE tâchait d'exciter la fièvre en versant de l'eau froide sur tout le corps dans le tétanos, mais il n'usait de ce moyen que dans la saison chaude, lorsque le sujet était jeune, d'une bonne constitution, et quand la maladie n'était point l'effet d'une blessure. Il employait aussi les effusions d'eau froide sur la tête dans les légers délires: ce fut de cette manière qu'il guérit MÉTON 7.e malade du I.e livre des épidémiques.

L'eau très-froide est un puissant antispasmodique: si on en jette sur un muscle en convulsion, celle-ci s'arrête à l'instant. L'eau froide est donc indiquée dans les maladies spasmodiques. C'est sans doute pour cela que l'application de l'eau froide est utile après les lésions externes, comme les coups, les chûtes, surtout quand elles affectent la tête qui contient les organes les plus susceptibles de spasme. C'est encore sous ce point de vûe qu'elle est avantageuse dans les hémorragies nerveuses non humorales. L'eau froide convient dans tous les cas où le spasme domine non seulement, mais encore dans ceux où il faut enraïer les mouvemens de la bilescence, comme dans les fièvres bilieuses: mais elle est nuisible dans les affections inflammatoires. C'est dans

ces dernières que la saignée convient spécialement; elle agit dans ce cas comme antispasmodique; elle affaiblit le spasme en l'appellant à l'extérieur, et en décomposant ainsi l'appareil des mouvemens toniques dirigés vicieusement vers la partie qui est le sujet de l'inflammation.

Il ne faut point considérer, ainsi que l'a fait STAAHL, les hémorragies comme un bien absolu, mais seulement comme un moindre mal, ou plutôt comme un bien relativement à des maux plus graves qu'elles préviennent. Elles sont toujours l'effet d'un spasme dirigé vers les organes par lesquels elles se font. Aussi ne sont-elles jamais salutaires, que lorsque le spasme vient à cesser, ce qui est annoncé par la détente de la peau, et souvent par les sueurs qui indiquent sûrement que le spasme ou l'appareil des mouvemens toniques fixés sur la partie par laquelle se fait l'hémorragie, est dissipé; que les forces se répandent également dans les organes, et qu'elles reprennent leur mode naturel de distribution. Aussi des moyens très-utiles dans les hémorragies sont ceux qui excitent la transpiration, quand ils sont placés dans le tems où l'appareil hémorragique se décompose.

L'organe par lequel se fait l'hémorragie, peut être dans deux états différens : et en

effet, comme l'avait observé GALIEN, une partie vivante devient le centre ou le terme d'une fluxion, lorsque jouissant d'une force prépondérante elle appele et sollicite vers elle l'action de toutes les autres, ou bien parce qu'affectée d'une débilité relative, elle cède à l'affluence des humeurs que les autres parties plus fortes y poussent. STOLL remarque dans le même sens que dans l'imminence d'une métastase, l'organe menacé peut être dans deux états différens, ou dans celui d'une grande faiblesse, et alors la fluxion est *passive*; ou dans l'état de vive excitation, et il attire fortement les humeurs. C'est ici le cas du *strictum* et du *laxum* réunis des anciens. On rend facilement raison d'après cela, pourquoi les vomitifs, les purgatifs et même les vésicatoires guérissent dans certaines circonstances les hémorragies; mais on ne doit emploier les derniers qu'avec la plus grande circonspection dans celles de la matrice par rapport à leur action spécifique sur cet organe.

Ce sont principalement les affections inflammatoires qui se terminent par des hémorragies. Celles qui surviennent dans les autres espèces de maladies, ne sont utiles, comme dans la fièvre ardente par exemple, qu'en dissipant les congestions produites par des déterminations

vicieuses des mouvemens toniques. Ces hémorragies ont spécialement lieu par le nez chez les jeunes-gens dont les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures : elles se font par l'utérus chez les femmes, et par les voies hémorroïdales chez les hommes sujets aux hémorroïdes etc.; car les organes qui servent de voie de décharge dans les maladies, sont le plus souvent déterminés, ainsi que je l'ai déjà dit, par des circonstances d'âge, d'habitude etc., étrangères à la maladie.

L'hémorragie pulmonaire ne doit pas toujours être considérée comme un mal. Le crachement de sang qui a lieu dans la jeunesse ou dans la pleurésie, est utile en ce qu'il dégorge la partie vers laquelle est déterminé le flot de sang, et qu'il prévient des accidens plus graves, tels que la suppuration et la gangrène. Le crachement de sang est en ce sens une sorte d'évacuation critique, qu'il n'est pas plus prudent d'arrêter, que d'empêcher une suppuration devenue nécessaire. HOULIER et DURET en avaient fait l'observation. Le premier dit : « c'est mal à propos que l'on croit qu'il » faut saigner les malades aussitôt qu'ils crachent » le sang; « et le dernier, « le crache- » ment dans la pleurésie est louable, lorsqu'il » est l'effet d'un mouvement naturel de la » matière, et de la liberté des conduits. « Les

saignées ne doivent donc pas être prodiguées dans ces cas, comme font les médicastres; et encore dans la pleurésie, on doit choisir le lieu. C'est surtout lorsqu'il n'y a pas crachement de sang, qu'elle est la plus utile; et comme la douleur de côté est ainsi que les inflammations en général, le résultat d'un effort que fait la nature pour évacuer par la partie qui en est devenue le siège, le superflu du sang dont elle est surchargée, c'est particulièrement du côté douloureux que doit se pratiquer la saignée. L'expérience est ici parfaitement d'accord avec la théorie : l'application des sangsues sur le point de côté est infiniment plus utile que toute autre saignée; après celle-là, c'est la saignée du bras du même côté, que celui de la douleur.

Ce que nous venons de dire de l'hémoptisie qu'on doit regarder comme le produit d'une sorte d'effort critique, doit s'appliquer également à tous les autres flux sanguins, et notamment au flux dyssentérique qui dégorge les entrailles. « Il y a certaines évacuations (sanguines), dit Houlier, qui se font naturellement chez les hommes et chez les femmes. La nature vient à bout, de détruire par là la cause d'un mal très grave. Si ces évacuations s'arrêtent, si l'on interrompt des exercices auxquels on était habitué, ou si

» l'on a souffert l'amputation d'un membre, il » arrive souvent que dans ces cas, on devient » sujet à une dyssenterie qui attaque par inter- » valles. « C'est à cette occasion que le père de la médecine a dit que la dyssenterie était avantageuse à ceux dont la rate est affectée, (*lienosis*), et à ceux qui sont en démence. Il ne considérait pas seulement la dyssenterie, comme une affection morbifique, mais encore quelquefois, comme une vraie évacuation critique.

Quant à la coction purulente dont le pus est le produit, BOERHAAVE pensait que cette humeur était le résultat de la dissolution des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles et des autres solides mêlés avec les fluides dans les parties précédemment affectées d'inflammation. Pour réfuter cette opinion, il suffit d'observer que des plaies et des ulcères très-étendus durent long-temps, et qu'on garde pendant bien des années des cautères qui donnent journellement, sans qu'il y ait déperdition de substance, ce qui devrait avoir nécessairement lieu, si la matière purulente était le produit de la dissolution des solides.

La suppuration est la conversion du suc nourricier en pus. Les expériences de PRINGLE et de GABER le prouvent. Si on fait éprouver au sérum pur une chaleur égale au degré de

chaleur animale pendant plusieurs jours, il devient trouble et dépose un sédiment blanc et puriforme. La fermentation produit dans ce cas cet effet; il paraît aussi que l'oxigénation des sucs nourriciers contenus dans le sérum et qui forment ce sédiment puriforme, est absolument nécessaire pour que ces sucs se convertissent en pus. Le *crassamentum* du sang exposé pendant le même tems, à un égal degré de chaleur, passe à une couleur livide et obscure. La graisse seule ne fournit pas non plus de pus : ainsi on peut conclure que l'addition de ces substances au sérum dans les suppurations, produit un pus de mauvaise qualité.

On peut regarder la partie dans laquelle se travaille le pus, comme un organe sécrétoire de cette humeur; elle a acquise la faculté sécrétative, parce qu'elle a reçue un nouveau mode d'action, et que le sien propre n'est plus le même.

Toutes les parties ne sont pas également propres à sécréter un bon pus : celles membraneuses par exemple, fournissent très ordinairementl, une sérosité rousseâtre; les suppurati ons érysipélateuses sont toujours très-mauvaises. Pour que la suppuration soit bonne, il faut que le tissu cellulaire abonde dans la partie, ou pour mieux dire, que ses lames

soient lâches; le travail en est plus libre, les oscillations plus étendues, le suc nourricier plus abondant et son abord plus facile.

Remarquez que les suppurations abondantes amaigrissent considérablement, pour peu qu'elles durent, et que les sujets ainsi amaigris ne reprennent de l'embonpoint, que quand la suppuration a cessé, ou au moins diminué d'une manière notable. Les grandes plaies qui fournissent longtems du pus, en sont une preuve.

La suppuration n'est pas toujours heureuse. Elle est l'effet du travail de la partie, qui devenue l'aboutissant des mouvemens toniques, a été changée en un organe sécrétoire du pus. Quand celui-ci est entièrement formé, il se dépose peu à peu entre les lames du tissu cellulaire, et y decide ces dépôts connus sous le nom d'*abcès*. Mais lorsqu'il survient des irritations vives, les progrès de la suppuration en sont souvent arrêtés : l'action de la partie qui se livre à ce travail en est diminuée, et il y aborde moins de sucs nourriciers. La tumeur s'affaisse, et le peu de pus qui s'était déjà formé, roule dans l'organe cellulaire d'où il est repompé et mêlé à la masse des humeurs. En général il faut pour un bon pus, que l'action de la partie dans laquelle il est travaillé, ne soit ni trop faible, ni trop forte. Dans le premier cas, sa formation est au moins lente

et souvent il n'a pas les qualités convenables. Il y a danger de délitescence, si dans cette circonstance un organe vient à éprouver une irritation plus forte : et cet accident devient très-dangereux, si cet organe plus fortement irrité est essentiel à la vie. Dans le cas où l'action suppuratrice est trop vive, elle dégénère en un spasme qui lie l'action de l'organe, ses mouvemens ne sont plus libres, ses oscillations bornées, et l'abord des sucs nourriciers est trop lent, quelquefois suspendu, et la coction purulente est manquée. Le danger de la délitescence ne provient pas toujours, comme on l'a dit, de l'absorption du pus, mais le plus souvent de la conversion des mouvemens qui produit la métastase, et du désordre que cette révolution apporte dans le mouvement des nerfs et dans l'action des organes.

La coction purulente, est une voie de guérison que la nature emploie très-souvent, et notamment dans toutes les affections inflammatoires, exceptées celles purement nerveuses et qui avortent en quelque sorte dans l'acte de leur formation. Le défaut de suppuration apparente est une faible raison pour en nier l'existence : souvent même on trouve du pus après la mort dans différens organes sans ulcération, et sans que durant la vie, il s'y soit manifesté aucun symptôme d'inflammation. La suppu-

ration est une vraie crise qu'il est souvent dangereux de vouloir prévenir. Les moyens asthéniques qu'on emploie dans cette vûe, déconcertent la nature, et rendent la maladie beaucoup plus longue, s'ils ne tuent pas le malade. Les épanchemens purulens ne sont pas d'ailleurs aussi à craindre qu'on le croit communément: quand on a vu la matière d'une empyème être repompée et se tarir; que ne doit-on pas espérer dans les cas où l'épanchement purulent se fait dans toute autre région, que celle qui renferme les organes les plus essentiels à la vie?

Le changement d'une maladie en une autre, comme par exemple lorsqu'une fièvre continue se change en fièvre quarte, est appelé *Apostase*. HYPPOCRATE donnait encore ce nom au déplacement de la matière morbifique, soit qu'il s'accompagnât d'évacuations, comme la diarrhée, la dyssenterie, les hémorragies et la suppuration, soit qu'il fût suivi de tumeurs, de douleurs, d'exanthèmes, de parotides etc. Ces apostases sont bénignes lorsqu'elles jugent la maladie; et malignes lorsqu'elles la rendent pire. Dans ce dernier cas, ou elles sont trop fortes pour être supportées aisément, ou trop modiques vû la grandeur du mal. Les constitutions froides et humides causent des apostases malignes, parce-qu'elles s'opposent à la coction; elles rendent les maladies longues, et produisent la fonte et

la colliquation des corps ; telles furent les apostases de la 2.e constitution. On vit aussi des apostases malignes dans les maladies de la 4.e qui fut excessivement chaude et humide. Il n'y en eut point dans les maladies de la 1.e et de la 3.e constitution, par des raisons opposées.

Les crises eurent lieu dans les continues de la 1.e constitution, au 20.e, au 40.e et au 80.e; dans les ardentes de la 2.e, au 17.e ; les tierces de cette constitution ne passaient pas sept accès : dans les ardentes de la 3.e, au 11.e et au 17.e ; enfin quelques continues de la 4.e, duraient jusqu'au 80.e ; mais celles de la 2.e, et presque toutes les maladies de la 4.e, étaient *acritiques*, ou *dyscritiques*. L'humidité dominant dans ces deux constitutions, empêcha la coction et par conséquent la crise. Ainsi les faits consignés dans les écrits d'HYPPOCRATE sont tout-à-fait conformes aux phénomènes météorologiques. Les *acrisies* et les *dyscrisies* si fréquentes dans nos climats, sont une suite de l'inconstance des saisons et de leur humidité.

On voit qu'HYPPOCRATE n'a parlé dans les constitutions, que des symptômes qui sont propres aux maladies qui dépendent des saisons. Celles-ci combinées avec l'âge, le tempérament, les dispositions, le régime etc. augmentent ou

diminuent le nombre et l'intensité des accidens morbifiques: il n'a pas fait mention des autres symptômes, comme de l'état du pouls, de la respiration, des hypocondres, des douleurs, etc. qui sont rapportés dans les quarante deux histoires des malades : de semblables détails auraient rejeté dans les cas particuliers, et les constitutions épidémiques ne doivent comprendre que l'histoire générale des maladies qui leur appartiennent.

Je finirai cet article, par vous faire remarquer, que toute maladie a un caractère propre qui la fait distinguer des autres. Les symptômes, la marche, les progrès, la durée, et la terminaison, sont différens dans chacune. Celles qui sont de même nature, conservent leur caractère dans tous les tempéramens et dans tous les pays : elles en éprouveut seulement quelques modifications ; mais leur manière d'attaquer, et les symptômes essentiels sont toujours les mêmes. On observe dans les divers climats, les mêmes maladies que celles décrites par HYPPOCRATE ; et les indications curatives ne sont point différentes dans aucun tems, ni sous aucun ciel. Ainsi les observations qu'a fait HYPPOCRATE, conviennent également ainsi qu'il le dit lui même (*lib. praenot.*), à la Lybie, à Délos, et à la Scythie ; c'est-à-dire, aux pays chauds, tempérés et froids.

§. X.

Séméiologie.

Medicum praenotionem adhibere optimum esse mihi videtur . . . . at verò curationem optimè fecerit, ubi praenoverit futuras affectiones. (HYPP. lib. praenot.)

La Séméiologie est la doctrine des signes prognostics. On entend par ces signes, ceux qui décident le jugement du médecin sur les évènemens de la maladie. HYPPOCRATE a excellé dans cette partie ; ses écrits renferment à cet égard des préceptes dont la vérité est confirmée par les observations de tous les tems et de tous les lieux.

En général on peut espérer que la terminaison d'une maladie sera heureuse, lorsque la nature conserve assez de forces, pour opérer la coction et la crise. Quand au contraire, elle est trop faible relativement à la cause morbifique, il est à craindre qu'elle succombe dans les efforts qu'elle tente pour la guérison, et que le malade périsse.

La maladie est d'autant plus grave, qu'il y a un plus grand nombre de fonctions essenti-

elles

elles lésées, et que les symptômes qui naîssent de leur lésion, sont plus violens et plus intenses.

Le danger qui accompagne les maladies, est d'autant plus grand, que celles-ci s'écartent de leurs formes ordinaires.

C'est encore un signe bien dangereux dans les maladies, quand il y a un défaut de rapport entre les symptômes; comme par exemple l'adipsie avec la sécheresse de la langue; l'aversion pour les acides dans une fièvre bilieuse etc.

I.

Prognostics tirés du pouls.

Les anciens ne paraissent pas avoir fait une grande attention au pouls : néanmoins il offre des signes essentiels qui aident le médecin non-seulement dans son prognostic, mais encore qui le dirigent dans le traitement.

Il convient de connaître le pouls de la santé avant que de l'étudier dans l'état de maladie.

Le pouls naturel et parfait des adultes, est le point d'où il faut partir. Ce pouls est égal,

ses pulsations sont semblables entr'elles, et ont des intervalles égaux. Il est mou, souple, libre, sans fréquence ni lenteur, non trop fort; il bat à peu-près 60 à 70 fois par minute. Ce pouls paraît composé en quelque sorte, du pouls des enfans et de celui des vieillards, ou plutôt il est l'intermédiaire entre les pouls propres à ces deux âges, il a l'aisance et la souplesse du premier, sans en avoir la précipitation, et il a la force et la plénitude du second, sans en avoir la lenteur, la roideur, la sécheresse et les inégalités.

Le pouls varie dans l'état de santé : il est très-rarement semblable en tout, à celui que je viens de décrire : il change non-seulement par l'effet de l'âge et des tempéramens, mais encore par l'impression que causent les passions et les sensations, par l'état des premières voies et les diverses circonstances de la vie.

Le pouls des enfans est beaucoup plus fréquent que celui des adultes. Celui des vieillards est le plus lent de tous. Il bat chez les enfans, de 80 à 95 fois, et chez les vieillards de 50 à 60 fois par minute. Il est néanmoins des adultes dont le pouls bat 80 ou 90 fois et même plus : il en est même chez lesquels il ne bat que 50 fois, sans que leur santé soit altérée. Le pouls est aussi plus fréquent après l'exercice, le repas, et lorsqu'on est agité de quelque passion.

En général les mouvemens vitaux s'exécutent avec une vitesse inverse de la grosseur de l'animal. Les artères du bœuf, ne battent que 35 fois, et celles de la brébis 60, dans le même espace de tems. Le pouls des femmes est naturellement plus petit et plus vîte que celui des hommes. PLINE dit, que la nature a d'autant plus d'énergie que sa sphère d'activité est plus étroite, et que, ce que les gros animaux perdent en agilité et en finesse, ils le gagnent en force. *Nusquam magis quam in minimis, tota est natura* (*hist. natur. lib. II. cap.* 2.)

On distingue plusieurs espèces de pouls; 1.° le pouls *fréquent* dans lequel les pulsations sont plus rapprochées qu'elles ne doivent l'être; 2.° le pouls *lent*, qui est son contraire; 3.° le pouls *vîte*, qui frappe les doigts avec prestesse; il peut subsister sans la fréquence des pulsations; 4.° le pouls *rare* qui est son contraire; 5.° le pouls *fort* dont les pulsations sont fermes et vigoureuses; 6.° le pouls *faible* qui est son contraire et dont les pulsations sont peu sensibles. Pour bien juger du pouls, il faut appuyer à divers degrés, les doigts sur le trajet de l'artère; lorsque le pouls est fort, ses battemens sont plus vifs à mesure qu'on comprime; ils s'affaiblissent au contraire, et s'éteignent, quand le

pouls est faible; 7.° le pouls *grand* ou *plein*, dont les pulsations sont étendues dans toutes les dimensions; 8.° le pouls *petit* qui est son contraire; 9.° le pouls *dur*, dont les battemens sont secs et roides; 10.° le pouls *mollet* dont les pulsations sont molles et lâches; 11.° le pouls *égal* dont tous les battemens sont semblables entre eux, soit quant à la grandeur, soit quant aux intervalles qui les séparent; 12.° le pouls *inégal* qui est le contraire du précédent, et dans lequel les pulsations ne sont pas égales, soit par rapport à la grandeur, soit par rapport au tems.

Les anciens appellaient du nom *d'undosus*, cette espèce de pouls dans lequel les pulsations croîssent en grandeur, successivement jusqu'à trois ou quatre : ce pouls indique la sueur. Ils donnaient encore le nom de pouls *vermiculaire*, à celui qui est petit, fréquent, et dont la marche est semblable à celle des vers; celui de *formicans*, au pouls qui ressemble au mouvement des fourmis. Le pouls *entrecoupé* est celui dans lequel il y a pour une contraction deux dilatations distinctes, ou plutôt dont chaque diastole s'exécute successivement en deux tems; on l'appèle aussi *dicrotus* ou *bisferiens*. Le pouls *myurus* est celui dont les pulsations vont en décroissant en grandeur.

Les pouls inégaux ne présagent généralement

rien de bon avant le tems de la crise; ils annoncent la prostration des forces de la vie, d'autres fois une perturbation plus ou moins grande dans l'action du systême nerveux: mais ils désignent une crise prochaine, lorsqu'ils se manifestent après la coction. Ces pouls ne peuvent point servir à établir un prognostic dans les maladies, lorsqu'ils ont déjà lieu dans l'état de santé. On observe fréquemment le pouls intermittent dans les vieillards et les hommes d'une haute stature, quoique bien portans. Ce dernier pouls ainsi que le remarque Baglivi, n'est point dangereux dans les affections de poitrine qu'il accompagne fréquemment, pourvû que le malade conserve des forces; et il n'est point une contre-indication de la saignée dans les cas d'inflammation des poumons. On rencontre aussi quelque-fois le pouls intermittent dans les pléthoriques, et dans les enfans qui dorment. (*) Le pouls qui manque durant quelques instans, dans les grandes hémorragies et les flux considérables, inspire de justes craintes. On n'a pas autant à le redouter dans les affections spasmodiques.

La dureté et la tension du pouls désignent une forte irritation des parties membraneuses. Le pouls petit, faible et mou, annonce la faib-

(*) Baglivi, *pag.* 73.

lesse des forces de la vie ; le pouls fort et le pouls grand marquent au contraire leur énergie; mais il n'en est point de plus rassurant que le dernier.

Les trois périodes qui partagent chaque maladie, ont chacun un pouls qui leur est propre. Celui du 1.er période est appelé pouls d'*irritation*, pouls *nerveux*, *convulsif* : il a pour caractère la fréquence, la concentration et la dureté. Le pouls du 2.e période est appelé pouls de *coction*; il est dilaté, saillant, plein, fort, fréquent, mais égal : on appèle aussi ce pouls, pouls *dilaté*, *développé*.

Le pouls *critique* qui se manifeste après la coction, et qui accompagne le troisième période, a le même caractère que celui de la coction, avec cette différence néanmoins qu'il est inégal. Il y a en général deux espèces de pouls critiques, les supérieurs et les inférieurs. La nature a tracé elle même cette division, d'après celle du corps en deux moitiés transversales, et dont avait déjà parlé HYPPOCRATE, l'une au-dessus, et l'autre au-dessous du diaphragme. Les pouls supérieurs indiquent les crises qui ont lieu par les cloaques situées au-dessus de ce viscère ; et les pouls inférieurs celles qui ont lieu par les organes situés au-dessous.

Les pouls supérieurs sont généralement caractérisés par une réduplication précipitée dans

les pulsations. Cette réduplication n'est dans le fond que la même pulsation partagée en deux ; elle est sujette à laisser de tems en tems des intervalles plus ou moins longs, selon la nature et le degré de la maladie : elle constitue le pouls *dicrotus*, ou *bisferiens* des anciens.

Les pouls inférieurs ont pour caractère l'inégalité des pulsations ; elle est quelquefois si considérable, qu'elle produit des vraies intermittences. Ces pouls s'accompagnent ordinairement d'une sorte de sautillement de l'artère, et ce caractère ne contribue pas peu à les faire reconnaître.

Les pouls supérieurs et inférieurs se soudivisent en plusieurs espèces, selon les organes par lesquels se fait l'excrétion critique. BORDEU a désigné le caractère de chacun de ces pouls ; mais il n'est pas aisé à saisir, soit parceque la plupart des pouls simples exigent pour leur connaissance un tact très-exercé ; soit parceque ces pouls se compliquent très-souvent. Dans le cours d'une pratique de plus de vingt ans, je n'ai distingué que les suivans : 1.° le pouls *intestinal*, qui moins développé que les autres, offre des intermittences plus ou moins fréquentes ; 2.° le pouls de la sueur, appelé *undosus*, qui est marqué par l'accroissement successif de trois ou quatre pulsations : je l'ai

toujours vû accompagner l'expectoration dans les maladies qui intéressent la poitrine ; 3.° le pouls des *urines* qui est l'inverse de celui de la sueur, et dont les pulsations vont en décroissant : celui-ci est rare ; 4.° enfin le pouls *nasal*, qui annonce les hémorragies du nez, et dont le caractère consiste dans la réduplication jointe à la plénitude et à un peu de dureté : il est fort et vîte pour l'ordinaire.

Ces diverses espèces de pouls sont déterminées, par l'irritation spécifique des organes qu'occasionne la matière critique, et par leur *consensus* avec le diaphragme et le cœur qui reçoivent les irradiations sympathiques de ces organes. Le diaphragme qui est le point central où se réunissent les forces, affecte diversement le cœur et le systême artériel, et en modifie l'action, selon l'espèce d'irritation qu'il reçoit. Ajoutez à cela que le diaphragme donnant passage à la veine cave, gêne plus ou moins le cours du sang dans cette veine, selon le degré de spasme qu'il éprouve, et qu'ainsi il contribue à produire des intermittences plus ou moins considérables.

« Dans les progrès de l'inflammation des » poumons, dit Baglivi, j'ai vû que la trop » grande tension et les oscillations trop fortes » de leurs fibres rendaient le pouls dur, petit » et inégal. Peu de tems avant la mort, il

» devenait mou, égal et élevé . . . .
» ce signe ne me rassurait pas, la perte des
» malades n'en était que plus précipitée; car
» ils mouraient presque aussitôt et en par-
» lant. «

« La plupart des malades meurent dans les
» maladies aiguës avec un pouls petit et fré-
» quent. « Baglivi.

Le prognostic uniquement fondé sur le pouls, est trompeur dans le plus grand nombre de cas: il ne faut pas s'en rapporter à lui seul; mais il est prudent de considérer et de peser tous les signes que présente la maladie, de faire attention à ce qui a précédé et de composer le prognostic de la réunion de toutes ces considérations.

II.

Prognostics tirés de la face, des yeux, des lèvres et des dents.

La face *Hyppocratique* annonce une mort très-prochaine, à moins qu'elle ne soit l'effet des veilles immodérées, d'un flux excessif ou de l'abstinence. Elle est ainsi décrite au livre des Prénotions.

« Le nez est aigu, les yeux enfoncés, les
» tempes affaissées ; les oreilles froides, con-
» tractées et renversées à leur extrémité ; la
» peau du front est dure, tendue et desséchée ;
» la couleur de toute la face est d'un vert pâle,
» noire, livide ou plombée. «

» Lorsque dans les personnes qui ont des
» obstructions des viscères, la face conserve
» sa couleur naturelle et animée ; on peut en
» entreprendre la guérison. Il n'en est pas de
» même, quand le visage s'éloigne beaucoup
» de l'état naturel, et que tout le corps est
» pâle et maigre : la guérison n'a pas lieu. Il
» en est autrement dans le cancer de l'utérus :
» car la couleur de la face est comme dans
» l'état naturel et les joues sont toujours rouges. «

BAGLIVI.

« Si le visage devient tout-à-coup plombé
» dans l'hydropisie ascite, dans l'hydrothorax,
» et dans la cachexie, c'est un signe précur-
» seur de la mort. « BAGLIVI.

« Les mouvemens spasmodiques au front,
» annoncent la phrénésie. « HYPPOCRATE.

« Lorsque le visage est rempli, vermeil et
» fleuri, et qu'il ne change pas dans une fièvre
» un peu forte qui fait des progrès ou qui se
» soutient dans le même état, cela annonce
» que la maladie sera longue. « DURET.

« Si les malades fuient la lumière, ou pleu-

» rent involontairement; si les yeux sont ren-
» versés, ou l'un des deux plus petit que l'au-
» tre; si le blanc de l'œil est rouge; si l'on y
» apperçoit des petites veines livides ou noi-
» res; s'il y a de la crasse autour des prunelles;
» si les yeux sont assidûment mobiles ou sail-
» lans, ou enfoncés, ou s'ils sont ternes; si la
» couleur de toute la face est changée; tous
» ces signes sont mauvais ou pernicieux. «
HYPPOCRATE *prénot.*

« Lorsqu'une humeur qui affectait les lom-
» bes, remonte aux parties supérieures, et af-
» fecte convulsivement les yeux, en en dé-
» tournant l'axe, de manière que les malades
» louchent, c'est un des signes les plus funes-
» tes. « *Coaq.*

« Il faut considérer les yeux durant le som-
» meil : lorsqu'on apperçoit le blanc de l'œil
» à travers les paupières qui ne ferment pas
» entièrement, si cela ne vient pas d'un flux
» de ventre, ou d'un purgatif, et que le ma-
» lade n'ait pas l'habitude de dormir ainsi,
» c'est un signe mortel. « *Prénot.*

« Si la paupière est renversée ou ridée, si
» elle est livide ou pâle, de même que la lèvre
» ou le nez, avec quelques-uns des signes
» précédens, la mort est très prochaine. «
Prénot.

« La cécité est quelquefois critique dans les » fièvres. « *Liv. des crises.*

« Lorsqu'à la fin d'une fièvre, la cécité survient, les autres mauvais signes persistant, » le malade est menacé d'une mort prochaine. «

LEROY.

« Le regard fier et les yeux fixes, menacent » du délire. « *Liv. des épid.* 6.

« La rougeur des yeux qui survient dans la » fièvre, désigne de longues indispositions du » bas-ventre. « *Coaq.*

« C'est un signe mortel, lorsque les lèvres » sont sans vie, pendantes, froides et blan- » ches. « *Liv. des crises.*

« Le tremblement des lèvres ou de la lan- » gue, désigne un flux de ventre. « *Coaq.*

« Le grincement des dents dans les fièvres, » lorsqu'on n'en a pas l'habitude dès l'enfance, » désigne le délire et la mort. Le danger est » aussi très-grand chez ceux qui ont l'habitude » de grincer les dents lorsque le grincement a » lieu dans le délire. « *Liv. des crises.*

« Lorsque dans la fièvre il s'amasse des » matières visqueuses autour des dents, c'est » un signe que la fièvre deviendra plus vio- » lente. « *Aph.* 53. *Sect. IV.*

III.

Prognostics tirés des attitudes et des mouvemens du corps.

« C'est un bon signe, quand un malade se
» couche sur le côté droit ou gauche, les bras,
» les jambes et le col un peu fléchis, et tout
» le corps posé mollement ; car c'est ainsi qu'on
» se couche dans l'état de santé. « *Prénot.*

« Il est moins bon de rester couché sur le
» dos, et d'avoir le col, les bras et les jam-
» bes tendus. « *Prénot.*

« Si le malade descend et tombe aux pieds
» du lit, c'est un signe encore plus dange-
» reux. « *Prénot.*

« C'est un mauvais signe et qui indique des
» anxiétés, que d'avoir les pieds nuds et peu
» chauds, et de jeter les jambes de côté et
» d'autre. « *Prénot.*

« C'est un signe mortel que de dormir cons-
» tamment la bouche ouverte, et d'avoir étant
» couché sur le dos, les bras et les jambes
» retirés et éloignés les uns des autres. » *Prénot.*

« C'est un mauvais symptôme, dans les ma-
» ladies aiguës, que de porter ses mains au

» visage, de chasser aux mouches, et d'arra-
» cher des couvertures et des mûrs, des floc-
» cons. « *Prognost.*

« Celui qui se couche sur le ventre et qui
» n'a pas l'habitude de dormir ainsi lorsqu'il
» est en santé, est dans le délire; ou bien il
» éprouve quelques douleurs de ventre. «
Prénot.

« C'est un mauvais signe dans les maladies
» aiguës que de ne pouvoir rester qu'assis dans
» le tems de la vigueur, et surtout dans les
» inflammations de poitrine. « *Prénot.*

« Dans les maladies aiguës, se remuer, se
» tourner et se lever avec aisance, est un
» très-bon signe. Le contraire indique une
» maladie mortelle, dangereuse ou longue. «
Prénot. Celui qui demeurait dans le jardin de
Déalcès était accablé, et se levait difficilement; il ne mourut pas; mais sa maladie fut
longue, et ne se jugea qu'au 40.e jour, et après
bien des dangers.

« Les agitations continuelles et le sommeil
» pénible sont ordinairement suivis de convul-
» sions. « *Coaq.* ERASINUS qui mourut le 11.^e^
jour dans les convulsions, avait eu des agitations, des insomnies, et des nuits pénibles.

« Ceux dont tout le corps palpite, perdent
» souvent la parole, et meurent en cet état,
» avant de la recouvrer. « *Coaq.*

I V.

Prognostics tirés de la langue.

« La langue est pour l'ordinaire semblable » aux urines. La langue qui est d'un vert pâle » annonce la bile; et la langue blanche, la » pituite; la langue a la couleur des humeurs » qui la teignent. « *Malad. épid. liv.* 6.

« La soif et l'aridité de la langue dans les » aiguës, annoncent souvent un délire pro- » chain. « *Coaq.* La femme de DROMEADES, eut le quatrième jour, la langue aride avec une soif extrême, elle délira dès le lendemain.

« Dans les fièvres aiguës, la langue se cou- » vre d'un enduit qui prend une couleur rouge, « brune, noire; elle devient sèche et rude et » les dents de devant se couvrent d'un limon » sec et noirâtre. Quand dans ces circonstan- » ces, la langue commence à s'humecter par » les bords; lorsque l'étendue de cet enduit » commence à diminuer, que toute la bouche » s'humecte, que les gencives reprennent leur » couleur vermeille; de tels signes sont très- » favorables. Ils dénotent que la secrétion de

» la salive, et la transpiration orale se rétab-
» lissent, et que la coction avance. «

« Lorsque le malade respire la bouche ou-
» verte, la sécheresse de la langue ne fournit
» aucun prognostic. «

« Quand le léger effort que fait le malade
» pour sortir la langue et la montrer, suffit
» pour la rendre tremblante ; c'est un signe
» de grande faiblesse qui n'appartient qu'aux
» maladies aiguës les plus graves. « LEROY.

« Dans les aiguës ou autres maladies graves,
» la langue froide est un signe de mort pro-
» chaine. « BAGLIVI, RIVIERE etc.

V.

Prognostics tirés des affections de la tête.

« Dans ceux qui ont la fièvre continue ou
» tierce, si la vûe s'affaiblit, s'ils voyent pa-
» raître des lueurs, et qu'à raison du pince-
» ment de l'orifice de l'estomac, il survienne
» sans douleur et sans inflammation une ten-
» sion dans la partie droite ou gauche de l'hy-
» pochondre ; il faut s'attendre au lieu du vo-
» missement, à une hémorragie nasale, surtout
» chez les jeunes-gens : mais les vomissemens
» surviendront

» surviendront plutôt aux hommes de trente ans » et aux vieillards. « *Prénot.* L'effort d'action aboutit dans la jeunesse à la tête ; et chez les hommes du moyen âge et les vieillards, les forces se dirigent naturellement vers les viscères épigastriques.

« Les douleurs de tête violentes et continues » avec fièvre, sont mortelles, lorsqu'il s'y joint » quelques mauvais signes. Mais si la douleur » s'étend au-delà de vingt jours et que la fièvre » persiste sans mauvais signes, on doit s'atten- » dre à une hémorragie du nez, ou à un ab- » cès aux parties inférieures. Si la douleur » est récente, et surtout si elle occupe le front » et les tempes, l'hémorragie nasale ou la sup- » puration en sont la suite. L'hémorragie arrive » à ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de » trente-cinq ans, et la suppuration à ceux qui » passent cet âge. « *Prénot.*

« Les douleurs de tête très-aiguës causent » quelquefois des convulsions. « *Coaq.*

« La douleur de tête dans une maladie aiguë » avec rétraction de l'hypocondre, se con- » vertit en phrénésie, s'il ne survient pas d'hé- » morragie nasale. « *Coaq.*

« La douleur de tête, qui arrive dans les » aiguës, après le 3.e ou le 4.e jour, est un » indice d'hémorragie, lorsque toute-fois, il y

» a d'autres signes concomitans. Dans ce cas, » il ne faut rien faire pour arrêter l'écoule- » ment, crainte d'empêcher la crise. « HOULIER.

« Dans les maladies de tête, les urines four- » nissent des signes salutaires, ou mortels. Si » elles sont blanches, aqueuses et légères, » c'est une mauvaise marque. « BAGLIVI.

« La constipation rend toujours les maladies » de tête plus violentes. Dans ce cas, les bains » de pieds et la liberté du ventre produisent » de bons effets. « BAGLIVI.

« C'est un mauvais signe pour ceux qui ont » réchappé d'une attaque d'apoplexie, s'ils » s'affligent souvent pour la moindre cause et » sans sujet. « BAGLIVI.

V I.

Prognostics tirés des affections des oreilles.

« Une douleur aiguë de l'oreille avec fièvre » continue et violente, est à craindre. Le dé- » lire et la mort en sont ordinairement la suite. » Les jeunes-gens meurent de cette affection » le 7.e jour, et quelque-fois plutôt. Les » vieillards en meurent plus tard, parce que » la fièvre et le délire sont à cet âge moins

» violens, et qu'il s'établit auparavant une » suppuration. « *Prénot.*

« S'il coule un pus blanc de l'oreille, et si » le sujet est jeune, on peut espérer qu'il en » reviendra, pourvû qu'il y ait encore quelque » autre bon signe. « *Prénot.*

« Ceux qui étant affaiblis ou affaissés par la » maladie, ont perdu la faculté de voir et » d'entendre, sont près de la mort. » *Coaq.* La femme de DÉALCÉS perdit le sentiment au 17.e jour, et mourut trois jours après.

« Les douleurs qui descendent aux parties » inférieures, délivrent de la surdité. « *Liv. des crises.* Tel fut le cas d'HÉROPHON. Il survint après le 8.e jour des douleurs dans les jambes, qui firent cesser la surdité et le délire.

« Réciproquement la surdité qui survient, » fait cesser les fortes douleurs des parties in- » férieures. « *Liv. des crises.*

« La surdité est un mauvais signe dans les » maladies aiguës : elle est souvent suivie d'un » délire furieux, et quelquefois de la mort, à » moins qu'elle ne soit critique, et que la fièvre » ne cesse : mais alors la surdité est incu- » rable. « *Coaq.*

« La surdité, la douleur de tête, la tension » de l'hypocondre, et les urines ténues, me- » nacent des parotides. « *Prénot.* CLAZOMÈNE

après avoir éprouvé tous ces symptômes, eut une parotide de chaque côté, le 17.[e] jour de sa maladie.

« Dans les fièvres ardentes, les parotides qui » ne se terminent pas par la suppuration, sont » mortelles. « HYPPOCRATE.

« Quoique les parotides viennent à suppu- » rer, si les urines n'offrent pas de signes de » coction, ou s'il ne survient pas un flux de » ventre, c'est un mauvais signe. Comme les » matières sont encore crues, l'ulcère devient » malin. « DURET.

« Les parotides sont salutaires, lorsqu'elles » paraîssent dans un jour critique avec des » signes de coction, pourvû qu'elles ne soient » pas trop grandes, et que la partie ne puisse » les contenir, ni trop petites pour qu'elles ne » puissent donner issue aux matières morbifi- » ques, et faire cesser la maladie. Celles qui » sont plus étendues que petites, ne sont pas rou- » ges, ni bien douloureuses : celles qui sont autre- » ment, sont d'un mauvais caractère. « BAGLIVI.

« La surdité fait cesser le flux de ventre, » et celui-ci guérit la surdité. L'hémorragie » nasale produit le même effet. « *Aph.* 28 et 60. *sect. IV.*

« L'écho et le bourdonnement d'oreilles, » semblable à celui des abeilles, sont mortels » dans les maladies aiguës. « HYPPOCRATE.

« La surdité dans les maladies aiguës est un » signe de guérison, si les autres symptômes » ne sont pas dangereux. « BAGLIVI.

« Elle se dissipe peu-à-peu pour l'ordinaire » dans la convalescence. Quelquefois aussi elle » résiste à tous les remèdes, et le malade » demeure sourd. « LEROY.

VII.

Prognostics tirés des affections de la gorge et du cou.

« L'ulcération de la gorge avec fièvre, est » un mauvais symptôme; et le malade court » de grands risques, s'il s'y joint quelqu'autre » mauvais signe. « *Prénot.* HYPPOCRATE entend ici par *ulcération*, celle occasionnée par la distillation d'une humeur âcre et ténue, comme il l'énonce dans les Coaques. La fille D'EURIANAX ayant eu une semblable affection durant sa maladie, mourut le 17.e jour.

« L'angine est très-dangereuse, et donne » promptement la mort, lorsqu'elle ne laisse » rien appercevoir dans la gorge et au cou: » elle tue au même jour où elle paraît, ou le » 2.e, le 3.e, le 4.e. *Prénot.*

« Les angines douloureuses qui se manifes-
» tent par la rougeur et la tumeur à la gorge,
» sont dangereuses, mais plus longues que les
» précédentes, si la rougeur est considérable
» et qu'elle occupe non seulement la gorge,
» mais encore le cou. Les malades en réchap-
» pent, lorsque le cou et la poitrine sont rou-
» ges, et que l'érysipèle ne rentre pas; mais
» si celui-ci ne paraît pas au dehors les jours
» de jugement; ou si le malade ne rejete pas
» du pus en toussant; s'il avale sans douleur;
» c'est un indice de mort, ou d'apparition
» prochaine de l'érysipèle. « *Prénot.*

« Il est plus sûr que la rougeur et la tumeur
» se manifestent au-dehors; car si elles se
» portent sur le poumon, elles occasionnent
» chez la plupart le délire, et la suppura-
» tion. « *Prénot.*

« La tension douloureuse du cou est très-
» dangereuse dans toutes les maladies aiguës:
» mais elle l'est encore plus dans celles où l'on
» a à craindre le délire. « *Coaq.*

« Les douleurs du cou sont quelquefois les
» avant-coureurs des convulsions dans les fiè-
» vres, à moins que celles-ci ne soient pas
» aiguës, et que ces douleurs soient occasion-
» nées par une humeur de fluxion. « *Prorrhét. Liv. I.* et *Coaq.*

« La strangulation qui survient dans la fièvre,

« sans qu'il paraîsse aucune tumeur à la gorge,
» est mortelle. « *Aph.* 34. *Sect. IV.*

« Lorsque la torsion du cou a lieu dans la
« fièvre, sans qu'il paraîsse aucune tumeur à
» la gorge et que la déglutition est empêchée,
» c'est un signe mortel. « *Aph.* 35. *Sect. IV.*

« Les malades affectés de l'angine, et qui
» ont la gorge sèche et lisse, avec des cra-
» chats peu fournis, sont en danger. « *Coaq.*

« La chûte de l'angine sur le poumon, est
» d'autant plus à craindre, qu'il n'y a point
» eu de crachats. « *Coaq.*

« Il faut tout craindre pour les malades,
» qui étant affectés de l'angine, ne crachent
» pas de bonne heure des matières cuites. «
Coaq.

« Quand la violence de la suffocation con-
» traint le malade à rendre ses excrémens, il
» est désespéré. « *Coaq.*

VIII.

Prognostics tirés de l'état des hypocondres et des lombes.

« L'hypocondre est dans l'état naturel,
» lorsqu'il est sans douleur, mou et égal des
» deux côtés. S'il est enflammé, douloureux

» ou tendu, c'est une affection dangereuse. « *Prénot.* PHILISCUS qui mourut au 6.e jour, avait l'hypocondre tuméfié. ERASINUS l'avait élevé aussi, et tendu : il mourut le 5.e jour, à l'entrée de la nuit.

« Les pulsations, battemens ou palpitations » qui surviennent aux hypocondres dans les » fièvres, annoncent souvent un délire funeste : » si à ces pulsations se joint un mouvement » fréquent des yeux, les malades deviennent » furieux. « *Prénot.* SILÉNUS qui périt le 11.e jour, eut continuellement des palpitations à l'hypocondre droit.

« Une tumeur dure et douloureuse à l'hy- » pocondre, est une affection très-dangereuse, » surtout si elle occupe les deux côtés : mais » si elle n'en occupe qu'un, elle est moins » dangereuse au côté gauche. « *Prénot.*

« Les hypocondres tendus ou douloureux, » sans dureté extérieure, sont très-suspects » dans les maladies aiguës : ils annoncent une » inflammation profonde. « *Coaq.*

« Les hypocondres élevés, météorisés, avec » tension douloureuse dès le commencement » de la fièvre, annoncent une mort pro- » chaine. « *Prénot.*

« Les fièvres qui commencent avec des dou- » leurs dans les hypocondres, annoncent de » la malignité. » *Coaq.* La femme de DRO-

MEADES, eut le 1.er jour de la fièvre, des douleurs à l'hypocondre droit : elle mourut le 6.e.

« Quand l'assoupissement se joint à la dou- » leur des hypocondres, c'est un signe mortel. « *Coaq.* PHALACRUS fut assoupi dès les premiers jours avec l'hypocondre droit tuméfié et douloureux : il mourut le 34.e.

« Lorsque les hypocondres sont élevés, avec » borborygmes, et s'il se manifeste de la douleur » dans les lombes, il survient un flux de ven- » tre, ou la sortie des vents, ou un flux copieux » d'urines. Ces choses ont lieu dans les fièvres. « *Aph. 73 Sect. IV.*

« Lorsque les tumeurs des hypocondres et » la fièvre ne cessent pas dans l'espace de vingt » jours, la suppuration a lieu. « *Prénot.*

« Les tumeurs molles et indolentes, qui cèdent » à la pression des doigts, sont d'un jugement » plus long, mais elles sont moins dangereuses. « *Prénot.*

» Si la fièvre et la tumeur ne cédent pas » dans l'espace de soixante jours, on doit s'at- » tendre à une suppuration dans l'hypocondre, » ou dans les autres parties du ventre, et de la » même manière. » *Prénot.*

« Les douleurs des lombes ou des parties » inférieures, qui remontent vers le diaphragme,

» mettent le malade dans le plus grand dan-
» ger. « *Prénot.*

« La douleur des lombes jointe à celle de » la tête et de l'estomac, annonce souvent » des convulsions. « *Prorrhét. liv.* 1.

« La douleur des lombes ou des reins, rend » les maladies très-graves. « *Coaq.* La femme de PHILISCUS de Thase ressentit des douleurs aux lombes dès les premiers jours : elle mourut le 20.e. Celle qui demeurait sur le rivage, n'en mourut pas, mais elle fut très-mal, et il lui resta de la douleur après le jugement.

« Quand la douleur des lombes reflue à la » tête, et qu'elle affecte les nerfs cervicaux » qui se distribuent aux bras, de manière qu'il » en résulte de la stupeur aux mains; s'il y a » en même tems de la douleur à l'orifice de » l'estomac, et tintement d'oreilles, il survient » une hémorragie abondante, ou une diarrhée » et presque toujours du délire. « *Coaq.* La femme du rivage en est un exemple : elle eut d'abord une douleur aux lombes qui se porta le 3.e jour à la tête : elle perdit presque aussitôt la parole; la main droite fut perdue, elle délira complettement; et elle eut une légère diarrhée bilieuse.

« Si les douleurs des lombes ou des parties » inférieures montent au diaphragme, c'est un

» signe très-funeste. « *Prénot.* SILÉNUS après avoir éprouvé des douleurs de reins, eut les hypocondres tendus sans dureté : le délire augmenta par degrés, il devint phrénétique, et mourut le 11.e jour.

« Les douleurs des lombes dans la fièvre, » rendent le ventre humide. « (C'est-à-dire occasionnent des déjections liquides.) *Coaq.* La femme enceinte de trois mois eut une diarrhée bilieuse qui avait été précédé de douleurs des lombes.

« Lorsque la douleur des reins monte à la » tête et au cou, on a à craindre le délire, la » convulsion ou une paralysie. « *Coaq.*

« Lorsqu'il survient de la douleur à l'hypocon- » dre sans inflammation, si la fièvre a lieu, elle » la fait cesser. « *Aph.* 40 *Sect. VI.*

» Ceux qui éprouvent de la douleur dans » les lombes ou dans le côté, sans cause ma- » nifeste, deviennent ictériques. « *Coaq.*

« Les hémorragies occasionnées par les » douleurs des lombes, sont abondantes. « *Coaq.*

I X.

Prognostics tirés des affections du bas-ventre.

» On doit considérer de la manière sui-
» vante les dépôts purulens du bas-ventre.
» Ceux qui ont lieu au-dehors, sont les meil-
» leurs, surtout s'ils sont très-superficiels, petits,
» et terminés en pointe. Les plus suspects sont
» ceux qui sont grands et larges, et qui ne
» s'élèvent pas en pointe. « *Prénot.*

« C'est un mauvais signe que d'avoir le ventre
» enflé dans la fièvre, quand les vents ne sortent
» pas librement. « *Coaq.*

HYPPOCRATE a entendu parler ici du météorisme, qui est toujours un symptôme fâcheux. A l'ouverture des cadâvres des personnes qui ont eu ce symptôme à la fin de la fièvre, on trouve pour l'ordinaire les intestins presque blancs et transparens, tant ils sont gonflés et distendus.

» Ceux qui éprouvent des coliques autour
» du nombril, lesquelles résistent aux médica-
» mens et aux autres moyens, deviennent affec-
» tés de la tympanite. « *Aph.* 11 *Sect. IV.*

« Les enfans, qui se manient souvent le ven-

» tre, ont des vers : mais la chose est encore
» plus certaine, si en même tems ils éprouvent
» des coliques. « BAGLIVI.

« Lorsque la douleur de colique est fixe, et
» s'accompagne de fièvre, elle se termine fré-
» quemment par un abcès : cela n'a pas lieu,
» lorsque la douleur est vague. « BAGLIVI.

X.

Prognostics tirés des affections des hanches, et des extrémités.

« Les douleurs des hanches guérissent les
» fièvres ardentes, les douleurs de tête, et
» celles qui occupent les parties voisines du
» diaphragme. « *Liv. des crises.*

« Les douleurs qui surviennent aux cuisses
» dans les maladies aiguës qui sont encore dans
» l'état de crudité, annoncent de la malignité
» et du délire, soit qu'il y ait ou non un
» *suspensum* dans les urines. « *Coaq.*

« Lorsqu'une forte douleur commence avec
» la fièvre, et qu'elle n'occupe qu'une très-
» petite partie, telle qu'un doigt, un orteil etc.

» on doit la regarder comme suspecte. « *Malad. popul. liv.* 2.

« C'est un mauvais signe, que d'avoir la » tête, les bras et les pieds froids, tandis » que le ventre et les côtés sont chauds. « *Prénot.*

« Lorsque dans les maladies aiguës, les ongles » et les doigts deviennent livides, c'est un signe » très-mortel. « *Prénot.*

« Dans les fortes douleurs de ventre, le froid » des extrémités annonce un très-grand danger. « *Aph.* 26 *Sect. VII.*

X I.

Prognostics tirés de l'état de l'âme.

« La frayeur et la tristesse qui se soutiennent » pendant long-tems, indiquent la présence de » l'atrabile. « *Aph.* 23 *Sect. VI.*

« Ceux affectés de crainte et de tristesse, » avec peu ou point de fièvre, et qui sont en- » suite attaqués d'un délire furieux, guérissent » lorsqu'il survient de forts accès de fièvre » suivis de sueurs et d'un sommeil tranquille. « *Coaq.* Tel fut le cas de la femme qui demeurait près le fils de PYLADE.

« Les idées tristes et effrayantes dans les » maladies graves, occasionnent très-souvent » des convulsions. « *Coaq.*

XII.

Prognostics tirés de l'état de la respiration.

« La respiration libre et aisée a un grand » pouvoir dans la guérison de toutes les ma- » ladies aiguës, et de celles qui se terminent dans » quarante jours. « *Prénot.*

« La respiration courte et fréquente est très- » suspecte : car elle indique de l'inflammation » ou de la douleur dans les parties situées au- » dessus du diaphragme. « *Prénot.* PITHION de Thase, qui mourut le 10.e jour en fournit un exemple.

« La respiration entrecoupée (*spiratio luc- » tuosa*, *spiritus offendens*,) est un très-mauvais » signe, ainsi que celle qui est rare et grande. « *Coaq.*

« La respiration rare et grande annonce le » délire ou les convulsions. « *Coaq.*

« L'air expiré qui sort froid de la bouche » et du nez, est un signe très-mortel. « *Prénot.*

« Lorsque dans une fièvre continue, il y a
» délire et difficulté de respirer, c'est un signe
» mortel. « *Prénot*.

« On ne doit pas espérer beaucoup des
» pleurétiques qui veulent être assis sur leur
» lit, à cause de la difficulté qu'ils ont de
» respirer, et qui ne peuvent pas rester cou-
» chés, parce qu'ils se sentent suffoqués. J'en
» ai vu périr beaucoup. Ce signe est dangereux
» et presque mortel dans les maladies aiguës
» des poumons, surtout lorsqu'on entend un
» sifflement dans la trachée-artère, et que le
» malade n'a pas la force de rejeter les cra-
» chats. Dans cet état, quoique le pouls pa-
» raisse bon, c'est un signe trompeur, il faut
» s'en méfier. « BAGLIVI.

« Lorsque la respiration est petite et lente,
» c'est un signe de mort. « BAGLIVI.

« La difficulté de respirer, est toujours à
» craindre, quand elle n'est pas un des avant-
» coureurs de la crise, ou qu'elle ne l'ac-
» compagne pas. « BAGLIVI.

« La respiration forte et tardive est un signe
» certain de délire. « DURET.

« La phrénésie qui survient dans la péri-
» pneumonie, est mortelle. « *Aph.* 12 *Sect VII.*
» La douleur de côté qui, lorsque le malade,

rend

» rend des crachats bilieux, disparaît, donne » naissance au délire. « *Coaq.*

L'ouverture des cadâvres souvent présente dans ces deux cas, le cerveau très sain ; mais il y a toujours une portion du poumon plus ou moins considérable enflammée et gangrénée.

» La respiration qui ne peut s'exercer que la » tête droite, donne quelquefois lieu à une » hydropisie cruelle. « *Coaq.*

Les observations de MORGAGNI etc., prouvent la vérité de cette sentence : il a trouvé des épanchemens séreux dans la cavité de la poitrine des cadâvres d'hommes morts dans une semblable circonstance.

« Les inflammations de poitrine qui débutent » par un vomissement opiniâtre, sont sujettes » dans leur cours à une expectoration puru- » lente. « LEROY.

« On peut s'attendre à une parotide consi- » dérable, quand la respiration est gênée avec » tension dans l'hypocondre, et qu'il y a fièvre » aiguë et frissonnemens. « *Coaq.*

XIII.

Prognostics tirés de l'état de la voix.

« Les malades qui sont très-faibles et qui » perdent la parole, sont près de la mort. « *T. I.*

Coaq. La femme de la place des menteurs perdit la parole le 13.e jour, et mourut au 14.e. La femme qui demeurait près de la fontaine froide et qui mourut au 80.e jour, l'avait perdue quelques jours auparavant.

« Ceux qui dans les maladies aiguës, ont des » palpitations partout le corps, sont en danger » de perdre la parole et de mourir en cet état, » sans l'avoir auparavant recouvrée. « *Prorrhét. liv. I.* Le phrénétique ayant eu des palpitations par tout le corps, perdit la parole, et mourut.

« Ceux à qui la voix vient à manquer après » un jugement incomplet ou mauvais, ou sans » crise, sont exposés à mourir avec un trem- » blement. « *Coaq.*

« Ceux qui après un grand délire, perdent » la parole, sont près de la mort. « *Coaq.*

« Lorsqu'on perd la voix après de vives » douleurs, on meurt dans les spasmes et les » convulsions. « Hyppocrate.

« La voix faible avec perte des forces, est » de très-mauvais augure dans les maladies » aiguës. « Baglivi.

XIV.

Prognostics concernant le délire.

« La phrénésie qui attaque les personnes au-
» dessus de quarante ans, ne guérit pas aisé-
» ment. « Hyppocrate.

Le délire furieux ne s'observe que dans les maladies des jeunes-gens et des adultes. En général il est utile que le délire réponde à peu près au degré de la fièvre, et qu'il augmente et diminue avec elle; mais quand le pouls et les forces s'affaiblissent, le délire persiste au même degré, ou augmente, c'est un signe pernicieux.

« Lorsque le délire est compliqué de mou-
» vemens convulsifs, soit aux poignets, soit
» aux yeux, ou aux muscles de la face, du
» cou, de la tête, il est mortel. « Leroy.

« Si le délire phrénétique cesse sans raison,
» c'est-à-dire, si le malade reprend sa con-
» naissance, sans que le changement ait été
» occasionné par quelque évacuation critique,
» ou par quelque dépôt; les symptômes funestes
» qui accompagnaient le délire persistant; la
» mort du malade est très-prochaine. « Leroy.

» Les délires les plus pernicieux, sont ceux » dans lesquels les malades refusent les choses » nécessaires à la vie, comme les alimens et » les boissons; car s'ils persévèrent ainsi, la » mort est inévitable. « *Coaq.*

» Les délires furieux ou féroces, finissent » rarement sans convulsions. « *Coaq.* La femme de Cyzique, après avoir eue beaucoup de délire, tomba dans les convulsions dont elle périt.

» Quand le délire se joint à l'assoupissement, » les convulsions sont prochaines. « *Coaq.*

» Le délire accompagné de frayeur et de » découragement avec le froid des extrémités » et des sueurs froides au front, est un signe » très-mortel. « 3.e *constit. épid.* liv. 1.

» Les délires gais sont les plus sûrs. « *Coaq.*

» Les malades qui dans le délire, palpent » leurs couvertures, les murailles, les rideaux » de leurs lits, qui grattent avec leurs mains, » qui amassent des floccons, sont affectés mor- » tellement. » *Coaq.*

» Le délire avec silence dans les malades » qui n'ont pas perdu la parole, est un signe mor- » tel. » *Coaq.*

» L'insomnie, la douleur de tête, la séche- » resse de la langue, et la surdité annoncent » un délire très-prochain. « *Prorrhét. liv. I.*

» L'assoupissement joint à l'insomnie, avec » des urines noires et aqueuses, font craindre

» le délire et les convulsions. « *Coaq.* La femme de Thase qui demeurait près la fontaine froide, éprouva tous ces symptômes, avant que de mourir.

« La tête pesante et douloureuse avec assou- » pissement, fait craindre les convulsions. « La femme de DROMÉADES, fut assoupie le 4.e jour avec douleur et pésanteur de tête : elle mourut le 6.e dans des convulsions qui commencèrent par la tête. PHILISTE de Thase fut assoupi dès le premier jour avec douleur de tête : il eut des convulsions le 4.e, et mourut le lendemain.

« Le souvenir de ses rêveries dans le délire, » est un bon signe; le contraire est un signe » pernicieux. « *Coaq.*

« Ceux dont la veine du coude bat, sont, » ou deviennent phrénétiques et furieux. « *Liv. épid. II.*

« Dans les maladies aiguës, la noirceur de » la langue, est presque toujours un signe cer- » tain de délire. « BAGLIVI.

« S'il survient un flux de ventre dans le dé- » lire, il le guérit, surtout si la maladie » approche du tems de la coction. « BAGLIVI.

« Lorsque la phrénésie dégénère en léthargie, » c'est un signe mauvais; ce n'en est pas un

» si mauvais, si la léthargie dégénère en phré-
» nésie. « Baglivi.

X V.

Prognostics concernant les convulsions et les douleurs.

« Les convulsions qui arrivent dans la fièvre, » sont pernicieuses. « *Coaq.*

« Il vaut mieux que la fièvre survienne dans » les convulsions, que celles-ci dans la fièvre. « *Aph.* 26 *Sect. II.*

« Les convulsions qui dépendent de la ma- » trice, ne sont pas bien dangereuses. « *Prorrhét. liv. I.*

« Les enfans qui ont des flux de ventre » abondans pendant la dentition, sont moins » sujets aux convulsions que les autres : et » ceux qui sont alors attaqués d'une fièvre » aiguë, en éprouvent rarement. « *Liv. de la dentit.*

« Presque toutes les maladies convulsives des » enfans, viennent de l'estomac : c'est pour- » quoi les doux purgatifs leurs conviennent et » surtout l'infusion de rhubarbe. « Baglivi.

« Les enfans qui ont des croûtes de gale à

» la tête, sont rarement affectés de mouvemens » convulsifs. « HYPPOCRATE.

« Si un enfant devient tout-à-coup épilep- » tique, ou, cela vient de la dentition, ou cela » annonce l'éruption de la petite vérole; et si » cette dernière paraît après l'accès d'épilepsie, » elle sera d'un bon caractère et ordinairement » discrette. « BAGLIVI.

« La convulsion vient de réplétion, ou d'ina- » nition. « *Aph.* 39. *Sect. VI.*

« La convulsion ou le délire qui survient » dans les veilles excessives, est un mauvais » signe. « *Aph.* 18. *Sect. VII.*

« La convulsion ou le hoquet qui survient » dans une forte hémorragie, annonce du dan- » ger. « *Aph.* 3. *Sect. V.*

« La convulsion qui survient aux plaies, est » mortelle. « *Aph.* 2. *Sect. V.*

« La convulsion ou le hoquet qui survient » à une purgation excessive, est un mauvais » signe. « *Aph.* 4. *Sect. V.*

« Lorsque la douleur des parties enflammées « vient à cesser tandis que la fièvre persiste » ou augmente, si le pouls est petit, fréquent, » intermittent, avec des sueurs froides, c'est un » très-mauvais signe, surtout si l'inflammation » intéresse la plèvre ou quelqu'autre partie » membraneuse. Douze heures après que la » douleur a cessé, le malade tombe dans le

» délire, et périt infailliblement peu de tems
» après ; car c'est un signe de gangrène. C'est
» une remarque d'HYPPOCRATE, et je l'ai observé
» moi-même trois fois dans les hôpitaux. «
BAGLIVI.

« Les douleurs qui ne cèdent ni aux remèdes,
» ni à la saignée, et qu'on ne peut guérir par
» aucuns moyens, finissent par la suppuration. «
BAGLIVI. Il faut néanmoins excepter les douleurs rhumatismales chroniques qui se terminent rarement de cette manière.

« Les douleurs qui diminuent sans cause
» manifeste, sont mortelles. « BAGLIVI.

« L'observation a appris que souvent les
» douleurs de côté qui dépendent des vices
» de l'estomac, se font sentir principalement
» à la partie antérieure de la tête; celles qui
» viennent des affections de la matrice, se mani-
» festent au sommet et à la partie postérieure.
» C'est pourquoi les femmes sujettes aux vapeurs
» éprouvent ordinairement du froid dans ces
» parties. C'est le principal signe diagnostic des
» affections histériques. « BAGLIVI.

« Les mouvemens convulsifs sont un des
» signes de l'éruption de la petite vérole. Lors-
» qu'un enfant qui n'a pas encore eu cette
» maladie, est attaqué de fièvre avec des
» mouvemens convulsifs et une grande chaleur
» vers les lombes, on peut annoncer l'éruption

» de la petite vérole pour le lendemain. « BAGLIVI.

« Dans les mouvemens spasmodiques, les » urines sont abondantes, claires et limpides. « BAGLIVI.

« Les urines épaisses et troubles sont salu- » taires dans les convulsions; celles qui sont » claires et blanches, sont d'un mauvais au- » gure. « BAGLIVI.

« Un épileptique peut avoir dans le cours » d'une maladie aiguë, une ou plusieurs attaques » d'épilepsie; celles-ci tenant dans cette cir- » constance à une maladie chronique et habi- » tuelle, ne doivent pas influer sur le prognostic » d'une maladie aiguë. « LEROY.

» Les convulsions épileptiques qui précèdent, » accompagnent ou suivent l'accouchement, sont » ordinairement mortelles. « LEROY.

» De ces convulsions, les moins funestes sont » celles qui occasionnées par la violence et la » durée des douleurs de l'accouchement, cessent » après qu'il est terminé. « LEROY.

» Si la femme accouchée tombe en apoplexie, » ou si elle éprouve de fréquens accès d'épi- » lepsie dans les intervalles desquels elle soit » en léthargie, cela annonce, qu'il s'est formé » un dépôt de lait au cerveau. Un tel dépôt » fait périr pour l'ordinaire brusquement les » femmes auxquelles il survient. « LEROY.

« Les tremblemens qui surviennent dans la » phrénésie violente, sont mortels. « *Coaq*.

« Les tremblemens décidés par les mouve- » mens de l'atrabile, sont un mauvais signe. « *Coaq*.

« Ceux dont tout le corps palpite, et aux- » quels la voix vient à manquer, meurent. « *Coaq*. Tel fut le cas du quatrième malade du 3.e livre des épidémies : il fut privé de la voix au second jour : il palpita par tout le corps, et il mourut au 4.e jour.

« Le hoquet qui survient dans les fièvres » laborieuses, est un signe très-pernicieux. « *Coaq*. La femme de la place des menteurs eut beaucoup de hoquet le 12.e jour : elle périt le 14.e

« Les femmes qui ont des convulsions après » un avortement, en réchappent rarement. « BAGLIVI.

« Les convulsions à la suite de la phréné- » sie, sont mortelles. « AETIUS.

XVI.

Prognostics tirés du sommeil et de la veille.

« Le sommeil et la veille excessifs, sont un » mauvais signe dans les maladies. « *Aph.* 3. *Sect. II.*

« Un sommeil pénible dans les maladies, est » mortel ; lorsqu'il soulage, il est bon. « *Aph.* 1. *Sect. II.* NICODÈME d'Abdère dormit tranquillement la nuit du second jour : tout diminua au 3.ᵉ, et il fut entièrement jugé le 20.ᵉ. Le fils de PARION de Thase qui mourut le 27.ᵉ jour, avait eu des nuits pénibles.

« Lorsque le sommeil appaise le délire, c'est » un bon signe. « *Aph.* 2. *Sect. II.*

« Lorsque dans la fièvre il survient durant » le sommeil, des terreurs ou des convulsions, » c'est un mauvais signe. « *Aph.* 67. *Sect. IV.* Ce signe n'est pas aussi redoutable chez les enfans : il annonce le plus souvent la présence des vers : il se manifeste aussi dans le tems de la dentition, et à l'occasion des aigreurs auxquelles ils sont sujets.

« L'assoupissement est toujours dangereux ;

» mais il est mortel lorsqu'il est accompagné
» de réfroidissement. « *Coaq.*

« Les affections soporeuses, symptômes des
» fièvres aiguës, sont en général un peu moins
» dangereuses, et plus familières à l'âge mûr,
» ou avancé, qu'à la jeunesse. « LEROY.

« C'est un très-mauvais symptôme que de
» ne dormir ni jour ni nuit ; et on peut présager
» le délire, lorsque l'insomnie n'est pas occa-
» sionnée par une grande douleur. « *Prénot.*

« Les inquiétudes, les agitations et le som-
» meil turbulent, sont très-souvent suivis de
» convulsions. « *Coaq.*

« Les insomnies ne sont pas nuisibles dans
» les premiers jours des maladies qui sont ac-
» compagnées de douleurs de côté. « HYPPOCRATE dit même au livre des *affections internes* : « qu'il est avantageux d'empêcher de
» dormir ces malades pendant les onze premiers
» jours. «

« Les convulsions cèdent ordinairement à
» un sommeil tranquille. « *Coaq.*

« Il n'en réchappe aucun de ceux qui ayant
» la fièvre, ne dorment point, et sont cepen-
» dant tranquilles et sans inquiétude, qui ne par-
» lent pas, à moins qu'on ne les interroge, et
» qui retirent leur main en tremblant, lors-
» qu'on leur touche le pouls, ils meurent tous. «
RIVIÈRE, BAGLIVI etc.

XVII.

Prognostics concernant la faim et la soif.

» C'est un bon signe dans toute les mala-
» dies, que de conserver l'appétit et la raison.«
Aph. 33. *Sect. II.*

» C'est un mauvais signe que de manger suf-
» fisamment dans la convalescence, sans que la
» nourriture profite. » *Aph.* 31. *Sect. II.*

» Le dégoût accompagné du pincement de
» l'orifice de l'estomac, du vertige ténébreux
» et de l'amertume de la bouche dans l'ab-
» sence de la fièvre, annoncent le besoin de
» purger par le haut. » *Aph.* 7. *Sect. IV.*

» Une aversion constante pour toute sorte
» d'alimens, jointe à d'autres mauvais signes,
» est un symptôme très-funeste. » *Malad. po-
pul. liv.* 1. La femme de DROMÉADES qui
éprouva une aversion constante pour les ali-
mens, mourut le 6.e jour. HERMOCRATES et la
fille D'EURIANAX furent dans le même cas, et
ils n'en réchappèrent pas non plus.

» Si après un grand dégoût, il survient dans
» les maladies aiguës, et quelquefois aussi dans
» les chroniques, un grand appétit, sans qu'il

» ait été précédé d'une bonne crise, ou de » quelque autre bon signe, ou peut prédire » que le malade mourra le lendemain. » Baglivi.

» Si le dégoût se soutient, dans la conva- « lescence, on peut prédire une rechûte. « Baglivi.

« La soif qui cesse contre raison, est un » symptôme très-dangereux. « *Coaq.*

» Les phrénétiques boivent peu. « *Coaq.* La femme de Déalcés qui mourut phrénétique le 20.ᵉ jour, buvait très-peu; encore fallait-il l'en faire souvenir, et la presser.

« Lorsque dans les maladies aiguës la soif » s'accompagne de l'aridité de la langue, le » délire est ordinairement prochain. « *Coaq.* La femme de Droméades eut le 4.ᵉ jour, la langue aride avec soif: elle délira le lendemain.

XVIII.

Prognostics concernant le froid fébril.

« Les frissons ou réfroidissemens qui revien- » nent souvent dans les fièvres aiguës, annon- » cent beaucoup de dangers. « *Coaq.* La femme

de DROMÉADES mourut le 6.e jour après le troisième frisson.

« Les frissons à la suite desquels les malades ne se réchauffent pas, ou ne se rechauffent qu'après de longs intervalles, sont presque toujours funestes. » *Prorrhét. Liv. I.*

« Il n'y a rien de plus pernicieux dans les maladies aiguës, qu'une suppression d'urine qui succède à un frisson. « La femme de CYZIQUE attaquée d'une fièvre très-aiguë, eut froid aux extrémités le 14.e jour; les urines s'arrêtèrent; elle perdit bientôt la connaissance, et mourut le 17.e

« Les frissons qui surviennent le 6.e jour d'une fièvre continue, annoncent beaucoup de dangers. « *Coaq.* Cette sentence ne doit s'entendre que des fièvres humorales dans lesquelles le frisson n'a pas été précédé des signes de coction.

« Les frissons qui arrivent après l'avortement, sont très-pernicieux. « *Coaq.*

« La suppression des lochiès annonce un état dangereux : mais quand le frisson survient, c'est un signe bien plus pernicieux, surtout quand il y a douleur à l'hypocondre. « *Coaq.*

« Les frissons qui ont lieu dans les fièvres, les jours décrétoires, avec des signes de coction, et auxquels succèdent des évacua-

» tions sensibles, sont salutaires. » *Prénot.* CHÉRION rendit au 8.e jour, des urines d'une meilleure couleur, avec un sédiment blanc; le 17.e il eut un frisson suivi d'une sueur qui fit cesser la fièvre.

« Lorsque dans les fièvres continues, les » parties extérieures sont froides, tandis que » les intérieures sont brûlantes, et que le ma- » lade éprouve une grande soif; il est affecté » mortellement. « *Aph.* 48. *Sect. IV.*

« Les frissons qui reviennent fréquemment, » dans les personnes qui ne sont pas malades, » annoncent la crudité ou la cacochymie; et » dans les fièvres, un mouvement, ou la sup- » puration dans la partie affectée. « JACOTIUS.

« Le *rigor* qui survient dans la fièvre con- » tinue, le malade, étant très-affaibli, est un » signe funeste. *Aph.* 46. *Sect. IV.*

« Le *rigor* qui survient dans la fièvre ar- » dente, en opère la solution. « *Aph.* 48. *Sect. IV.*

Il faut néanmoins, pour que le *rigor* soit salutaire, qu'il soit immédiatement après, suivi de la sueur.

« Le réfroidissement des extrémités, qui est » produit par les douleurs de ventre, est un » très-mauvais signe. « *Aph.* 26. *Sect. VII.*

XIX.

XIX.

Prognostics concernant les soulagemens et les accidens qui arrivent contre raison.

« Tout mieux-être qui survient, sans qu'au- » cune marque de coction ait précédé, ou avec » de mauvais signes, indique du danger. « *Coaq.* Le soulagement qui n'est point dû à un dépôt, à une éruption, ou à une évacuation salutaire, est infidel, et rarement durable.

» Il ne faut pas se fier aux soulagemens qui » arrivent sans raison, ni trop craindre les » maux qui surviennent aussi contre toute es- » pérance; car ils sont incertains, et ne sont » pas ordinairement de longue durée. « *Aph* 47. *Sect. II.* PHILISCUS qui mourut le 6.e jour, eut au 4.e, une assez bonne nuit, mais avec de mauvais signes. La femme de PHILISCUS parut être mieux le 10.e jour; la connaissance était un peu revenue, mais il n'y avait point de signes de coction: elle retomba bientôt après et mourut le 20.e. HÉROPHON eut derechef la rate enflée le 14.e jour, et la surdité revint; mais comme le 9.e il y avait parut des

signes de coction dans les urines, tout cessa le 17.e, et il fut parfaitement jugé.

« C'est un signe de mort, lorsque dans les » cas graves, les malades se trouvent soulagés » contre toute attente, ou avec des mauvais » signes. « *Prorrhét. Liv. I.*

X X.

Prognostics concernant les paroxismes.

« Les fièvres aiguës, qui ont leurs redoub-» lemens en jours pairs, sont les plus dange-» reuses. « *Coaq.* Les fièvres ardentes de la troisième constitution, avaient leurs redouble-mens en jours pairs : elles furent très-mortel-les, et les malades mouraient au 4.e ou au 6.e jour.

« Lorsqu'une fièvre aiguë a ses redoublemens » en jours impairs, et qu'il survient une crise » un jour pair, cela annonce un état dange-» reux, une rechûte, et souvent la mort. « *Malad. popul. Liv. I.* L'homme qui tomba malade, après avoir soupé et bû avec excès, avait ses redoublemens les jours impairs ; il eut une crise au 8.e jour, et mourut le 11.e.

« Ceux qui meurent d'une fièvre intermit-

» tente, expirent dans le commencement de » l'accès, et rarement dans l'augment, l'état » ou la déclinaison. « SYDENHAM, BAGLIVI.

XXI.

Prognostics tirés des symptômes, qui se manifestent dans le commencement des maladies.

« Les lassitudes spontanées, dénotent les » maladies. « *Aph.* 5. *Sect. II.*

« Il est aisé de reconnaître quand les ma- » lades doivent bientôt mourir : car ils sont dès » le principe de la maladie, fatigués de veilles, » d'inquiétudes, d'anxiétés, de délire ; ils ont » la respiration difficile, laborieuse et plusieurs » autres mauvais signes. « *Prénot.* Toutes les forces sont dans ces cas, violemment concentrées dans l'épigastre.

« Lorsque le 3.e jour se fait remarquer dans » les maladies aiguës, par des symptômes dange- » reux, et que le 4.e lui ressemble, il y a un » très-grand danger. « *Régime dans les maladies aiguës.* SILÉNUS, PHILISCUS, ERASINUS, le jeune-homme de la place des menteurs, une

des suivantes de PANTIMEDES et la femme d'OÉCETA, qui furent dans ce cas, périrent tous.

« Lorsque dans l'état de crudité un soula-
» gement succède subitement à des signes per-
» nicieux, c'est un signe de mort prochaine. «
Prorrhét. Liv. I.

« La plupart de ceux qui sont affectés de
» la fièvre continue, périssent lorsqu'étant plus
» malades les 4.e et 7.e jours, il n'arrive point
» de crise le 11.e. *Liv. des cris.*

« Toutes les maladies qui commencent par
» des assoupissemens suivis d'insomnies, et
» d'autres symptômes pénibles, sont très-per-
» nicieuses. « *Prorrhét. Liv. I.*

« Lorsqu'une fièvre aiguë parvient au 7.e
» ou au 8.e jour, sans qu'il s'y développe aucun
» des signes qui caractérisent les fièvres dan-
» gereuses; on peut être tranquille et assurer
» qu'elle sera exempte de danger. « LEROY.

« Les maladies simples dans lesquelles il
» survient des signes salutaires et de coction
» le 2.e et le 3.e jour, se terminent heureu-
» sement le 4.e jour, et même plutôt. « *Prénot.*

« Les maladies très-malignes et accompagnées
» de signes funestes, font périr le 4.e jour, et
» même quelquefois auparavant. « *Prénot.*

« Quand dans le commencement d'une mala-
» die, on rend par haut ou par bas de la bile
» noire, c'est un signe mortel. « *Aph.* 22 *Sect. IV.*

XXII.

Prognostics concernant les crises.

» Les humeurs qui ont besoin d'être éva-
» cuées, doivent l'être par les voies convena-
» bles: celles que la nature indique, sont tou-
» jours les plus sûres. « *Aph.* 19 *sect. I.*

» Les évacuations qui ont lieu dans l'état de
» crudité, ne sont jamais des crises complettes,
» elles annoncent toujours des rechûtes. « *ma-
lad. popul. liv.* 2.

» Aucune petite évacuation n'est critique ;
» et ce qui est critique ne doit pas avoir
» lieu au commencement de la maladie. «
BAGLIVI.

» Lorsqu'il survient en même-tems, dans les
» maladies aiguës et graves, deux crises, par
» exemple la sueur et le flux de ventre, avec
» peu de soulagement, les malades meurent;
» ou si la mort n'arrive pas, ils sont très en
» danger. « BAGLIVI.

Cette sentence est appuyée de l'observation, et notamment de celle d'HYPPOCRATE. Le fils de PARION de Thase, qui mourut au 120e jour, avait eu durant tout le cours de sa maladie uu

flux de ventre, une fièvre toujours ardente et des sueurs, particulièrement le 20e. jour où les évacuations du ventre furent bilieuses, et la sueur universelle.

HERMOPTOLÈME qui mourut au 15e. jour, eut tout-à-coup des sueurs le 11.e avec une forte diarrhée (*épid. lib. 7.*)

» Les évacuations ne doivent pas être jugées » d'après leur quantité, mais d'après le sou- » lagement qu'elles procurent, et la manière » dont les malades les supportent. « *Aph.* 23. *Sect. I.*

» Les défauts de crise et les jugemens in- » complets dans les premiers jours décrétoires, » ne sont pas toujours mortels : mais ils annon- » cent que la maladie sera longue. « *Coaq.*

» Lorsque la fièvre cesse, sans qu'il y ait eu » des signes de solution et dans les jours non » décrétoires, il faut s'attendre à une rechute. « *Prénot.*

« Les symptômes qui restent après les crises » occasionnent ordinairement des rechûtes « » *Aph.* 12. *Sect II.* » à moins que ces symptô- » mes ne soient des réliquats pour le reste de » la vie. « *Liv. des crises.* ANAXION fut jugé le 17e. jour, mais après la crise, il avait encore soif, et la coction des crachats et des urines n'était pas parfaite : il retomba le 27e., et ne fut jugé complettement que le 34e. MÉLIDIE

fut jugée le 7e. jour, mais il lui restait des douleurs : elle retomba et ne fut entièrement jugée que le 11e. Il en fut de même de CHÉRION, du fils de PARION ; et de la Vierge d'Abdère qui demeurait dans la voïe sacrée.

» Depuis le quarantième jour, les jours décré-» toires ne doivent plus se compter que de vingt » en vingt. « *Prénot.*

XXIII.

Prognostics concernant l'ictère.

» Lorsque dans une maladie aiguë, il y a » surdité, urines ténues, rougeâtres avec un » *suspensum* élevé ; l'ictère qui survient dans » ces circonstances, est funeste. « *Coaq.*

» L'ictère qui survient au 6e. jour dans les » maladies aiguës, est un signe pernicieux. « *Coaq.*

» Lorsque l'ictère survient dans la » fièvre, le 9e., le 11e. ou le 14e. jour, c'est » un bon signe, à moins que l'hypocondre » droit ne soit dur, car alors, c'est un mauvais » signe. « *Aph.* 64. *Sect.* *IV.* et *Aph.* 42. *Sect.* *VI.*

» L'ictère qui survient avec frisson dans la » fièvre bilieuse, avant le 7e. jour, la guérit :

» s'il survient plus tard et sans frisson, il est » nuisible « HYPPOCRATE. *liv. du régime dans les aiguës.*

« Si l'ictère et le hoquet surviennent le 5e. » jour dans les fièvres ardentes, c'est un signe » mortel. « *Liv des jugemens.*

« Les ictériques dont la couleur est très-changée, périssent. « *Coaq.*

XXIV.

Prognostics tirés des urines.

Le flux d'urines est annoncé par le pouls *myurus.* Voyez ce qui en a été dit à l'article des pouls.

« Les meilleures urines sont celles dont le » sédiment est blanc, léger et égal. Celles qui » sont telles durant toute la maladie jusqu'au » jugement, indiquent que la maladie se- » ra courte et d'une terminaison heureuse. « *Prénot.*

« Le sédiment rouge et briqueté annonce une » terminaison heureuse, mais plus éloignée. « *Prénot.*

« Les nuages blancs dans les urines, sont

» bons : les noirs sont d'un mauvais augure. » *Prénot.*

» Les urines, qui dans le principe de la » maladie, sont nébuleuses et épaisses, indi- » quent la purgation, lorsqu'il y a d'ailleurs » d'autres signes qui en manifestent le besoin ; » mais lorsqu'elles sont ténues dans le commen- » cement des maladies, il ne convient pas de » purger, mais de faire prendre des lavemens, » s'il est d'ailleurs des signes qui en indiquent » la nécessité. « GALIEN *Comment.* 4 *du régime*, *part.* 43.

» Les urines qui varient dans les maladies » aiguës, annoncent des dangers. « *Coaq.*

» On ne doit pas se fier à la coction des uri- » nes qui paraît au début d'une maladie, à » moins qu'elle ne présente tous les signes » d'une fièvre éphémère. « LEROY.

» On ne doit pas non plus tirer un prog- » nostic favorable des urines qui présentent » alternativement des signes de coction et de » crudité. Cette variation annonce la longueur » de la maladie. « LEROY.

« Les urines ténues et blanches, quand la » fièvre est violente, désignent une phrénésie » prochaine ; et quand celle-ci a déjà lieu : » elles annoncent la mort. « *prognost.*

» C'est un mauvais signe que de rendre par » les urines, les boissons peu de tems après les

» avoir prises, surtout dans la pleurésie et la
» peripneumonie. « *Coaq.*

« Toute urine noire est pernicieuse, mais
» celle qui dépose un sédiment noir, l'est en-
» core plus. « *Coaq.*

« La suppression des urines est mortelle
» dans les maladies aiguës, de même que celle
» qui a lieu après un réfroidissement, ou un fris-
» son. « *Coaq.*

« Dans les fièvres ardentes, les malades se
» guérissent par les crachats épais et blancs,
» lorsque les urines ne donnent pas des signes
» d'une coction complette. « *Liv. du régime
dans les aiguës.*

« Il survient des abcès et surtout dans les
» parties situées au-dessous du diaphragme,
» lorsque les urines et les crachats ne viennent
» pas à une maturité parfaite, pourvû qu'il
» y ait d'ailleurs des signes salutaires. «
Coaq.

« Les douleurs de la vessie sont à craindre
» dans les fièvres continues; car elles suffisent
» pour donner la mort. « *Prénot.*

« Les urines qui s'arrêtent ou se suppriment
» dans les aiguës, sont un signe très-pernicieux. «
Coaq. Quelquefois néanmoins la rétention d'u-
rine, n'est pas un symptôme bien fâcheux : on
l'a vûe, mais rarement, servir de crise
complette. LEROY en cite un exemple.

« Les urines rougeâtres avec un sédiment » de même couleur avant le 7.e jour, sont » un signe de guérison pour ce jour; mais » lorsqu'elles ne paraîssent qu'après le 7.e, » c'est un signe que la maladie sera longue. « *Coaq.* CLÉONACTIS rendit des urines de cette nature le 40.e jour, et ne fut jugée qu'au 80.e.

« Les urines blanches, ténues, transparentes, » sont d'un très-mauvais présage dans les ma- » ladies aiguës, surtout lorsqu'il il y a phré- » nésie, ou délire. « *Coaq.* SILÉNUS qui périt le 11.e jour, avait rendu de semblables urines le 5.e. PHILISTUS de Thase en rendit aussi, et mourut.

« Les urines noires qui se changent en » ténues et limpides, sont très-pernicieuses.» *Coaq.*

« Les urines noires, celles qui sont ténues » et décolores avec suspension, annoncent la » phrénésie dans les malades qui ont de l'agi- » tation, des insomnies, et qui suent. « *Prorrhét. Liv. I.*

« Les nubécules qui restent en suspension » dans les urines, sans tomber au fond du » vase, désignent le délire dans les maladies » aiguës, surtout quand il y a en même » tems surdité. « *Prorrhét. liv. I.* HERMOCRATES fut dans ce cas, et perdit bientôt la connaissance.

« Les urines qu'on rend avec douleur et » en petite quantité, sont très-mauvaises. « *Prorrhét. liv. I.* SILÉNUS fut dans ce cas.

» L'urine qu'on rend dans les maladies aiguës, » semblable à de l'huile, d'un rouge foncé et » tirant sur le noir ou le brun, est très-mor-» telle. Elle indique un reflux de la bile » dans le sang et un embarras au foie. « *Coaq.*

« L'urine qu'on rend involontairement, ou » sans s'en appercevoir, est un signe funeste. « *Coaq.* La femme de la place des menteurs rendit involontairement beaucoup d'urines, le 8.e jour : elle mourut le 14e.

« Les urines dont le sédiment ressemble à » de la farine d'orge grossièrement moulu, est » un mauvais signe : elle dénote quelquefois » une affection pustuleuse ou galeuse de la » vessie. « *Coaq.* Lorsque ces urines sont » accompagnées de plusieurs bons signes, elles » dénotent que la maladie sera longue. « *Aph.* 31. *Sect. VII.*

» Les urines ténues et décolores indiquent » dans le principe des maladies, que le juge-» ment sera difficile et la maladie dangereuse. » *Coaq.* Tel fut le cas de la femme de PHILISCUS et de celle qui demeurait près la fontaine froide.

« Ceux qui sont assoupis, et qui rendent » leurs urines avec un frisson, sont exposés » à avoir des parotides. « *Coaq.*

« Les urines troubles et épaisses, semblables » à celles que rendent les jumens, dénotent » que la tête est affectée, ou le deviendra. « *Aph.* 70. *Sect. IV.*

« Ceux dont la maladie doit être jugée » heureusement le 7.ᵉ jour, rendent au 4.ᵉ, des » urines d'une couleur convenable, qui laissent » appercevoir un petit nuage rougeâtre, pourvû » que les autres signes concourrent. « *Alia que etiam pro ratione. Aph.* 71. *Sect. IV.*

« Les urines qui, transparentes quand les » malades viennent de les rendre, se troublent » ensuite, et déposent un sédiment épais, » blanc, uni, annoncent la solution de la » maladie : elles sont vraiment critiques. « LEROY.

« Ceux qui ont à craindre les dépôts aux » articulations, en sont garantis par des urines » abondantes, épaisses et blanches; telles que » celles qu'on rend quelquefois au 4.ᵉ jour, » dans les fièvres accompagnées de lassitude. » L'hémorragie nasale, qui survient en même » tems, les en délivre promptement. « *Aph.* 74. *Sect. IV.*

« Dans les maladies aiguës, la suppression
» d'urine qui précède le froid, est salutaire,
» car elle est critique : si elle succède au froid,
» elle est convulsive et mortelle. « DURET.

X X V.

Prognostics concernant le vomissement.

Le vomissement critique peut être prédit comme devant avoir bientôt lieu, lorsqu'après les signes de coction, la tête éprouve une violente douleur, ou une pesanteur ; que la lèvre inférieure est tremblante ; que le malade a des nausées, de la cardialgie, des anxiétés, les membres froids, du dégoût, le crachottement, l'amertûme de la bouche, des vertiges, l'obscurcissement de la vûe, et un pouls intermittent et dûr. Le pouls du vomissement est le plus serré de tous et le moins inégal ; l'artère se roidit sous les doigts, et semble frémir.

« Le vomissement qui tourmente inutilement
» le malade, sans lui procurer aucun soula-
» gement, est inutile et symptomatique. Il

» annonce la violence, et souvent le danger » de la maladie. « Leroy.

« Il est rare de voir une fièvre aiguë, se ter- » miner complettement, et être jugée par le » seul vomissement. « Leroy.

« Ceux qui dans la fièvre éprouvent des anxiétés, » des pincemens à l'orifice de l'estomac, et qui » rejetent souvent leur salive, doivent s'at- » tendre au vomissement : ceux qui ont des » renvois, des vents, des borborygmes, et le » ventre élevé, ont des perturbations de ven- » tre. « *Coaq.*

« Le vomissement de bile et de pituite » bien mêlées, est salutaire, pourvû qu'il ne » soit ni trop épais, ni trop copieux. « *Prénot.*

« Le vomissement de matières noires et fé- » tides, est mortel. « *Coaq.*

« Lorsque ceux qui souffrent à la tête dans » les maladies qui ne sont pas mortelles, éprou- » vent un pincement à l'orifice de l'estomac, » ils ont bientôt un vomissement bilieux; et » le plus léger frisson qui survient dans ce » cas, accélère le vomissement. « *Prénot.*

« Le hoquet qui succède au vomissement, » est un très-mauvais signe. « *Aph.* 3. *Sect.* *VII.*

« Le vomissement des matières noires, sou- » lage, quand il est l'effet d'un médicament;

» mais il est très-dangereux, lorsqu'il survient » spontanément. « *Aph.* 21. *Sect. IV.*

« Le vomissement de matières verdâtres est » très-dangereux dans toutes les circonstan- » ces. Lorsqu'il est joint aux veilles, à la » douleur de tête ou de reins, il annonce le « délire. « *Coaq.*

« Les vomissemens sont ordinairement pré- » cédés de refroidissemens et de salivation. « *Coaq.*

« Lorsque dans les vomissemens, la soif se » dissipe malgré la continuation des choses » capables de l'augmenter, ou de l'entretenir, » c'est un très-mauvais signe, surtout quand » les malades sont encore tourmentés de veilles » et d'anxiétés. « *Coaq.*

XXVI.

Prognostics tirés des déjections alvines.

La diarrhée critique, est annoncée, par les borborygmes, les tranchées, les douleurs des jambes, et par le pouls intermittent, mais jouissant d'une certaine force.

Les

« Les déjections molles et consistantes, que » l'on rend dans les tems accoutumés, et qui » répondent à la quantité d'alimens qu'on prend, » sont d'un bon augure. « *Prénot.*

« Lorsque la maladie avance vers le juge- » ment, il convient que les déjections soient » plus consistantes, qu'elles soient jaunâtres, et » non trop puantes. « *Prénot.*

« Il est utile aussi, lorsque la maladie ap- » proche du jugement, de rendre des vers » lombricaux avec les excrémens. « *Prénot.*

« Dans toutes les maladies la molesse et un » certain volume du ventre, sont de bons » signes. « *Prénot.*

« Le flux de ventre qui cesse lorsque l'érup- » tion de la petite vérole commence, est un » signe avantageux; mais lorsqu'il dure c'en » est un très-mauvais : il l'est encore davan- » tage, lorsqu'il survient dans l'état ou la dé- » clinaison. « CHESNEAU.

« Les enfans qui digèrent bien, et qui » vont fréquemment du ventre, sont ceux » qui jouissent de la meilleure santé. « *Liv. de la dentition.*

« Les enfans qui ont des flux de ventre » durant la dentition, ont rarement des con- » vulsions. « *Liv. de la dentition.*

« Ceux qui dans le principe des fièvres, ont » eu des envies de vomir, et qui n'ont » pas vomi, sont souvent attaqués d'une forte » diarrhée dans les progrès de la maladie. « SYDENHAM, BAGLIVI.

« Le flux de ventre qui survient dans la » péripneumonie et la pleurésie, est mortel : » il dessèche les parties supérieures, et em- » pêche l'expectoration. « *Liv.* 3. *des maladies.* Néanmoins lorsque la douleur latérale est au-dessous des côtes, le flux de ventre bilieux est souvent critique et guérit ; parceque dans ces cas l'affection de poitrine est bilieuse. HYPPOCRATE avait fait cette observation.

« Toutes les déjections fréquentes, modiques, » ténues, de bile pure et mordicante, sont » suspectes dans les maladies aiguës : elles le » sont encore plus, lorsqu'il y a tendance à la » phtisie. « *Liv.* 1. *des épid.*

« Le flux de ventre est pernicieux aux » femmes nouvellement accouchées, soit que » leur accouchement soit, ou non à terme. « *Coaq.* La femme qui demeurait chez PANTIMÈDES ayant accouché avant terme, fut affligée durant tout le cours de sa maladie, d'une diarrhée ténue, crue et abondante, et mourut.

« Tout flux de ventre rouge ou rougeâtre, » de bile pure, haute en couleur, est un « mauvais signe dans toutes les maladies aiguës :

» il est pernicieux dans celles où il y a dou-
» leur aux lombes et à la tête, avec assoupis-
» sement ou insomnie. « *Coaq.*

« L'alternative de la diarrhée et de la » constipation, annonce que la maladie sera » longue et dangereuse, surtout si les déjec- » tions sont d'une mauvaise qualité. « *Coaq.*

« Le flux de ventre aqueux qui se soutient » dans les maladies aiguës, est un mauvais » signe; mais il est encore plus dangereux, » lorsque les malades n'ont pas soif. « *Coaq.* Tel fut le cas d'HERMOCRATES, du fils de PARION et de la femme de la fontaine froide.

« Les déjections abondantes ôtent les forces, » occasionnent des défaillances et souvent la » mort. « *Coaq.* HERMOCRATES et CRITON, en sont des exemples.

« Les déjections les plus pernicieuses sont » noires, grasses ou vertes, soit qu'elles pa- » raîssent ensemble, ou séparément. « *Prénot.* APPOLLONIUS d'Abdère qui mourut le 34.e jour, rendait par les selles des matières tantôt noires, tantôt vertes, laiteuses, crûes et mordicantes.

« Les déjections bilieuses et écumeuses sont » très-suspectes dans les maladies aiguës, sur- » tout lorsqu'elles sont accompagnées de dou- » leurs de reins. « *Prorrhét. liv.* 1.

« Les déjections grises ou blanches sont » mortelles dans les maladies aiguës bilieuses, » surtout, lorsqu'il y a phrénésie, délire, ou » affection au foie. « *Prorrhét. liv.* 1.

« Lorsque les déjections soulagent et que » les malades les supportent facilement, c'est » un bon signe. « *Prénot.*

« Les borborigmes, le météorisme, une pe- » santeur dans la région des reins, la mollesse, » l'inégalité et quelquefois l'intermittence du » pouls, annoncent le flux de ventre : celui-ci » est critique, quand il a été précédé des » signes de coction. « LEROY.

« Les diarrhées reconnaîssent souvent pour » cause le chagrin ou d'autres passions; dans » ces cas, elles sont presque incurables, sur- » tout si la cause du chagrin subsiste. Il sur- » vient alors pour l'ordinaire une fièvre erra- » tique, qui consume peu à peu les malades; » ils meurent enfin dans le dernier degré de » marasme. « BAGLIVI.

« La sueur arrête la diarrhée. « BAGLIVI.

« Les déjections d'une bile briquetée, ou » semblables à de la rouille de fer dissoute, » sont un signe mortel dans la diarrhée. J'ai » fait cette observation sur plusieurs malades. « CHESNEAU.

« La diarrhée qui survient après la colère

» est salutaire : car si elle n'a pas lieu, on a
» à craindre la fièvre. « BAGLIVI.

« Lorsque la suppression d'un flux de ventre,
» est suivie de météorisme, de l'augmentation
» de faiblesse, de dégoût : c'est un signe que
» la disposition actuelle du malade exige que
» le flux soit rétabli. « LEROY.

« La diarrhée qui survient après une longue
» maladie, est un mauvais signe. « *Aph.* 7.
Sect. VIII.

« Le vomissement bilieux est pernicieux au
» commencement de la dyssenterie. « *Coaq.*

« Lorsque dans la dyssenterie, la langue
» s'enflamme, et que le malade a de la peine
» à avaler, il est perdu sans ressource. «
BAGLIVI.

« Si après avoir donné l'opium dans la dyssen-
» terie, la couleur des yeux est altérée le lende-
» main; c'est un signe que le malade succombera.
» Si le contraire a lieu, on peut espérer la gué-
» rison. « VALSMICHDIUS.

« La dyssenterie est salutaire aux hypocon-
» driaques; mais si elle dure longtems, elle
» produit l'hydropisie et la lienterie. «
HYPPOCRATE.

« S'il survient une diarrhée dans une violente
» attaque de la passion iliaque, c'est un signe
» de gangrène générale et d'une mort pro-
» chaine. Si le ventre se tend, et si on rend

» beaucoup de vents, il ne reste que peu de mo-
» mens à vivre. J'ai vu mourir un homme de
» soixante ans, à la suite de ces accidens. «
BAGLIVI.

« Les vents qu'on rend par bas, dans la
» dyssenterie, donnent lieu d'espérer la gué-
» rison. « BAGLIVI.

« Les déjections porracées annoncent la mort
» ou une longue maladie, surtout dans les
» aiguës. « BAGLIVI.

XXVII.

Prognostics concernant l'état de la peau.

« La peau tendue, sèche et aride, est un
» très-mauvais signe. « *Prénot.* Tant que la sécheresse et la rudesse de la peau persistent, la maladie n'est pas prête à se terminer; mais si elle devient souple et humide, c'est un signe de coction qui donne lieu d'espérer une terminaison prompte et heureuse.

« Une chaleur égale par tout le corps, et
» la mollesse des chairs sont de très bons
» signes. « *Prénot.*

« Ceux qui dans la fièvre ont des sueurs

» froides aux parties supérieures, avec de la » frayeur, de la tristesse, ou du découragement, sont gravement affectés et courent » risque de devenir phrénétiques, s'ils ne le » sont déjà. « *Prorrhét. Liv. I.*

« Lorsque la sueur ne diminue pas la » fièvre, c'est un très-mauvais signe. « *Liv. des crises.*

« Les sueurs symptomatiques sont dans le » principe occasionnées par la violence de l'in» flammation, ou de la fièvre; et vers la fin, » par la faiblesse. « *Prénot.*

« Les sueurs qui ne coulent pas partout » le corps, sont inutiles et incommodes. « *Prénot.*

« Ceux qui dans les maladies aiguës ont des » sueurs à la tête, et des agitations; ou qui » supportent difficilement leurs maux, sont en » danger, soit que leurs urines soient noires » ou non; et si la respiration est outre cela » affectée, le danger est encore bien plus » grand. » *Prorrhét. Liv. I.* PITHION de Thase, mourut le 10.e jour, après avoir éprouvé ces symptômes.

« Les sueurs froides sont mortelles dans les » maladies aiguës. « *Prénot.* La femme de DROMÉADÈS eut le 3.e jour, une sueur froide universelle, et mourut le 6.e. PHILISCUS qui

mourut le 11.e, avait eu constamment des sueurs froides.

« Toutes les sueurs qui ont lieu dans le » commencement des maladies, ou avant la » coction, sont symptomatiques et mauvaises. « *Coaq.*

« Les petites sueurs qui paraîssent seulement » autour de la tête, du col et sous le nez, » sont très-mauvaises : car elles annoncent la » mort dans les maladies très-aiguës, et de la » longueur dans celles qui sont moins violentes. « *Prénot.* Le malade du jardin de DÉALCÈS eut le 4.e une petite sueur à la tête et vers les clavicules : il ne fut jugé que le 40.^{e}

« Les malades sont très-dangereusement » affectés, quand il n'ont que des moiteurs ou » des petites sueurs, qui ne dissipent pas la » fièvre, et lorsqu'il il y a en même tems » tension des hypocondres ; le danger est bien » plus grand encore, lorsque l'affection des » hypocondres reflue vers les parties supéri- » eures, comme la poitrine, le cerveau ; ce » qui occasionne des péripneumonies, du dé- » lire etc. « *Coaq.*

« La crise prompte et complette par les » sueurs, est souvent immédiatement précédée » du *rigor.* « LEROY a vu des maladies aiguës, et particulièrement des inflammations de poitrine se terminer par de semblables crises.

« Les sueurs salutaires dans les maladies
» aiguës, sont abondantes, chaudes, univer-
» selles, et paraîssent dans les jours critiques :
» elles guérissent ou soulagent, ou enfin mettent
» les malades en état de supporter plus aisément
» leurs maux. « *Prénot.*

Les signes qui annoncent la sueur, sont la constipation, la suppression des urines sans cause manifeste, le pouls *undosus* caractérisé par la mollesse de l'artère, son développement et la grandeur progressive des pulsations, la rougeur et la chaleur de la peau avec un relâchement et une détente sensibles de cet organe, une vapeur chaude et humide qui s'en élève, et quelquefois un frisson plus ou moins grand, qui précède et qui se joint au resserrement du ventre.

« Les sueurs sont bonnes dans les fièvres,
» lorsqu'elles commencent le 3.e, le 5.e, le
» 7.e, le 9.e, le 11.e, le 14.e, le 17.e, le 21.e,
» le 27.e, le 31.e, et le 34.e. Ces sueurs ju-
» gent les maladies. Celles qui arrivent dans
» d'autres jours, désignent la mort ou des dou-
» leurs, ou la longueur de la maladie, ou une
» rechûte. « *Aph.* 36. *Sect. IV.*

« Les fortes douleurs aux pieds, aux jam-
» bes, l'éruption des *vibices* sur ces parties,
» leur lividité, leur noirceur, annoncent ordi-
» nairement une mort prochaine. Quelquefois

» néanmoins ces symptômes sont l'effet d'une » gangrène salutaire et critique ; ce qu'on re- » connaît à la disparition des symptômes de la » maladie, qui a lieu, à mesure que la gan- » grène s'établit. « LEROY.

« Les taches de pourpre annoncent d'au- » tant plus sûrement la mort, qu'elles sont » plus nombreuses, et d'une couleur plus » foncée. «

« Les taches livides, violettes, noires, an- » noncent une mort prompte. Quelquefois elles » sont critiques ; cela a lieu, quand elles pa- » raîssent après les signes de coction et avec » *euphorie.*

« Lorsqu'il survient dans les fièvres conti- » nues, des pustules sur tout le corps, et que » celles-ci ne suppurent pas, c'est un signe » mortel, à moins qu'il ne se forme quelque » part un abcès qui fournisse une suffisante » quantité de pus louable. « *Coaq.*

« Plus l'éruption de la petite vérole est hâ- » tive, et plus elle est confluente. « SYDENHAM.

« Les petites sueurs au commencement des » fièvres, annoncent qu'elles seront longues. « BAGLIVI.

« Plus les pétéchies sont tardives et paraîs- » sent vers l'état de la maladie, et moins elles » sont mauvaises : car elles sont alors quel- » quefois critiques. Il faut dans ce cas éviter

» l'usage des choses qui peuvent déterminer le
» flux de ventre. «

« Les pétéchies qui paraîssent dans le prin-
» cipe des maladies, sont d'un mauvais augure :
» car elles annoncent la dissolution du sang. «
BAGLIVI.

XXVIII.

Prognostics concernant les hémorragies.

L'hémorragie nasale dans les maladies, est ordinairement précédée d'un sentiment de froid qui saisit tout le corps, et d'un gonflement léger, mais sans douleur des hypocondres : cet appareil de fluxion s'établit sur l'un des deux hypocondres seulement, lorsque le sang ne doit couler que par une des narines. HYPPOCRATE regardait comme dangereuse l'hémorragie qui avait lieu par la narine dont l'hypocondre correspondant n'était pas en travail. Les autres signes qui annoncent l'hémorragie nasale, sont la grandeur du pouls et son rebondissement, la douleur du cou, le battement violent des temporales, l'obscurcissement de la vûe, le larmoiement, la rougeur vive de la face et des yeux, et souvent un prurit dans

l'intérieur du nez, le délire et la perception des objets colorés en rouge. Les hémorragies nasales n'ont guères lieu selon la remarque d'HYPPOCRATE, que chez les hommes qui ne passent pas trente cinq ans.

« Lorsque dans les maladies aiguës il ne coule » que quelques gouttes de sang, c'est un mau- » vais signe. « *Coaq.* « Surtout lorsqu'il y a des » alternatives d'assoupissement et d'insomnie. « *Prorrhét. liv. I.*

« L'hémorragie nasale qui a lieu au 4.e jour, » dans la fièvre ardente, est dangereuse, à » moins qu'il n'y ait quelque bon signe; mais » elle l'est moins, si elle arrive au 5.e jour. « *Coaq.*

On peut prédire que les régles ne tarderont pas à se manifester chez les femmes, et le flux hémorroïdal chez les hommes, lorsqu'il y a pesanteur, tension, chaleur, douleurs des lombes et de l'hypogastre, frissons ou *horror*, et des inégalités dans le pouls.

« Les évacuations menstruelles qui ont lieu » convenablement et à propos, guérissent les » fièvres ardentes. « *Liv. des crises.* La fille d'Abdère qui demeurait dans la voie sacrée, eut pour la première fois ses règles au commencement d'une fièvre ardente: elle fut entièrement jugée au 27.e jour.

« La suppression des lochies désigne un état

» plein de difficulté et de dangers : mais lors- » que le frisson survient, c'est un signe bien » plus pernicieux, surtout quand il y a douleur » dans l'hypocondre. « *Coaq.* La femme de PHILISCUS eut après la suppression de ses lo-chies, un frisson et des douleurs à l'hypocondre : elle mourut, le 21.e jour.

» Ceux qui sont sujets au flux hémorroïdal, » sont exempts de douleurs de côté, d'inflam- » mations du poumon, et de cette espèce d'ul- » cères rongeans appelés *Phagédènes* : ils ne » sont pas exposés aux furoncles, ni à ces » tubercules qui par leur ressemblance avec les » pois chiches ont été nommés *thermintes* ; ils » ne le sont pas non plus aux dartres, à la lépre, » ni à d'autres maladies semblables. Mais si » on arrête mal-à-propos ce flux, ces » maladies paraîssent bientôt après. « HYP-POCRATE.

» Lorsqu'on veut guérir d'anciennes hémor- » roïdes, il faut au moins en conserver une » ouverte : autrement on a à craindre, l'hy- » dropisie ou la consomption. « *Aph.* 12. *Sect.* VI.

» Les hémorroïdes et les varices sont utiles » dans les affections mélancoliques, dans cel- » les des reins, et dans la démence. « *Aph.* 11. et 21. *Sect.* VI.

PROSPER ALPIN met au nombre des moyens

propres à guérir la fièvre quarte, les hémorroïdes, et à leur défaut l'application des sangsues. HOULIER a dit avec raison : » les fièvres » quartes se jugent par des urines épaisses, et » d'autres-fois par les hémorroïdes blanches » fluentes. «

» Tout petit écoulement de sang est un mau» vais signe dans les maladies aiguës ; car les » évacuations qui se font en petite quantité, ne » sont pas critiques. Elles sont d'un mauvais » caractère, à moins qu'elles n'annoncent une » abondante hémorragie pour le jour de la crise ; » c'est ce qu'on reconnaît lorsque les urines » donnent des marques de coction, le jour » que le petit écoulement a lieu.

« Le frisson qui précède l'hémorragie est un » bon signe. S'il vient après, il est funeste » comme signe et cause ; il l'est aussi s'il vient » après la suppression d'urine : pour être sa» lutaire, il doit la précéder. « HYPPOCRATE.

« Ceux qui sont sujets à des hémorragies » périodiques, meurent épileptiques, si elles » se suppriment. « *Coaq.*

« S'il survient un écoulement de sang par » les narines dans les affections latérales, la » maladie est très-grave. « *Coaq.*

« Toute hémorragie qui ne soulage pas, est » mortelle. « DURET.

« Je n'ai jamais vu que l'hémorragie ait pro-

» duit de bons effets dans les pétéchies, sur-
» tout lorsqu'il y a un grand appareil de
» symptômes graves. « Baglivi.

« Le crachement d'un sang noir et poreux
» comme l'éponge, est un signe de gan-
» grène dans quelque partie des poumons,
» et un prognostic certain de la mort. «
Baglivi.

XXIX.

Prognostics tirés des crachats.

On peut prédire qu'une maladie qui intéresse la poitrine, se terminera par l'expectoration, lorsque les signes de coction s'étant manifestés, la peau se relâche, et le pouls se rapproche de celui de la sueur. Le pouls des crachats est le plus développé des pouls supérieurs : il se complique assez généralement avec celui de la sueur.

« Les crachats qui se forment avec douleur
» dans les maladies des poumons et des côtés,
» doivent, pour être salutaires, être mêlés de
» jaune, et rejetés promptement et facilement. «
Prénot.

« Les crachats qui ne sont pas mêlés de » jaune, qui sont expectorés avec beaucoup » de toux, et longtems après que la douleur » s'est déclarée, sont mauvais. « *Prénot.*

« Les crachats entièrement jaunes, sont dan- » gereux; ceux qui sont blancs, visqueux et » ronds, sont inutiles. « *Prénot.*

« Les crachats verts et écumeux, sont » mauvais; ceux qui sont noirs le sont encore » davantage. « *Prénot.*

« Ceux qui crachent un sang noir, poreux » comme l'éponge, ont quelque partie des » poumons sphacélé, et aucun n'en réchappe. « *Liv.* 3. *des malad.*

« Les crachats sanglans sont très-mauvais. « ARÉTÉE.

« C'est un signe très-pernicieux que les » crachats livides, sanieux, semblables à la lie » du vin rouge, noirs et fétides; car ils dé- » signent la gangrène des poumons, ou la » dissolution du sang. «

« Les crachats blancs et purement pituiteux, » sont mauvais dans la pleurésie et la péri- » pneumonie. « La femme d'EUXÈNE qui mourut de la pleurésie, ne rendait que peu de crachats qui étaient blancs et ténus.

« Il est dangereux de ne pas cracher et de » respirer avec bruit. « *Prénot.*

« Dans

« Dans toutes les maladies des poumons, » l'enrouement et l'éternuement sont mauvais; » mais ce dernier n'est pas défavorable dans » les autres maladies, même dans celles qui sont » graves. « *Prénot.*

« Dans les inflammations des poumons, les » crachats jaunes rejetés dès le commence- » ment de la maladie, et non mêlés de beau- » coup de sang, sont salutaires; ils ne sont pas » aussi sûrs, lorsqu'ils paraîssent au septième » jour, ou plus tard. « *Prénot.* C'est pourquoi HYPPOCRATE a répété dans l'aphorisme 12. *Sect. I.* « Quand les crachats paraîssent tard » dans la pleurésie, c'est une marque que la » maladie sera longue. «

« On doit s'attendre à une suppuration dans » les parties dont les douleurs ne sont dimi- » nuées ni par les crachats, ni par les dé- » jections, ni par la saignée, les purgatifs et » le régime. « *Prénot.*

« Les suppurations sont très-pernicieuses, » lorsqu'elles se manifestent dans le tems même » que les crachats sont encore bilieux, soit que » le pus soit rejeté avec ces derniers ou sé- » parément; et surtout si la suppuration a » commencé après les crachats bilieux, le sep- » tième jour, ou plus tard. Il est à craindre » que ceux qui expectorent ces matières, ne

» meurent le quatorzième jour, à moins qu'il
» n'arrive un changement salutaire. « *Prénot.*

« On doit compter parmi les bons signes, » de bien supporter la maladie, de bien res- » pirer, de cracher aisément en toussant, d'a- » voir le corps également chaud et mou, de » n'avoir pas soif, de rendre ses urines et ses » excrémens, de dormir et d'avoir des sueurs. » Lorsque le contraire a lieu, il est à craindre » que le malade n'aille pas jusqu'au 14.e jour : » il meurt pour l'ordinaire le 9.e ou le 11.e *Prénot.*

» On doit toujours craindre pour les pleuré- » tiques et les péripneumoniques qui ne cra- » chent pas; à moins que leurs urines ne soient » abondantes. « *Liv. 4. des malad. aig.*

X X X.

Prognostics concernant les abcès.

« Le bon pus est blanc, égal, uniforme, et » répand peu d'odeur. Celui qui a des qua- » lités contraires, est mauvais, surtout s'il est » sanguinolent et bourbeux. « *Prénot.*

« Lorsque la suppuration s'établit, les dou-

» leurs et la fièvre augmentent, jusqu'à ce que » le pus soit entièrement formé. « *Aph.* 47. *Sect. II.*

« Ceux qui dans les fièvres éprouvent un » sentiment de lassitude, sont exposés à avoir » des abcès aux articulations et aux environs » des mâchoires. « *Aph.* 31. *Sect. IV.*

« On doit s'attendre, lorsque les fièvres sont » longues, à des abcès, ou à des douleurs dans » les articulations. « *Aph.* 44. *Sect. IV.*

« Lorsque dans la convalescence quelque » partie éprouve des douleurs, il s'y forme un » abcès. « *Aph.* 32. *Sect. IV.*

« Lorsqu'un abcès se rompt dans l'intérieur, » il en résulte souvent l'exsolution, le vomis- » sement et la défaillance. « *Aph.* 8. *Sect. VII.* HYPPOCRATE entendait par abcès non seulement les dépôts purulens, mais encore les hémorragies : il est probable que c'est de ces dernières dont il a voulu parler particulièrement dans l'aphorisme précédent ; car les symptômes dont il fait mention, ont rarement lieu à l'occasion d'un dépôt interne.

« Les grands ulcères, et même les petits » qui ne sont pas tuméfiés, sont très-perni- » cieux. « *Aph.* 66. *Sect. V.*

« Ceux chez lesquels la pleurésie se termine » par la suppuration, en réchappent, lorsque

» la matière s'évacue par le haut dans l'espace » des quarante jours qui suivent la rupture de » la vomique ; mais si cela n'a pas lieu, ils » meurent de la phtisie. « *Aph.* 15. *Sect. V.*

« Dans les maladies des poumons, les ab» cès qui se forment aux oreilles, ou aux » parties inférieures, délivrent les malades. « *Prénot.*

« Il survient dans les affections des poumons, » des abcès aux parties inférieures, lorsque » les hypocondres se tuméfient ; et aux par» ties supérieures, lorsqu'ils sont mous, sans » douleur, et que la difficulté de respirer » qu'on a éprouvé durant quelque tems, vient à » cesser. « *Prénot.*

« Lorsque les abcès qui se manifestent dans » les affections de poitrine, disparaîssent, sans » qu'il survienne des crachats, et sans que la » fièvre cesse, c'est un très-mauvais signe : » on a à craindre le délire et la mort. « *Prénot.*

« On reconnaît la vomique ou l'empyème, » par le retour des frissons et de la fièvre. La » vomique des poumons existe quelquefois sans » qu'on s'en apperçoive, et fait des ravages, » sans qu'il y ait des signes qui la décèlent. » Elle se manifeste d'autres fois tout-à-coup, » et en causant une mort prompte. « WILLIS, TULPIUS, BAGLIVI etc. etc.

« Lorsque dans la vomique des poumons, il » survient des abcès aux oreilles ou aux pieds, » c'est un signe salutaire. « HYPPOCRATE.

« Un moyen de reconnaître l'empyême lors- » qu'il ne se manifeste par aucun signe pro- » pre, c'est dit HYPPOCRATE, de placer le » malade dans un fauteuil bien assuré, de le » faire saisir par les épaules, et de l'agiter » avec force; après quelques secousses, il faut » appliquer l'oreille sur le côté de la poitrine » du malade qui doit être découverte, et tâ- » cher de distinguer l'endroit où le pus est » agité : si c'est au côté gauche, le danger » n'est pas si grand; car les maladies du côté » droit sont plus violentes, parce que les par- » ties en sont plus fermes et plus élastiques : » mais si l'humeur est si épaisse, que la fluc- » tuation n'en soit pas sensible, et que tandis » qu'on agite le malade, on ne puisse enten- » dre un bruit sourd dans la poitrine, il suffit » que la respiration soit difficile, la toux fré- » quente et importune, et que les pieds se » tuméfient, pour prognostiquer que la poitrine » est pleine de pus, et qu'il est indispensable » d'avoir recours à l'opération, afin de lui don- » ner issue. « HYPPOCRATE. On a néanmoins quelquefois vu des empyèmes rendus par les urines, les selles etc.; c'est pourquoi il est bon de ne pas se presser d'en venir à l'o-

pération, à moins qu'il ne soit urgent de la faire.

« Lorsqu'on ressent à la cuisse ou à la
» jambe de vives douleurs qui résistent a tous
» les remèdes, elles sont causées par une vo-
» mique du foie, dont le pus se porte sur ces
» parties par l'interstice des muscles. « Observations faites par BOHIN, HOULIER etc.

« Si une maladie fait des progrès rapides,
» il se forme ordinairement des abcès aux par-
» ties supérieures, vers le col, et les aisselles.
» Si au contraire sa marche est lente, et qu'elle
» se porte vers les parties inférieures, c'est
» dans celles-ci que l'abcès se formera. La
» chaleur des pieds marque que le dépôt au-
» ra lieu aux parties inférieures; le froid des
» pieds indique au contraire qu'il s'établira
» dans les supérieures. J'ai vu un malade qui
» durant tout le tems qu'il eut la fièvre, eut
» les pieds froids; il lui survint au vingtième
» jour, un abcès vers les aisselles dont il ne
» guérit que difficilement. « BAGLIVI.

« Les abcès sont salutaires, lorsqu'ils se for-
» ment dans les parties inférieures au déclin de
» la maladie, et qu'ils sont portés au déhors
» par quelque évacuation, comme par une
» hémorragie du nez : il en est de même, s'ils
» surviennent dans un jour critique, et s'ils
» soulagent. La partie sur laquelle le dépôt se

» fait, doit être proportionnée à la grandeur
» de la maladie; s'il se forme sur une petite
» partie, il est dangereux, parce que l'évacu-
» ation ne peut pas être considérable. Un en-
» fant eut un abcès à un doigt dans une fièvre
» violente, il fut suivi de la gangrène, et l'en-
» fant mourut. « BAGLIVI.

« Une douleur violente qui devient grava-
» tive, la leipothimie, une fièvre plus forte la
» nuit que le jour, un frisson qui saisit tout-
» à-coup et qui n'avait pas eu lieu aupara-
» vant, sont autant de signes d'une suppura-
» tion interne. « BAGLIVI.

« Lorsque l'abcès est ouvert, si la fièvre
» cesse ou diminue, si l'appétit revient, si le
» pus est blanc et non d'une mauvaise odeur,
» si le ventre est libre, le malade sera bientôt
» guéri: quand le contraire a lieu, il n'y a pas à
» espérer de guérison. « BAGLIVI.

« J'ai observé en différens hôpitaux d'Italie,
» que les personnes affectées de la pleurésie,
» qui ressentaient une douleur dans le conduit
» de l'oreille, où se formait ensuite un abcès
» suppurant, guérissaient tous. J'ai fait cette
» observation à Rome, particulièrement au
» commencement de l'année 1694, remar-
» quable par des brouillards, des glaces et des
» neiges peu ordinaires dans ce pays, et qui oc-

» casionnèrent tout-à-coup des pleurésies très-
» dangereuses. « Baglivi.

« Lorsque les parotides paraîssent dans les
» aiguës, il est nécessaire qu'elles dissipent la
» fièvre, selon la loi des crises. « *Coaq.*

« Toutes parotides qui paraîssent avec dou-
» leur, sont toujours dangereuses. « *Coaq.*

« Les bubons qui surviennent dans les fiè-
» vres, annoncent toujours du danger, si ce
» n'est dans les fièvres éphémères. « *Aph.* 55.
Sect. IV.

XXXI.

Prognostics concernant les hydropisies.

« Toutes les hydropisies qui surviennent dans
» les maladies aiguës, sont mortelles; car elles
» ne dissipent pas la fièvre, mais elles déci-
» dent de violentes douleurs. « *Prénot.*

Les ouvertures des cadâvres démontrent que les épanchemens séreux dans le bas-ventre ou la poitrine, sont les effets des grandes inflammations des viscères.

« La toux qui survient dans l'hydropisie, est
» un mauvais signe. « *Aph.* 35. *Sect. VI.*
Oribaze la regarde comme un signe certain de la mort.

« Ceux qui ont des affections de la rate, et » qui dans cet état sont attaqués d'une longue » dyssenterie, deviennent hydropiques, ou » lientériques, et ils périssent. « *Aph.* 43. *Sect. VI.*

« Les ulcères qui surviennent dans les hy- » dropisies, ne se guérissent pas aisément. « *Aph.* 8. *Sect. VI.*

« La dyssenterie, ou l'hydropisie, ou une » émotion de l'âme, sont avantageuses dans » l'aliénation de l'esprit. « *Aph.* 5. *Sect. VII.*

« Dans les suppurations ou les hydropisies, » lorsqu'on évacue le pus ou l'eau, au moyen » du feu ou du fer, et que cette évacuation » se fait en grande quantité, la mort est iné- » vitable. « *Aph.* 27. *Sect. VI.*

« Quand dans l'hydropisie, les eaux sont » portées au moyen des veines dans les in- » testins, la guérison a lieu. « *Aph.* 14. *Sect. VI.*

ÉLÉMENS DE MÉDECINE.

SECONDE PARTIE.

PATHOLOGIE SPÉCIALE
OU
NOSOLOGIE.

Clef du Système nosologique.

CLASSE I.ere *Les Pyrexies.*
CLASSE II.e *Les Flux.*
CLASSE III.e *Les Suppressions.*
CLASSE IV. *Les Névroses.*
CLASSE V. *Les Cachexies.*
CLASSE VI. *Les Vices.*

Je ne traiterai pas de cette dernière classe, vû qu'elle est du ressort de la Nosologie externe, qu'un autre Professeur est chargé d'enseigner dans l'École de Strasbourg.

CLASSE I.ere

Les Pyrexies.

LES Pyrexies sont caractérisées par l'excès des forces vitales sur les forces libres. Elles s'accompagnent communément de la vîtesse et

de la fréquence du pouls, ainsi que de l'augmentation de la chaleur : elles sont ordinairement précédées du frisson ou froid fébril; la vîtesse ou la célérité du pouls se manifeste plus généralement dans les pyrexies, que la fréquence.

DEUX ORDRES, les fièvres sans affections locales essentielles, et les fièvres avec affections locales essentielles.

ORDRE PREMIER.

Les fièvres sans affections locales, essentielles, ou maladies fébriles.

Symptômes généraux de la pyrexie sans aucune affection locale essentielle et primitive.

La fièvre s'annonce souvent par des symptômes avant-coureurs qui durent un certain tems; quelquefois aussi l'invasion a lieu tout-à-coup, et avec une telle violence que le malade en est subitement accablé.

Les premiers symptômes avant-coureurs dont se plaignent les malades, sont la langueur, la faiblesse, une lassitude générale et des douleurs dans les muscles, semblables a celles qu'on ressent après de violens exercices, ou après un travail forcé, une pesanteur et un mal de tête, la perte de l'appétit, des nausées et l'empâtement de la bouche.

Quelque-tems après, il se manifeste de la chaleur, de la soif et des insomnies, sans qu'on ait éprouvé auparavant la sensation d'un froid un peu considérable, si ce n'est quelquefois des frissons légers et passagers.

Lors qu'au contraire la fièvre attaque tout-à-coup, elle débute toujours par une vive sensation de froid, de la faiblesse et du dégoût. A ce froid se joignent la roideur des membres, le tremblement, l'oppression et le resserrement dans la région précordiale, la soif, les nausées et les vomissemens.

Les fièvres régulières présentent dans leurs cours trois périodes distinctes; 1.° le frisson durant lequel les forces sont concentrées dans l'intérieur; 2.° celle de la chaleur ou de la réaction; les forces sont plus ou moins réfléchies durant cette période, vers l'extérieur; les spasmes occupent particulièrement les plans externes de la peau qui est sèche et quelquefois humectée par des sueurs plus ou moins abondantes; 3.° enfin celle du *pépasme* ou *crise* qui est marquée par une sueur que détermine la cessation entière des spasmes fébrils.

On conçoit aisément d'après la théorie que j'ai donné dans la pathologie générale, que les fébricitans doivent éprouver de la faiblesse dans les membres qui opèrent les mouvemens volontaires, par rapport à l'inégale distribution

des forces toniques qui a lieu dans la fièvre. Souvent aussi la faiblesse fébrile est l'effet de l'épuisement réel occasionné par certaines causes, et principalement par l'action de certains miasmes qui jouissent de la propriété funeste de jeter le système des forces dans une atonie plus ou moins considérable.

On doit considérer la fièvre, ainsi que toutes les autres maladies, comme un effort que fait la nature pour se débarasser de ce qui la gêne et l'incommode. Le médecin doit la seconder, en emploiant les moyens que l'expérience et la raison suggérent. C'est à cela seul que se borne son ministère. *Medicus naturæ minister et interpres.* BAGLIVI *pag.* 1. Souvent aussi la fièvre est un remède, et il est nécessaire de l'exciter, pour guérir une autre maladie; *fébris*, dit CELSE, *maximè mirum videri potest*, *sæpè præsidio est.* (Lib. II. cap. 8.)

DEUX SECTIONS. Les fièvres *continues* et les fièvres *intermittentes.*

La malignité appartient à toutes les espèces de fièvres; elle dépend de la dominance du spasme; elle leur imprime le caractère nerval à un degré éminent : ainsi il y a autant de *typhus* que d'espèces de fièvres.

La malignité appelée aussi putridité, parce-que dans cet état, le système humoral tend

fortement à la pourriture, et qui serait mieux dénommée *scorbut aigu*, a pour symptômes essentiels la prostration extrême et subite des forces; le pouls est petit, vite, mou, faible, enfoncé, et souvent inégal; la langue est sèche, noire; les dents et les lèvres sont couvertes d'une croûte sèche, brunâtre ou noirâtre; la peau est sèche, quelquefois molle et âcre; les yeux ternes; il survient des hémorragies d'un sang dissout, des pétéchies, des vibices. L'haleine et les excrétions sont fétides : le sang tiré de la veine est d'un rouge vermeil, d'une consistance tendre, avec une grande quantité de *serum* d'un rouge très-clair et comme du vin de Bourgogne : ce sang est privé de sa partie muqueuse et glutineuse; c'est pourquoi toute espèce de coction est si difficile et si rare dans les maladies compliquées de malignité : il y a tuméfaction des hypocondres avec chaleur, et quelquefois pulsation : à ces symptômes se joignent souvent la lipirie, le tintement d'oreilles, la surdité, le délire, et la difficulté d'avaler; la voix est faible, et presqu'éteinte, le visage décomposé : la bouche et la gorge sont affectées d'aphtes; il y a soubresaut des tendons, convulsions, hoquet, vomissemens fréquens.

La malignité ne décide pas une espèce particulière de fièvre; HYPPOCRATE la regardait

déja non comme cause de la fièvre, mais comme effet. Il y a deux sortes de putridité, par rapport à la matière sur laquelle elle se développe, la putridité *bilieuse* et la putridité *pituiteuse*. Cette distinction est très-importante dans le traitement, car les moyens curatifs qui conviennent dans l'une, sont absolument nuisibles dans l'autre; ainsi les acides qui produisent d'excellens effets dans les putrides bilieuses, ne peuvent convenir dans les pituiteuses malignes: dans ces dernières l'ammoniaque et tous les sels dont elle fait la base, les vésicatoires, ect. sont de la plus grande utilité.

La malignité consiste spécialement dans la lésion des forces toniques ou nerveuses. C'est le plus ordinairement la faiblesse, ou plutôt le spasme atonique qui cause tous les désordres nerveux qui caractérisent la malignité. Celle-ci n'est que l'effet de l'impression de faiblesse que portent les causes des maladies sur le principe vital, laquelle ne lui permet pas de développer un appareil de mouvemens réguliers et ordonnés d'une manière convenable et propre à détruire ces causes; c'est pourquoi ces maladies présentent les plus grandes aberrations et les plus fréquentes anomalies; quelquefois même elles se montrent sous une apparence de bénignité qui n'est

qu'insidieuse,

qu'insidieuse, et qui en impose aux jeunes médecins sans expérience. Le pouls, la chaleur et les urines ne s'éloignent pas, ou que peu de l'état naturel : mais les autres symptômes et notamment les forces ne répondent pas à la sécurité que semblent promettre les signes précédens; il n'est pas rare même de voir des malades jouir d'un esprit sain et tranquille, et montrer beaucoup de gaieté lorsqu'il courent les plus grands dangers, et qu'ils sont le plus près de la mort.

La malignité est très-souvent produite par l'action des miasmes contagieux et des exhalaisons putrides; elle complique fréquemment les différentes maladies dans les personnes très-nerveuses et irritables, et surtout dans celles qui ont été affectées de chagrins et de tristesse, pendant un certain espace de tems; qui ont fait des excès dans les alimens, les boissons, et dans les plaisirs de l'amour, surtout pendant les grandes chaleurs; en un mot dans ceux qui ont été exposées pendant quelques tems à l'action des causes énervantes. Néanmoins il est une espèce de malignité qui dépend du spasme tonique, ou de concentration dans l'intérieur; elle n'est pas aussi commune que celle qui est décidée par le spasme atonique : elle exige spécialement l'usage des moyens qui attirent

à la circonférence; au lieu que dans l'autre espèce, ce sont les moyens contraires qui conviennent, c'est-à-dire, ceux qui refoulent l'action dans l'intérieur, et qui rétablissent l'équili- entre l'épigastre et la surface, comme les réfrigerans pris intérieurement et appliqués extérieurement, combinés avec les toniques.

Le caractère rémittent n'est point essentiel ni propre à aucune maladie : il appartient à toutes les fièvres compliquées d'affection gastrique; quelquefois, quoique très-rarement, la rémittence ainsi que l'intermittence dépendent d'un état nerveux des premières voies et de leurs dépendances. En général, comme l'a dit HOFFMANN, la plupart des maladies périodiques ont leur siège dans le bas-ventre; *Est notabile quod morbi qui statos servant periodos, plerumque fundamentum habeant in abdominis visceribus :* c'est pourquoi je n'en ai point fait un genre particulier, non plus que des fièvres lentes ou hectiques, qui sont symptômatiques, et qui doivent être classées dans les *macrores*. Je ne regarde point non plus comme des espèces particulières de fièvres, celles que les auteurs ont désignées sous le nom de fièvres *pétéchiales* et de fièvres *miliaires*. Les pétéchies et l'éruption miliaire ne sont que des symptômes accidentels, ou épiphénomènes qui n'établissent pas un caractère particulier : il

paraît d'après les observations de STOLL, que les pétéchies tiennent particulierement à la diathèse bilieuse et les éruptions miliaires à la diathèse pituiteuse.

Des Symptômes généraux des fièvres.

Le froid est un effet du spasme fébril, ou plutôt de la concentration des forces dans la région épigastrique. Ce spasme se fait surtout ressentir aux parties postérieures, parceque ce sont celles qui ont le plus de nerfs. *Rigores enim propriè dicti et qui febres præcedunt, à posterioribus partibus magis incipiunt. MARTIAN.* Cette circonstance de commencer par les parties postérieures, est un caractère distinctif du frisson fébril.

Ce frisson se manifeste d'une manière sensible à l'organe extérieur dans le premier période de la fièvre, par le resserrement et la contraction qui fait faire à la peau la *chair de poule*, par la diminution de l'embonpoint, la condensation des parties, la disparition des vaisseaux superficiels, la pâleur de l'habitude du corps et par le desséchement des ulcères placés à sa surface. Tous ces phénomènes indiquent bien évidemment la refoulement des forces au-dedans.

Dans ce premier période fébril, le pouls est ordinairement rare, quoique vif, mais surtout petit et concentré. Le mouvement de systole est plus vif que celui de diastole. C'est, surtout dans ce premier tems que les lassitudes se font le plus remarquer ; elles dépendent non seulement du spasme qui gêne l'action des muscles, mais encore de la compression qu'exerce sur eux la peau contractée. La stupeur, l'engourdissement et la propension au sommeil, sont l'effet des spasmes légers des plans extérieurs du cerveau.

Le spasme épigastrique se manifeste par les anxiétés, les angoisses, le resserrement et les douleurs qu'on ressent dans l'épigastre, par les nausées et les vomissemens, par les baillemens et les pandiculations qui accompagnent le premier période : c'est ce même spasme qui cause la perte de l'appétit et la sensation de la soif, souvent il s'étend dans tout le canal alimentaire, ou il en occupe la plus grande partie.

La chaleur accompagne le second période ; elle est l'effet de la réaction : les inspirations sont plus profondes ou plus fréquentes, la circulation augmentée et la sensation du chaud est augmentée. Ce période est appliqué à dissiper, les spasmes et à porter les forces à la circonférence. Le sang et les humeurs se dirigent

vers la peau; celle-ci se gonfle, ses vaisseaux se développent et sa couleur est plus animée. Ces phénomènes se font remarquer d'abord aux parties supérieures, parceque la nature dans ses actes, procède successivement de ces parties aux parties inférieures. Dans ce période, le pouls est communément plein, fort, vite et fréquent; les pulsations sont plus développées, la diastole s'achève dans un tems plus court que la systole, et l'artère n'est plus contractée comme elle l'était durant le froid. Ce second période va, en augmentant, jusqu'à ce que les forces appliquées à détruire les causes de la fièvre, soient pleinement développées; et alors il est en pleine vigueur; les spasmes ne sont plus à cette époque aussi violens, ni aussi nombreux : ils existent encore d'une manière évidente, à la peau qui, le plus souvent est dans un état de sécheresse plus ou moins considérable.

Cette pleine vigueur de la fièvre s'accompagne d'un sentiment de tension dans tous les points extérieurs, d'une soif vive et d'une chaleur incommode. Enfin les spasmes cessent entièrement, et la sueur qui coule uniformément de toute l'habitude du corps, annonce la solution de la fièvre et la décomposition de l'appareil des mouvemens morbifiques. Tels sont les principaux phénomènes de la

fièvre considérée dans l'état de simplicité et dénuée de toute complication. Il s'y en produit un grand nombre d'autres, plus ou moins intenses et dangereux, selon les différentes diathèses, les diverses affections gastriques, le tempérament et l'idiosincrasie du malade, son régime et ses mœurs, la constitution de la saison et l'espèce d'épidémie régnante. Nous en parlerons à mesure que l'occasion s'en présentera.

SECTION I.ere. *Fièvres continues.*

L'invasion fébrile commence le plus souvent par le froid; mais il n'y a point d'apyrexie. On divise dans les écoles les fièvres continues, en *continentes* et en *rémittentes*. A proprement parler il n'y a pas de fièvres continues qui soient exemptes de redoublemens; mais l'on doit entendre par rémittentes celles dont les redoublemens tiennent à une affection gastrique. On reconnaît ces fièvres, en ce que leurs redoublemens sont précédés du frisson, ou d'une constriction spasmodique de la peau; au lieu que ceux des continues continentes dépendent de la révolution diurne, et ne sont point précédés du frisson, ni du resserrement spasmodique de l'organe extérieur. Les fièvres rémittentes ne se jugent que par des crises partielles, et le plus ordinairement

par le vomissement, ou par les selles, dans les jours où arrivent les redoublemens. Les fièvres continentes ont leurs foyers d'action hors des premières voies, et dans la masse du sang et des humeurs; elles se jugent ordinairement par des sueurs, ou par les urines, et sont assujeties à la révolution des jours critiques septénaires. Ces fièvres sont moins fréquentes de nos jours qu'autrefois; elles se convertissent souvent en rémittentes, et celles-ci deviennent quelquefois, quoique plus rarement, continentes.

Quatre genres. 1.° les fièvres purement nerveuses et sans complication homerale; 2.° les fièvres sanguines; 3.° les fièvres bilieuses; et 4.° les pituiteuses. Les fièvres bilieuses et les fièvres pituiteuses ont leurs causes dans les voies de la circulation; ou dans l'estomac, les intestins et leurs dépendances; celle-ci sont appelées gastriques. Quand aux fièvres hectiques, elles ont leur foyer dans la substance même des viscères. Cette manière de considérer les fièvres, n'est point nouvelle : elle était connue des anciens et notamment de Baillou. *Febres aliæ sunt venosæ, aliæ sunt gastricæ.* (*Tom. I. pag.* 87.) *Quædam febres sunt è genere venoso in humores a massâ sanguinis alienos, ut qui in præcordiis continentur, qui putridas febres sæpè faciunt;*

et tales febres sunt synochi imputres. Quædam sunt à contentis in meseræo humoribus, et in massâ sanguinis, dum suum serum refundunt, putres faciunt, ut sunt synechœis, id est, continuæ quæ aut quotidianæ, aut tertianæ, aut diurnæ, aut nocturnæ sunt, ut hecticæ, pulmonariæ, capitales, lienosæ, hepaticæ febres, ut quæ contumacem obstructionem, et vitium latens substantiæ sequuntur. (*Ibid. pag.* 89.)

GENRE I.er *Fièvres nerveuses et sans complication humorale.*

ESPÈCE 1. *Fièvre nerveuse éphémère bénigne.*

Elle commence ordinairement par des horripilations légères et superficielles ; il y a forte pyrexie, douleur de tête, grande chaleur, mais douce et sans âcreté ; le pouls est grand, vîte, fréquent et égal, il reprend son rithme naturel immédiatement après l'accès, ce en quoi cette fièvre diffère des intermittentes, dans lesquelles le pouls, durant l'intermission ne reprend jamais entièrement son état naturel, et conserve quelque chose de fébril, comme l'observe GALIEN, (*Méthod. Med. ad glamon. Lib.* 1. *cap. II.*). Les urines sont sans altération ; la fièvre se termine communément au bout de vingt-quatre heures, par des urines abondantes, mais plus fréquemment par les sueurs, ou par

une moiteur très-sensible. Elle est décidée par des erreurs dans le régime, par l'impression du chaud et du froid, par les blessures non graves, et surtout par les passions.

Cette fièvre préserve ceux qui y sont sujets, des maladics épidémiques ; car une maladie, ainsi que l'a fort bien dit GRIMAUD, dont la nature a contracté l'habitude, rend inhabiles à en éprouver d'autres de nature différente ; et une constitution épidémique qui affecte ceux qui y sont disposés, ne produit d'autres effets chez les autres que de ramener la maladie habituelle. Cette fièvre est quelquefois périodique. PLINE rapporte que le poëte ANTIPATER eut chaque année, durant toute sa vie, une fièvre éphémère, le jour qui répondait à celui de sa naissance : on dit aussi que VALESCUS de Tarente eut pendant trente ans une fièvre qui revenait tous les trente jours. La nature seule, guérit la fièvre éphémère nerveuse.

ESPÈCE 2. Fièvre nerveuse par spasme tonique, fièvre de FERNEL, morbus ficcatorius d'HYPPOCRATE Lib. II. de morbis.

Cette fièvre est analogue à la mélancolie nerveuse par spasme tonique : elle dépend de la dominance vicieuse de la force concentrique : il s'établit à cette occasion un spasme profond et durable sur les organes digestifs, et les par-

ties qui les avoisinent ; et l'état de vive irritation soutenue sur ces organes, y attire les humeurs en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, d'après cette loi de la nature vivante, qui transforme un point d'irritation en un centre d'action, vers lequel affluent le sang et les humeurs ; il résulte delà des congestions humorales qui devenant à leur tour de nouveaux principes d'irritation, déterminent dans les membranes et les vaisseaux, des resserremens et des crispations qui gênent le mouvement progressif des liquides ; les font stagner et par conséquent acquérir de l'épaississement ; c'est pourquoi on trouve dans les cadâvres des personnes qui ont éprouvé des spasmes soutenus dans quelque partie du bas-ventre, les vaisseaux gastriques et généralement le système de la veine porte, gorgés d'un sang noir et épais.

Les symptômes les plus ordinaires de cette fièvre que FERNEL regardait comme dépendante d'obstructions lentes établies dans la substance du foie, sont des douleurs dans la région épigastrique qui augmentent après le repas et surtout une pression dans l'hypocondre droit, des anxiétés extrêmes qui portent quelquefois au désespoir, des efforts continus de vomissemens, quelquefois des vomissemens glaireux ou séreux, des cardialgies fréquentes : les malades éprouvent ordinairement un resserrement de

l'oesophage qui est quelquefois assez fort pour empêcher la déglutition, et un sentiment de sécheresse de tout ce canal; l'appétit est très-irrégulier et se porte souvent sur des choses absurdes; il y a habituellement constipation: les urines sont très-changeantes; tantôt elles sont naturelles, quelquefois elles sont crues et limpides, d'autres fois épaisses, souvent très abondantes; le pouls est fort, et la soif violente.

Cette fièvre est ordinairement précédée des symptômes de l'hypocondrie; les hommes ont eu des efforts hémorrhoïdaux, et les femmes des irrégularités plus ou moins grandes dans la menstruation.

L'état spasmodique des organes digestifs et les congestions auxquelles il donne lieu, se présentent quelquefois sous des formes très-différente; cette affection peut prendre celle de presque toutes les maladies, en portant son influence sympatique sur les organes qui sont le plus susceptibles de la recevoir, soit par le genre de vie propre, soit par le tempérament, soit par la saison.

Cette fièvre se déclare ordinairement depuis trente jusqu'à quarante ans, d'après cette loi de la nature vivante qui, à cet âge, détermine les mouvemens et les humeurs vers les organes

abdominaux. Ce sont les sanguins, les bilieux et les atrabiliaires, qui sont le plus exposés à cette maladie. Une cause prédisposante, des plus fréquentes sont les vives émotions de l'âme ; car elles portent leur impression spécialement sur la région épigastrique, et y laissent un état d'irritabilité excessive. Cette fièvre est souvent produite par l'abus des vins forts et des liqueurs, par l'usage des purgatifs forts, par les poisons, par la suppression prématurée des fièvres intermittentes. On observe que ceux qui mènent une vie oisive et sédentaire, ceux surtout dont le corps est habituellement courbé en devant, de même que ceux qui observent un régime très-austère, sont très-disposés à cette maladie.

La fièvre nerveuse par spasme tonique dure ordinairement des années entières. Lorsqu'elle se termine heureusement, toute l'habitude du corps se contracte par un spasme brusque et violent : les extrémités, particulièrement les inférieures, se refroidissent ; il survient des efforts de vomissement, et enfin l'excrétion d'un sang noir et grumelé, et quelquefois luisant comme de la poix fondue.

Lorsqu'elle se termine par la mort, elle se convertit auparavant en une fièvre hectique chez les personnes d'une constitution sèche et

grêle, et en une hydropisie chez ceux qui ont de l'embonpoint.

Le traitement de cette fièvre consiste dans l'usage des relâchans et des apéritifs doux, les bains tiédes et quelquefois la saignée. Les moyens irritans et surtout les évacuans sont absolument nuisibles.

Espèce 3. Fièvre nerveuse par spasme atonique, Atrophie ou Phtisie nerveuse de Morton.

Cette fièvre lente nerveuse par spasme atonique, a son foyer pour l'ordinaire dans les premières voies, et diffère de la fièvre lente nerveuse d'Huxham, en ce qu'il n'y a point de vice humoral dans le principe, tandis que dans la seconde, il y a diathèse pituiteuse: elle se complique néanmoins de cette dernière, lorsqu'elle se prolonge, et se convertit en fièvre lente nerveuse. Elle répond à la mélancolie par spasme atonique, dont elle ne diffère que parce qu'elle a une marche plus prompte et plus uniforme; elle se prépare d'une manière lente et presqu'insensible; elle ne donne, pour ainsi-dire, des signes de son existence, que lorsqu'elle a déjà fait des progrès dangereux: ceux qui en sont attaqués, n'éprouvent d'abord que de la faiblesse et de l'anorexie, sans fièvre apparente, sans toux, et sans dyspnée: le symp-

tôme le plus marqué est une tristesse qui augmente chaque jour ; les malades deviennent misantropes, et recherchent la solitude. Lorsque la maladie a fait des progrès, il se manifeste des symptômes pneumoniques, et l'habitude du corps est molle, lâche et bouffie ; il survient vers la fin des tumeurs œdémateuses et hydropiques qui annoncent un état incurable : le pouls est très-irrégulier, tantôt il est plein et fort, puis il change tout-à-coup et devient faible, petit, vîte, inégal, et s'éteint presque sous les doigts : l'urine, est aussi très-variable ; le plus souvent elle est claire, limpide et abondante ; maîs lorsque la fièvre est avancée, elle est rare et prend nne teinte rouge.

Les principaux symptômes qui caractérisent cette fièvre, sont d'après MORTON, la faiblesse extrême, et l'anorexie parfaite.

Cette fièvre est communément décidée par l'action des causes énervantes, et surtout par les affections tristes longtems soutenues. L'air impur des villes en favorise singulièrement le développement ; elle est presque inconnue dans les campagnes : elle est analogue à la disposition qu'ont au rachitis, les enfans du premier âge, à celle des jeunes-gens qui prennent un accroissement trop prompt, à celle des femmes qui ont eues des couches nombreuses, et enfin à

celle que laissent les maladies dans lesquelles on a fait un abus des moyens asthéniques.

La fièvre lente nerveuse par spasme atonique, dépend de la dominance vicieuse de la force excentrique : il naît à cette occasion un spasme atonique dans les premières voies, et un état de faiblesse dans l'habitude du corps. C'est pourquoi le régime restaurant et tous les moyens toniques et corroborans sont les seuls curatifs dans cette maladie.

L'état de faiblesse de l'habitude du corps, est combattu efficacement par des bandes qui serrent continuellement les parties les plus affectées, et dont on augmente graduellement la compression. L'art ne fait en cela qu'imiter la nature qui entretient habituellement le ton des muscles par les bandes aponévrotiques dont elle les a environnées.

Cette fièvre d'après les observations de Grant, se manifeste principalement dès l'âge de la puberté jusqu'à vingt-cinq ans, et affecte particulièrement les organes de la poitrine.

Genre. II.e. *Fièvres sanguines.*

Ces fièvres attaquent les personnes d'une constitution pléthorique, ou sanguine ; elles s'accompagnent du spasme tonique. Elles commencent par un froid léger et superficiel, et débutent ordinairement de très grand matin,

par exemple, depuis une ou trois heures après minuit jusqu'à cinq ou six heures. Il y a pyrexie violente, dyspnée, céphalalgie; le pouls est fort et fréquent; le sang tiré de la veine offre une couenne fort épaisse; les malades sont affectés de la polidipsie; ils ont un goût fâde dans la bouche: les urines sont colorées, et déposent sur la fin un sédiment muqueux.

Espèce 1. Fièvre éphémère pléthorique bénigne.

Cette fièvre présente les mêmes symptômes que la fièvre nerveuse éphémère. Elle attaque les personnes sanguines et pléthoriques; les jeunes-gens y sont très exposés, et la nature la suscite chez eux dans la vûe d'alonger les membres, et de développer les organes. Elle est souvent décidée par des causes évidentes, et entr'autres par l'impression du froid sur le corps, lorsqu'il est échauffé. Elle est sans danger, et sa guérison doit être abandonnée à la nature. On peut rapporter à cette espèce la fièvre lactée qui attaque la plupart des femmes au troisième jour de l'accouchement, et qui n'exige pour son traitement que la diéte, le repos et quelques boissons diluentes.

Espèce 2. Fièvre éphémère prolongée, synoque non putride.

Cette fièvre s'accompagne des mêmes symptômes

tômes que la précédente, mais il sont plus intenses; il y a dyspnée; les urines sont colorées; le pouls bat fortement, la peau est rouge, le visage animé, et les yeux étincelans: les malades dorment profondément, d'autres fois le sommeil est inquiet et agité. Elle dure sept jours. Cette fièvre fait la nuance entre l'éphémère pléthorique et la fièvre inflammatoire; la pléthore se convertit aisément en ce dernier état, ou en un état analogue. La disposition à l'état inflammatoire est produite ou renforcée, 1.° par la grossesse, et surtout durant les premiers mois; 2.° par la puberté et la première éruption des régles; 3.° par la suppression des évacuations sanguines habituelles, et particulièrement lorsqu'elle a lieu subitement; 4.° enfin par les vives douleurs.

Cette fièvre n'exige d'autres traitemens que l'usage des réfrigérans, et une nourriture ténue. Il est quelqefois bon de recourir à la saignée dans le commencement. C'est une fièvre de cette espèce que GALIEN dissipa tout d'un coup, en saignant jusqu'à défaillance. Observez à cette occasion que cette pratique qui peut réussir quelquefois, n'est pas néanmoins sans danger; elle a plus d'une fois décidée une mort prompte; et le moindre inconvénient qui y est atta-

ché, est une énervation du systême souvent incurable.

La saignée convient en général dans tous les cas où la fièvre est violente, le corps rouge et les veines gonflées; *ergò vehemens febris, ubi rubrum corpus, pleraeque venae tument, sanguinis detractionem requirit.* (CELSUS *de medicina, lib. II. cap. X.*). Malheureusement pour l'humanité, des médicastres saignent indistinctement dans toutes les maladies, comme s'en plaignait déjà de son tems CELSE: *Sanguinem incisâ venâ mitti novum non est: sed nullum penè morbum esse, in quo non mittatur, novum est.* IBID: HYPPOCRATE prescrivait la saignée dans les aiguës, quand la maladie était violente et le sujet jeune et robuste. *In acutis autem morbis venam secabis, si morbus vehemens appareat, et qui agrotant in ætatis vigore fuerint, et virium robur ipsis adfuerint* (*de vict. rat. in acut.*). GALIEN conseillait de saigner jusqu'à défaillance, dans les grandes inflammations, dans les fièvres très-violentes et dans les vives douleurs. Cette pratique n'est pas sûre: comme je viens de le dire. Les méthodiques ne saignaient que dans les affections *à nimia stritura :* ils étaient plus économes du sang et des forces des malades ; et en cela leur pratique était plus sûre et plus avantageuse.

Espèce. 3. *Fièvre inflammatoire générale*.

Elle est caractérisée par une augmentation très-sensible des forces vitales. Elle débute par un froid léger et superficiel auquel succède une violente pyrexie. La chaleur est très-vive et très-âcre ; le pouls est étendu, développé, quelquefois petit, mais dans l'un ou l'autre cas il a de la force : il est fréquent, plus ou moins plein ou dur, et quelquefois inégal, la respiration est embarassée ; le sang tiré de la veine se couvre ordinairement de la couenne, ou croûte pleurétique dont le gluten est la matière, ou du gâteau appellé *placenta*, qui est une concrétion de la partie rouge : les urines sont très-colorées, et d'une odeur forte ; elles déposent sur la fin de la maladie, un sédiment blanc, puriforme et copieux. Observez que le sédiment rougeâtre, homogéne et bien fondu annonce en général une solution plus difficile et plus lente. Les symptômes sont plus violens que dans la synoque non putride : il y a céphalalgie, quelquefois délire ou phrénésie ; la bouche est rarement amère, mais plus souvent elle conserve son goût naturel ; la langue est sèche et fréquemment blanche ; il y a quelquefois nausées et vomissemens bilieux ; mais ces symptômes gastriques ne sont que l'effet de la concentration des forces dans l'é-

pigastre, et les vomitifs sont très-nuisibles dans cette fièvre, à moins qu'elle ne soit compliquée de saburres nidulantes dans l'estomac. Cette fièvre pure et dénuée de toute complication humorale est continente. Il y a polydipsie ; elle débute ordinairement dès le grand matin ; la chaleur est plus vive le soir, diminue durant la nuit ; et le matin elle est presque semblable à celle dans l'état naturel. Cette fièvre dure sept jours ; souvent elle passe ce terme et s'étend jusqu'au quatorzième.

La constitution ou diathèse inflammatoire règne sur la fin de l'hiver et au printems, dans les saisons sèches, et surtout lorsque le mercure se soutient très-élevé dans le baromètre, de même que lorsque les vents du Nord ou de l'Est soufflent pendant quelque tems. Les maladies inflammatoires attaquent particulièrement les habitans des lieux élevés et exposés au Nord, ceux qui s'exercent beaucoup, qui usent de boissons spiritueuses et des nourritures animales ; elles sont familières aux jeunes gens, aux sanguins, aux pléthoriques, aux hommes d'un constitution athlétique. Les femmes, excepté dans l'état de grossesse, y sont moins exposées que les hommes, et n'en sont jamais affectées avec autant de violence.

Dans la fièvre inflammatoire générale les actes de la coction s'exercent dans toute la masse

humorale, et les produits de cette coction sont emportés avec les urines ; c'est pourquoi elles déposent une matière puriforme.

La fièvre inflammatoire générale porte spécialement son action sur la poitrine et sur la tête. Lorsqu'elle se termine par la mort, il se fait souvent une espèce de suppuration générale; et on trouve après la mort, tous les viscères couverts d'une matière puriforme qu'y ont versés les vaisseaux sanguins. Lorsque la fièvre inflammatoire guérit, il se décide communément des hémorragies qui ont lieu dans différentes parties selon les âges, les habitudes etc. ; mais pour qu'elles soient salutaires, il faut qu'elles se fassent en quantité suffisante, après que la coction est pleinement établie. Elle se termine quelquefois par des urines rendues avec douleur et chargées de petits graviers qui flottent sur la surface, et qui d'autres fois adhèrent en grande quantité au parois du vase : ils sont d'une couleur brune et friable ; c'est en cela qu'ils diffèrent des graviers qui sont rejetés avec les urines dans les affections néphrétiques. Observez que lorsqu'au quatrième jour de la maladie, il paraît un nuage rouge dans les urines, si le malade va bien d'ailleurs, on peut présager que la maladie sera jugée au septième jour ; *quibus morbi septimâ die judicantur, iis nubeculam rubram urina continet die quar-*

tà, et alia secundum rationem: (Aph. 71. Sect. IV.)

Lorsque la fièvre inflammatoire générale a une marche lente, elle se termine ordinairement par les sueurs : souvent l'expectoration a lieu avec celles-ci, comme dans les cas où la poitrine a été affectée.

On peut rapporter à cette espèce, la fièvre puerpérale inflammatoire qui est à la vérité très-rare : elle ne peut avoir lieu que dans des tems très-froids, ou dans des constitutions très-inflammatoires, ou après des accouchemens très-laborieux, et lorsque la matrice a été fortement irritée.

Le traitement consiste dans l'usage des moyens asthéniques employés avec prudence : on doit recourir à la saignée dès le principe ; et le sang doit être en général moins ménagé que dans la synoque non putride.

ESPÈCE 4. *Fièvre inflammatoire compliquée de la gastro-bilieuse.*

Cette fièvre a été très-bien décrite par SYDENHAM ; elle a regné à LONDRES, dans les années 1661. 1662. 1663, et 1664. PRINGLE en a parlé sous le nom de *fièvre bilieuse des camps* : elle a été désignée aussi sous le nom de *synoque putride*, elle dure ordinairement quatorze jours et quelquefois vingt.

Cette fièvre est rémittente, mais les redoublemens sont peu marqués : elle se compose de la réunion des symptômes inflammatoires et bilieux. Il y a abattement extrême, le pouls est fréquent, vîte, petit, et serré, souvent inégal ; il y a nausées et vomissemens ; la langue se noircit et se dessèche ; la peau est sèche ; les urines sont épaisses et quelquefois claires.

Cette fièvre se complique souvent du flux de ventre, et surtout lorsqu'on a négligé de faire vomir dans le principe. La terminaison la plus favorable s'opère par les sueurs ou une moiteur générale. Cette maladie laisse quelquefois après elle, surtout dans les vieillards, un état de faiblesse et de maigreur avec toux et des crachats très-épais et puriformes, qui tient au spasme atonique des premières voies. Ce réliquat céde pour l'ordinaire à l'usage des moyens toniques et corroborans, lorsqu'on les employe de bonne heure.

On conçoit aisément que l'on doit administrer dans cette fièvre, les moyens qui combattent efficacement la diathèse inflammatoire, et la diathèse bilieuse. Lorsque la diathèse inflammatoire domine, on doit commencer par la saignée et les réfrigérans, après quoi on en vient aux évacuans et aux anti-septiques du genre des réfrigérans comme les acides, ou du genre des stimulans et des toniques comme la racine

de serpentaire, le Kina etc, selon que l'exige l'état des forces.

Une observation très-importante, par rapport à l'émétique, dans les fièvres inflammatoires compliquées d'affection bilieuse gastrique, c'est que son administration doit être précédée de la saignée, lorsque rien ne la contre-indique d'ailleurs : elle favorise l'action des vomitifs et des purgatifs. La saignée est réellement anti-spasmodique; elle affaiblit les spasmes fixés sur l'estomac et les intestins, qui s'opposent à l'établissement des mouvemens péristaltiques nécessaires aux excrétions des premières voies; telle est la raison pour laquelle la saignée détermine souvent le vomissement et la diarrhée. Les expériences de HALLER prouvent bien évidemment que l'irritation décidée par la saignée, appelle vers le lieu de la piqûre, le sang de tous les vaisseaux tant artériels que veineux.

HYPPOCRATE connaissait très-bien la vertu anti-spasmodique de la saignée. GALIEN dans son commentaire, *de vict. rat. in acut.* dit: *relaxato corpore per sanguinis missionem, quod ex morbificis humoribus quantitate vitiosum superfluit, per alvum id evacuari jubet.*

Il est des signes équivoques qui rendent le diagnostic de l'espèce de diathèse dominante, incertain; et ces signes peuvent donner lieu à

des erreurs très-graves dans le traitement. 1.° L'amertume de la bouche, qui quoique reconnaissant ordinairement pour cause les saburres des premières voies, peut néanmoins avoir lieu dans les affections inflammatoires dénuées de complication : l'administration d'un vomitif serait funeste dans ce cas; c'est pourquoi ce signe seul n'est pas suffisant pour en déterminer l'emploi. 2.° Les nausées et le vomissement de matières bilieuses peuvent être l'effet du spasme établi dans les premières voies : la saignée, les adoucissans et les réfrigérans sont alors les seuls anti-spasmodiques qui puissent convenir. 3.° La rougeur vive de la face qui accompagne communément les affections inflammatoires, peut tenir aussi à la saburre des premières voies. 4.° Enfin le teint jaune, et les yeux chargés de bile qui annoncent la diathèse bilieuse, sont quelquefois des symptômes nerveux qui se présentent dans des états inflammatoires. Dans ces circonstances, il faut, pour ne pas se tromper, suivre la maxime des anciens; *à juvantibus et lacdentibus indicationes*. Il faut surtout faire attention au génie de la constitution épidémique, et au caractère de la fièvre, et principalement observer si elle est continente ou rémittente. Il n'est rien de plus hasardeux dans ces cas, que l'administration des remèdes héroïques; elle exige

la plus grande prudence; et c'est le cas du précepte de Baglivi. *Multa scire et pauca agere.*

Les affections inflammatoires et bilieuses sont unies entre elles, par beaucoup de rapports; elles se convertissent souvent l'une en l'autre. Les affections bilieuses sont communément placées à la suite de celles inflammatoires.

Il n'est pas rare de voir une maladie présenter dans son cours deux périodes distinctes, l'une marquée par le génie inflammatoire dans le principe, et l'autre par la diathèse bilieuse dans ses progrès. En général les constitutions épidémiques qui débutent par l'état inflammatoire, acquièrent avec le tems le génie bilieux et même à un très-haut degré.

La complication de la diathèse inflammatoire et de la diathèse bilieuse que présente la fièvre dont nous parlons, a spécialement lieu dans les pays froids et élevés, sur la fin du printems et au commenceent de l'été, et quelquefois vers la fin de l'automne et le commencement de l'hiver.

La dominance de la diathèse inflammatoire dans cette fièvre, et par conséquent l'indication de la saignée sont annoncées par la petitesse du pouls et la difficulté de la respiration. La dominance de l'affection gastrique et de suite l'indication des évacuans sont caractérisées

par les anxiétés qu'on ressent à l'épigastre, par le peu d'augmentation de chaleur, les sueurs partielles, les douleurs spastiques du col, le tremblement de, langue, ou des lèvres, et le larmoyement.

GENRE III.e *Fièvres bilieuses.*

Ces fièvres régnent durant les constitutions bilieuses. Celles qui ont lieu dans le printems, participent presque toujours de la diathèse inflammatoire, au lieu que celles de l'été et de l'automne sont purement bilieuses, ont une grande tendance à la pourriture, et dégénèrent très-facilement en malignes. Elles débutent le matin par un froid vif avec une sensation semblable à celle que feraient éprouver des pointes que l'on enfoncerait dans le tissu de la peau : à ce froid succèdent une chaleur sèche et mordicante, la polydipsie, la céphalalgie et très-souvent le délire. La peau et la langue sont jaunes; les urines très-colorées et fétides déposent un sédiment briqueté ; les malades éprouvent quelquefois la lypirie et souvent la peau se couvre de pétéchies : le sang tiré de la veine est d'un rouge vif, avec un placenta lâche, peu cohérent, et se couvre d'une sérosité jaune; le pouls est ordinairement vîte, fréquent, petit et serré. Ces fièvres

durent quatorze ou vingt jours, et quelquefois s'étendent au quarantième et même au-delà.

Ces fièvres s'accompagnent souvent dans leurs cours du spasme atonique, et la force excentrique domine vicieusement. Comme dans ces fièvres, le systême humoral a une grande tendance à la putréfaction, on les a appelées communément du nom de *fièvres putrides.*

Observez que les anciens ont appelé du nom de fièvres bilieuses, celles auxquels les modernes donnent le nom d'inflammatoires. BAILLOU désigne sous le titre de bilieuses presque toutes les vraies pleurésies. HYPPOCRATE lui-même s'est servi de cette dénomination. Il est nécessaire, pour ne pas tomber dans des erreurs graves, en lisant les anciens, de connaître leur *phraséologie*, les opinions de chaque âge, la manière de s'exprimer des écrivains et leur philosophie. Nous employons très-souvent, dit STOLL, les mêmes termes qu'eux; mais le sens que nous leurs donnons est quelquefois bien différent. GALIEN dans son commentaire sur l'Aphorisme 23 de la 1.ere Section, prescrit dans les fièvres bilieuses, la saignée jusqu'à défaillance; les Arabes la proscrivent au contraire, et la regardent comme absolument nuisible. Il suit de là que GALIEN, et les médecins Arabes n'attachaient pas la même idée aux fièvres bilieuses; que GALIEN appelait

de ce nom, les fièvres inflammatoires, et que les Arabes prenaient ainsi que les médecins de nos jours les premières, dans le sens propre.

Espèce 1. Fièvre bilieuse générale, fièvre ardente, Causus des anciens.

Cette fièvre n'est point ordinairement précédé du froid; et lorsqu'il a lieu, il annonce que la fièvre sera très-grave, ainsi que le remarque d'HYPPOCRATE, sans doute parce que ce symptôme dépend de ce que la cause morbifique porte son impression sur un organe intérieur et spécialement sur le *cardia*. Le frisson et plusieurs autres affections spasmodiques ne sont très-généralement que des répétitions sympatiques de quelques irritations gastriques, comme le dit très-bien GRIMAUD. (Cours de fièvre, Tom. II. page 374.)

La chaleur est dans cette espèce de fièvre, très-âcre et très-pénétrante; il y a lypirie, laquelle est décidée par une inflammation interne, ou par des saburres gastriques. Dans ce dernier cas, la fièvre est compliquée de la gastro-bilieuse; il y a aussi polydipsie violente qui cesse par l'effet de la toux ou du délire (lorsque celle-ci survient, la fièvre se change en une péripneumonie bilieuse mortelle). La langue est sèche, raboteuse et jaunâtre; les

urines d'un jaune foncé et très-fétides : le pouls est très-petit, pressé et faible; le sang tiré de la veine est d'un rouge très-vif, et le placenta ou la partie qui se concrète, se couvre d'une grande quantité de *serum* jaune; ce qui contre-indique la saignée; il est dissout et a la couleur du vin de Bourgogne. Cette fièvre dénuée de toute complication, est continente; la peau est jaunâtre, les yeux d'abord allumés et brillans, puis se chargent de bile, et ensuite deviennent sâles et ternes. Il y a délire, angoisses, inquiétudes, insomnies, ou sommeil fatigant.

La fièvre du Sénégal, offre un exemple de la fièvre ardente ou bilieuse générale pure. Mais il est rare qu'elle soit telle dans nos pays au printems; elle se complique de la diathèse inflammatoire dans le principe, et souvent en automne de la gastro-bilieuse; dans ce dernier cas, elle est rémittente. On doit rapporter à celle-ci qui est mixte, 1.° la fièvre *carcéraire*; celle des hôpitaux et des vaisseaux, qui sont de nature contagieuse; 2.° la *fièvre maligne de Hongrie*; 3.° la *fièvre maligne des Égyptiens* décrite *par* PROSPER ALPIN; 4.° la *fièvre lypirique* qui est caractérisée par une chaleur brûlante qu'on ressent dans l'intérieur, tandis qu'on éprouve au-déhors un froid très-incommode; ceux qui en sont affectés se plaignent aussi de douleurs pongitives dans

l'estomac et les intestins, et ont une soif inextinguible; 5.° la fièvre *syncopale* qui a pour symptôme principal les fréquentes défaillances; 6.° la fièvre *algidé* dans laquelle les malades ressentent sans cesse du froid; 7.° la fièvre *jaune* d'Amérique ou *mal de Siam*, qui est caractérisée par la force du pouls qui subsiste dans cet état seulement les deux ou trois premiers jours, par la prostration extrême des forces, les vomissemens noirs, et la jaunisse qui se manifeste sur la fin de la maladie. Cette dernière a été fort bien décrite par LIND et HILLARY. Toutes ces fièvres ont un double foyer, un dans les voies de la circulation, et l'autre dans les organes digestifs. Elles se terminent fréquemment et notamment la *lypirique* par un cholera spontané. *Leypiriæ febres non solvuntur, nisi cholera morbo superveniente. Coaq.*

La diathèse bilieuse a le type tierçaire, ainsi la fièvre ardente compliquée de la gastro-bilieuse a ses redoublemens en tierce ou en double tierce; ce sont ces espèces qu'on a appelées *Tritéophies*. La diathèse atrabiliaire a ordinairement ses redoublemens en quarte; on appelle les fièvres qui en dépendent, du nom de *Tétartophies* : ainsi les fièvres tritéophies et tétartophies ne sont que des variétés de la fièvre ardente, et sont les plus violentes et les plus dangereuses de toutes. « Elles ne cessent, dit

» HYPPOCRATE, (*Coaq*) qu'après de longues
» souffrances, des colliquations continuelles. «
« Les accidens, dit DURET, pag 41, qui leur
» surviennent, ou qui les suivent, sont la dys-
» senterie, le ténesme et l'hydropisie. « » Elles
» sont, ajoute le même, et comme l'a observé
» BAGLIVI, suivies pour l'ordinaire d'abcès aux
» hanches. «

La dégénération bilieuse, est le principe de la fièvre ardente. Elle a lieu, lorsque les produits bilieux ne sont pas emportés hors du corps, dans une juste proportion. La bile ne se forme pas seulement dans les organes biliaires, mais encore dans la masse humorale, par l'action de certaines causes. C'est à détruire ces causes, et à en mettre les produits en voie de coction que sont appliqués les mouvemens de la fièvre.

La cause la plus générale des fièvres ardentes, réside dans la constitution chaude et sèche des saisons; au lieu que la constitution chaude et humide affaiblit les organes digestifs et donne lieu aux gastro-bilieuses. Mais ces causes ne produisent leurs effets que dans certains états du système, c'est-à-dire, lorsque les corps ont une disposition particulière à la bilification. Cette disposition est renforcée par la jeunesse

et

et spécialement par l'âge viril, par un tempérament sec, ardent et très-irritable, par les grands travaux, soit du corps, soit de l'âme, par l'abstinence, par l'abus des alimens tirés du règne animal, des forts assaisonnemens, des spiritueux, par l'usage continué pendant quelque tems des substances alkalines, absorbantes, du mercure, de l'antimoine et par la privation des nourritures végétales.

La fièvre ardente se complique quelquefois de la pneumonie bilieuse, ou plutôt se convertit en cette dernière maladie : et elle est pour l'ordinaire mortelle. On a lieu de redouter cette conversion funeste, lorsque les malades éprouvent continuellement une petite toux qui fait cesser le sentiment de la soif.

Le flux de ventre qui survient dans la fièvre ardente, est pernicieux, à moins qu'elle ne soit compliquée de la gastro-bilieuse, comme l'était celle décrite dans le *premier livre des épidémies :* c'est pourquoi les purgatifs sont en général nuisibles, si ce n'est dans le cas de cette complication. « C'est un mauvais signe, » dit HYPPOCRATE, quand la fièvre ardente a » ses redoublemens les jours pairs. «

La fièvre ardente simple finit ordinairement par des sueurs qui sont vraiement critiques, et qui emportent la cause ou les pro-

duits morbifiques : quelquefois aussi, surtout dans les sujets faibles, et lorsqu'elle se prolonge, elle se termine par des parotides ou des tumeurs aux aînes. Ce n'est que dans le cas de complication qu'elle se juge en partie par d'autres crises, comme par des hémorragies dans les complications inflammatoires; par des flux ou des vomissemens bilieux dans celle gastro-bilieuse ; et par l'expectoration, lorsque la fièvre a porté son impression sur les poumons. Les évacuations critiques et notamment la sueur sont souvent précédées du *rigor* dans cette fièvre, ainsi que l'a observé HYPPOCRATE. *Ce rigor* est généralement utile, à quelque tems qu'il arrive dans les maladies par spasme atonique, parceque la force excentrique y est vicieusement dominante.

Les urines de la coction dans la fièvre ardente, déposent un sédiment rougeâtre ou briqueté, bien fondu et homogène, au lieu que dans l'état de crudité, elles sont troubles, épaisses et d'une couleur rouge très-vive.

La saignée est en général très-nuisible dans la fièvre ardente, si ce n'est dans celle compliquée de la diathèse inflammatoire. On reconnaît cette complication qui n'existe jamais que dans le principe, lorsque les premiers symptômes éclatent avec force vers la tête ; les yeux sont enflammés, le visage rouge, le

battement des temporales fort, et la céphalalgie violente : mais la saignée ne doit pas être considérable ; et ce sont les locales, qui doivent être préférées.

Les évacuans sont contre-indiqués aussi dans cette fièvre, si ce n'est lorsqu'elle est combinée avec la gastro-bilieuse, comme cela est assez fréquent de nos jours. Cette complication s'annonce par le caractère rémittent, et les autres signes qui indiquent la présence des saburres dans les premières voies. Dans ce cas on doit préférer les vomitifs et les purgatifs les plus doux ; les autres sont très-nuisibles. Le régime végétal, les anti-spasmodiques froids, comme les acides et surtout l'eau froide sont éminemment utiles. HYPPOCRATE recommandait l'usage de celle-ci dans toutes les affections bilieuses : elle est non-seulement anti-septique, mais encore anti-spasmodique ; car si on applique de l'eau très-froide sur un muscle mis en convulsion, celle-ci diminue soudain ou s'arrête, et sous ce double rapport, elle convient dans ces maladies.

Observez qu'HYPPOCRATE, GALIEN etc. défendaient aux bilieux, et surtout dans les affections bilieuses, l'usage du miel ; parcequ'il se convertit aisément et promptement en bile. Ils en conseillaient au contraire l'usage aux

pituiteux, aux vieillards, dans les maladies froides et dans les affections des poumons. Cette observation intéressante s'étend à tous les corps doux et sucrés.

Ce n'est que dans le cas où les forces de la vie commencent à baisser sensiblement, que l'on doit recourir aux anti-septiques chauds et toniques. Lorsqu'au tems de la crise qui se fait généralement par les sueurs, la nature n'a pas assez de force, il convient d'employer les sudorifiques en commençant par les plus doux.

Lorsque la fièvre a intéressé les poumons, et qu'elle se termine par l'expectoration, il est utile, quand celle-ci se fait avec peine, d'employer les béchiques excitans, tels que les préparations scillitiques, l'ipécacuana *refractâ dosi*, etc. En général les vésicatoires sont pernicieux dans toutes les affections bilieuses, si ce n'est sur la fin, et lorsque la tendance à la pourriture est entièrement détruite. Dans les cas où ils sont indiqués dans ces maladies, il vaut mieux faire usage des sinapismes et autres rubéfians.

Le flux de ventre qui survient dans la fièvre ardente compliquée de la gastro-bilieuse, soulage très-souvent, et même guérit. Cela a lieu lorsqu'il ne diminue pas considérablement les forces, que les matières sont épaisses, bien liées, ayant la couleur et la consistance de la

purée, et surtout lorsqu'il a été précédé des signes de la coction : il est alors vraiment critique et doit être abandonné à lui-même. Mais lorsqu'il n'a point ces caractères, et qu'il tend à épuiser les forces, il convient de le modérer par les mucilagineux, l'opium, les diaphorétiques et même les astringens.

La fièvre ardente s'accompagne fréquemment de la surdité : ce symptôme n'est pas d'un mauvais augure dans les fièvres continues, quand il survient après que la coction est commencée. Il cesse par l'effet d'une hémorragie nasale, ou d'un flux de ventre. *Quibus in febre aures obsurduerint, his sanguis e naribus effluens, aut alvus exturbata, morbum solvit. Aph.* 60. *Sect. IV.* Quelquefois aussi la surdité est critique et incurable. STORCK l'a vu souvent céder, durant la convalescence, à l'action d'un large vésicatoire appliqué à la nuque et d'un violent purgatif qu'il faisait avaler, quand le vésicatoire commençait à mordre.

Lorsque la fièvre s'accompagne de la lypirie, il faut entièrement s'abstenir des remèdes chauds et stimulans. En général il ne convient pas de faire avaler beaucoup de boissons dans les fièvres, lorsque la coction est en pleine vigueur, crainte d'affaiblir les malades. Quand les forces sont notablement diminuées, c'est

plutôt le cas de donner des cordiaux parmi lesquels le bon vin tient le premier rang. Il ne faut pas non plus purger, lorsque la langue est sèche et que le malade éprouve de vives douleurs, de même que lorsqu'il est affecté d'une grande soif. (*Hypp. lib. de vict. rat. in acut.*).

Les habitans de l'Égypte sont très-sujets à la fièvre ardente; ils s'en guérissent aisément, au rapport des voyageurs, par la diète, les boissons aqueuses et les bains dans le Nil.

Espèce II. Éphémère maligne de Juncker, fièvre anglaise pestilentielle de Fortis, Sudor anglicus de Sennert, suette, souette.

Cette fièvre est épidémique; elle parût en Angleterre pour la première fois en 1486, et la ravagea pendant 40 ans; de là elle parcourut l'Allemagne, la Flandre, la Zélande, le Brabant, la Hollande, la Norwège, le Dannemark, et la France depuis l'an 1525 jusqu'en 1530. C'était en automne qu'elle était la plus redoutable; elle disparaîssait en hiver, pour revenir au printems.

Lorsqu'elle pénétrait dans une ville, elle attaquait cinq à six cents personnes par jour, et à peine y avait-il la centième partie qui en rechappât. Elle est caractérisée par la prostration des forces, les défaillances, les anxiétés,

les maux de cœur, les douleurs de tête; le pouls est fréquent, vîte, inégal; les malades éprouvent de violentes palpitations qui durent quelquefois plusieurs années après la maladie; la chaleur est considérablement augmentée; les sueurs sont continuelles, abondantes, critiques, et ne cessent qu'avec la fièvre qui dure pour l'ordinaire vingt-quatre heures. Cette fièvre est très-mortelle; on ne parvient à la guérir qu'en favorisant les sueurs par les couvertures et les sudorifiques.

Espèce III. Fièvre gastro-bilieuse, gastrique ou mésentérique bilieuse, fièvre putride des auteurs.

Cette fièvre commence souvent par être tierce, et devient continue au bout de quelques jours; elle est alors rémittente, tierce, ou *tritéophie.* Son invasion a lieu communément le matin et s'accompagne d'horripilations, du dégoût, des nausées, des vomissemens, de l'amertume de la bouche; les malades ont des anxiétés, et éprouvent un sentiment de resserrement et de vive chaleur à l'épigastre, et quelquefois des pulsations aux hypocondres; la douleur de l'épigastre augmente par la pression; les urines sont très-colorées, épaisses, rares, avec un sédiment d'une couleur rose très-vive; la langue est couverte d'un limon jaunâtre,

elle devient sèche, aride, et noire dans les progrès de la fièvre; la soif est violente; la peau et le blanc des yeux sont jaunes, ou d'un pâle verdâtre. Un signe de la plus grande valeur d'après STOLL, pour reconnaître les saburres bilieuses gastriques, c'est lorsque le contour de la bouche et les aîles du nez sont d'une couleur jaune ou verdâtre. Le pouls est petit, faible et mou; la chaleur âcre et mordicante; les malades ont des insomnies; ou s'il dorment, ils sont agités par des rêves effrayans; la douleur de tête est forte et augmente dans les redoublemens; à la céphalalgie succèdent le plus souvent le délire, des affections convulsives ou comateuses; le ventre est quelquefois dévoyé et d'autres fois resserré. Remarquez que toutes les fièvres gastriques portent spécialement sur la tête, et qu'elles donnent lieu à la céphalalgie, au délire, aux convulsions, ou aux affections comateuses. Tous ces symptômes sont sympatiques, et dépendent du *consensus* établi entre la tête et les premières voies.

Cette fièvre attaque principalement les tempéramens bilieux, ceux qui usent d'alimens très-échauffans, doux ou fermentiscibles: elle est le plus souvent le produit des constitutions chaudes et humides soutenues pendant un long espace de tems; car le propre de ces consti-

tutions est d'affaiblir et d'énerver les organes digestifs. Elle est souvent déterminée par la colère, et par les pertes de sang. HYPPOCRATE remarque dans plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette dernière cause développe la bile et la rend dominante. On conçoit aisément delà le danger des saignées dans les maladies bilieuses; ce qu'AVICENNE exprimait en disant que le sang est le frein de la bile; HOULIÈR disait dans ce sens, que les saignées augmentaient la dégénération bilieuse.

Le Gas des marais, surtout à la fin de l'été et dans la première partie de l'automne, est une des causes les plus fécondes des fièvres gastro-bilieuses. En général les miasmes fébrils affectent très-communément les organes digestifs. LANCISI conseille pour s'opposer à l'action de ces causes morbifiques, de ne pas s'y exposer à jeûn, ni durant la nuit; de ne point avaler sa salive, de ne point commettre d'excès, de faire usage du bon vin et d'autres toniques, et de boire fréquemment de l'eau froide et d'autres liquides à la glace; ces boissons s'opposent par leurs qualités toniques, aux fièvres gastriques. Ces dernières sont moins communes en Sicile, dit PEMPLIUS, depuis qu'on y fait usage de boissons à la glace. LANCISI les vante comme d'excellens prophilactiques contre ces fièvres. Une précaution essentielle

à prendre aussi dans les pays marécageux, ainsi que dans les tems où régnent ces fièvres, pour s'en préserver, ainsi que de la dyssenterie et des fièvres intermittentes, c'est de ne pas beaucoup manger de fruits qui, en diminuant le ton du systême, favorisent l'action du Gas des marais sur l'économie animale, et donnent lieu à ces maladies, et de respirer un air frais et fréquemment renouvellé.

HYPPOCRATE a traité des fièvres gastro-bilieuses dans le *troisième livre des épidémies*, *Sect.* 3. Celles qu'il y décrit, présentaient des symptômes éminemment nerveux : les urines étaient claires et limpides, et il y avait des affections de tête très-graves.

La fièvre gastro-bilieuse reconnaît pour cause matérielle la collection des sucs bilieux, ou biliformes dans les premières voies ou leur voisinage ; le plus souvent ces matières ont leur foyer dans l'estomac et les intestins à la fois ; d'autrefois dans l'estomac seulement, ou dans le canal intestinal et ses dépendances. C'est d'après le siège connu de la cause matérielle, que le médecin doit se décider pour les vomitifs, ou les purgatifs, ou pour les deux à la fois.

La présence des saburres dans les premières voies, est ce que les anciens appelaient *orgasme* et *turgescence*. Les signes qui manifestent

la turgescence stomacale, sont un abattement extrême sans cause sensible; des frissons fréquens et irréguliers auxquels succède une chaleur âcre et mordicante; les nausées et les vomissemens; la langue sâle et chargée, l'amertume de la bouche, l'anorexie, des anxiétés, et de l'enflure à l'épigastre, le refroidissement des extrémités et surtout des supérieures, la pesanteur de la tête, les vertiges, l'obscurcissement de la vûe et des agitations continuelles.

Les signes qui annoncent la turgescence intestinale, sont des sensations de pesanteur et de lassitude dans les genoux, les douleurs des lombes, la tuméfaction et les douleurs du ventre, les borborygmes, des flux de ventre fétides, quelquefois le sentiment du besoin d'être purgé qu'éprouve le malade, et principalement les urines troubles et épaisses. Ajoutez à ces signes le bien-être qui suit les évacuations du ventre, soit spontanées, soit décidées par l'art, et qui cesse bientôt, lorsque le flux n'a pas été assez abondant. On voit que les signes des saburres intestinales, sont pour la plupart affectés aux extrémités inférieures; ce qui depend de leur *consensus* spécial avec les intestins. Observez par rapport à l'emploi des vomitifs et des purgatifs, qu'ils ne peuvent point se suppléer mutuellement; c'est pourquoi HYPPOCRATE a dit d'après l'observation, *si os ama-*

rum fuerit, vomere conducit; si os non afficiatur, verùm ad imum ventrum tormen irruat, pharmacum deorsum purgans dato. (*De morb. lib. II.*)

Observez encore qu'il n'est guères possible de déterminer le nombre de fois qu'il convient de purger dans les maladies gastro-bilieuses; on ne doit pas se régler seulement sur l'état de la langue qui reste souvent chargée, quoique la cause matérielle soit totalement évacuée; elle n'est le plus souvent telle que par rapport à la faiblesse et à l'irritabilité des premières voies; ce qui indique l'usage des toniques et des fortifians. Il faut pour se décider à l'emploi des purgatifs, que l'état de la langue concoure avec les autres signes qui indiquent la turgescence; autrement on court les risques de trop affaiblir le systême, et de donner lieu à des maladies graves. En général l'abus des purgatifs est très-nuisible, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie; et comme dit très-bien COELIUS AURELIEN, « il faut » éviter le fréquent usage des médicamens qui » purgent par les selles, car ils augmentent la » soif, et le dégoût pour les alimens, les cor- » rompent, et diminuent les forces. « (*Passion. chronic. lib. V. cap.* 23.)

Les crises sont partielles dans les fièvres gastro-bilieuses; elles ne se font que par re-

prises alternatives, et ne sont point assujetties, ainsi que l'avait déjà fort bien remarqué BAGLIVI, et depuis STOLL, à la révolution des jours critiques septénaires. La crise la plus commune a lieu par les selles. La matière du flux de ventre pour être critique doit être pultacée : elle est une vraie matière puriforme, la même que celle qui paraît dans les urines vers la fin des affections inflammatoires, et elle n'en diffère que par la couleur jaune que lui communique la bile qui lui est mêlée. La purulence paraît être généralement le but vers lequel tend constamment la nature, dans le travail de la coction, pour toutes ou au moins la plupart des maladies. La fièvre gastro-bilieuse se termine aussi dès le commencement, par des vomissemens bilieux spontanés ou produits par l'art : et il n'est pas rare de voir avorter cette fièvre, lorsqu'on procure des évacuations suffisantes dès le début, au moyen d'un vomitif, ou d'un purgatif, ou d'un émético-cathartique, selon le lieu où est le foyer de la saburre. La durée de cette fièvre n'est pas moindre de vingt jours, et souvent elle s'étend au-delà de ce terme.

Les évacuans sont indispensables dans le traitement de la fièvre gastro-bilieuse, surtout dans le principe et vers la fin. Il convient de prescrire au malade un régime végétal et de lui

administrer les antiseptiques réfrigérans ou corroborans, selon les indications qui se présentent, de modérer, ou de relever les forces de la vie.

Les fièvres gastriques laissent généralement une impression plus ou moins grande de faiblesse dans les premières voies, qui expose aux rechûtes. Le tube alimentaire ne se rétablit que par des degrès successifs qui commencent par l'estomac, et finissent aux gros intestins. Souvent il subsiste après une longue dyssenterie, ainsi que le remarque SYDENHAM, un ténesme très-douloureux qui dépend de ce que le rectum n'a pas encore recouvré son ton, tandis que les autres intestins l'ont repris. Une foule d'autres faits semblables confirment cette loi de la nature animale qui asservit tous les actes de celle-ci et tous ses mouvemens à une direction successive des parties supérieures aux inférieures.

Les fièvres gastro-bilieuses sont assez souvent suivies de la tympanite, des tumeurs dans la région épigastrique et surtout au foie. Celles-ci sont ordinairement décidées par des spasmes irradiés sympatiquement, des premières voies sur quelques viscères abdominaux. Ces spasmes ont quelquefois lieu après les intermittentes, et sont l'effet des fébrifuges administrés à contre-tems. Ceux-ci donnés de trop bonne heure

décident aussi des douleurs rhumatismales. STOLL a vu beaucoup de tumeurs dans les articulations, produites et entretenues par les saburres bilieuses, et que les évacuans faisaient disparaître.

C'est en raison des spasmes viscéraux dont le foyer est dans les premières voies, qu'on voit quelquefois survenir à la suite des gastro-bilieuses, des jaunisses universelles ou partielles que l'on guérit assez aisément avec le kina etc., ainsi que le prouvent les observations de CAMERARIUS et de LANZONI. Souvent aussi elles laissent après elles, une toux qui redouble le soir et la nuit, qui est sèche dans le principe, mais qui dans la suite s'accompagne de crachats muqueux très-épais et mêlés de stries de sang. Cette pthisie commençante dépend du spasme atonique des premières voies, irradié sur les poumons. On le combat efficacement dans le principe, par les toniques et les fortifians.

ESPÈCE 4. Fièvre éphémère bilieuse par cause d'indigestion, éphemera à ventriculi cruditate de SENNERT.

Cette fièvre est l'éphémère prolongée, et qui est compliquée ou causée par une mauvaise digestion, ou plutôt par la corruption des alimens dans les premières voies. Elle attaque

surtout les *pichrocoles*, et dégénère souvent en bilieuse putride, lorsqu'on a négligé l'usage des évacuans dans le moment des troubles produits par l'indigestion. Cette fièvre s'accompagne de l'amertume de la bouche, des nausées, des vomissemens bilieux, des rapports nidoreux, de douleur ou d'un mal-aise à la fossette du cœur et quelquefois de diarrhée. Lorsqu'il y a constipation opiniâtre, elle est très-grave et souvent mortelle. Les émétiques, les purgatifs et les lavemens administrés dès le principe, en arrêtent quelquefois les progrès, et la font cesser totalement.

ESPECE 5. Fièvre puerperale bilieuse, péritonitis de FORSTER.

Il survient vers le troisième jour de l'accouchement, un mouvement de fièvre ou plutôt une fièvre éphémère appelée *fièvre de lait*, qui se termine communément par l'éphidrose, ou par les urines. Elle est purement nerveuse; la nature l'excite pour la révolution du lait. Lorsqu'à cette fièvre se joignent les symptômes de la gastro-bilieuse, c'est la fièvre puerpérale putride dont le caractère essentiel consiste dans une douleur abdominale vive et fixe avec gonflement, une sensibilité extrême au toucher, et souvent la déplétion des mamelles : les malades éprouvent des douleurs frontales,

il

il se forme des dépôts laiteux ; il y a suppression ou diminution des lochies ; le pouls est petit, vîte et très-fréquent ; il fait quelquefois 128 ou 130 pulsations par minute. Cette fièvre débute par le frisson ; elle peut survenir durant le tems de l'allaitement et surtout lors du sévrage ; HYPPOCRATE en a parlé au *troisième livre des épidémiques*, *au premier livre des maladies des femmes et ailleurs : PAUL d'ÉGINE* en a fait mention aussi au *Liv.* 3. *chap.* 64. *et AETIUS tetrab* 4. *discours* 4. *chap.* 83. *etc.*

L'état nerveux est le premier élément de cette maladie ; il est le plus souvent décidé par les passions, par l'impression de l'air froid, et principalement par le travail de l'accouchement. La fièvre nerveuse qui résulte de l'action de ces causes, se complique avec les saburres bilieuses gastriques, et donne naissance à cette espèce de fièvre.

La fièvre puerpérale bilieuse s'accompagne toujours d'une fausse inflammation du péritoine, du mésentère, ou d'une autre partie voisine de la matrice. Elle est très-aiguë et contagieuse dans les hôpitaux, et il paraît d'après les observations de CLARKE, que cette fièvre dans les hôpitaux tire son origine d'une contagion locale ; car il en a arrêté les progrès et prévenu le retour en faisant transférer les malades

dans d'autres salles, en faisant blanchir les murs et les planchers de celles où l'infection avait pris naissance, peindre les bois de lit, laver et nettoyer avec soin les couvertures et les hardes qui avaient servi à l'usage des femmes affectées de cette maladie et en les laissant exposées plusieurs jours au grand air; en allumant de grands feux dans les salles, et en laissant les fenêtres ouvertes même pendant la nuit; toutes les fois, comme l'a observé le Docteur YOUNG d'Édimbourg, que trois ou quatres femmes meurent de la fièvre puerpérale dans peu de tems, on doit soupçonner une infection locale et prendre les mesures indiquées plus haut.

La suppression ou la diminution des lochies est l'effet, et non la cause de cette fièvre, comme l'ont pensé quelques médecins. On ne trouve presque jamais dans les cadâvres des femmes mortes de cette maladie, la matrice affectée, si ce n'est quelque fois dans sa partie extérieure; mais l'épiploon, le péritoine, le mésentère, et quelques portions d'intestins grêles le sont; et on apperçoit dans le bas-ventre des épanchemens putrides d'une odeur très-fétide.

La marche de cette fièvre est très-rapide; elle se termine quelquefois par la mort au bout de vingt-quatre heures; mais pour l'ordinaire

ce n'est que le quatrième, ou le cinquième jour. Si le malade passe le onzième, on peut espérer ; on a toujours lieu de craindre tant que la fréquence du pouls subsiste, quand même tous les autres symptômes auraient cessés. Cette maladie se juge fréquemment par des dépôts, le flux de ventre, et les vomissemens bilieux.

Les évacuans sont les premiers remèdes qu'on doit employer dans le traitement de cette maladie. Souvent on parvient par leurs moyens, à en arrêter les progrès ; ensuite les anti-septiques soit sédatifs, soit toniques, doivent être mis en usage selon les indications que présente l'état des forces de la vie. Il est bon de les associer aux anti-spasmodiques, tels que la liqueur d'Hoffmann, l'éther sulfurique etc. parce que l'état nerveux est l'élément principal de cette fièvre. En général la saignée est nuisible, à moins qu'il n'y ait complication de la diathèse inflammatoire, ce qui est fort rare. Rien n'est plus utile dans le traitement, que l'air frais; on a souvent vû cesser cette fièvre, en faisant rester les malades hors du lit, les fenêtres ouvertes ; et rien ne favorise plus la disposition à cette fièvre que l'air chaud, et le régime échauffant. Lorsqu'il y a faiblesse extrême, ou des engorgemens laiteux, rien n'est

plus efficace que l'ammoniaque et les sels à base d'ammoniaque pris intérieurement, et appliqués sur les congestions laiteuses.

GENRE IV. *Fièvres pituiteuses.*

Les fièvres pituiteuses attaquent principalement les personnes pituiteuses, et dans les saisons froides et humides. Elles débutent par un froid superficiel, avec une sensation semblable à celle que ferait une toile d'araignée qui toucherait la peau; elles attaquent le soir, fort tard, et les redoublemens ont lieu pour l'ordinaire tous les soirs. Il est remarquable que toutes les affections qui dépendent de la diathèse pituiteuse, commencent ou prennent à cette époque une nouvelle intensité: on a observé que l'apoplexie pituiteuse frappait ordinairement le soir, ou au commencement de la nuit. Les fièvres de ce genre sont caractérisées par la prostration extrême des forces, le spasme atonique, un dégoût extrême pour les alimens et qui va quelquefois jusqu'à l'horreur, par des douleurs semblables à celles du rhumatisme, l'adipsie, le *coma somnolentum* et la lenteur des mouvemens vitaux: leur marche est lente; elles ne sont point asservies à l'ordre des jours critiques septénaires, et ne se terminent presque jamais par des crises parfaites.

La production des sucs pituiteux dont l'excrétion ne se fait pas dans une proportion convenable, est la cause des affections pituiteuses. Les maladies de ce genre sont bien plus fréquentes de nos jours, que chez les anciens qui étaient beaucoup plus sujets aux affections bilieuses que nous ne le sommes aujourd'hui. Ce changement paraît s'être fait au seizième siècle: c'est aussi à cette époque que la vérole qui est une affection vraiment pituiteuse, a pris un degré de violence extraordinaire, et qui a fait croire qu'elle était une maladie nouvelle; mais il est facile de démontrer le contraire.

Les fièvres pituiteuses intéressent particulièrement le tissu cellulaire, les glandes, le cerveau, l'estomac et les intestins; tous ces organes sont autant de voies de décharges que la nature a ouvertes aux sucs pituiteux. C'est particulièrement sur le *cardia* que la pituite porte son action, comme le prouve non seulement le dégoût extrême qu'ont les malades pour les alimens et qui va quelquefois jusqu'à l'horreur, mais encore les éruptions à la peau qui surviennent fréquemment dans ces fièvres; car ces éruptions sont communément le produit de quelqu'affection de l'orifice supérieur de l'estomac. En effet elles sont précédées de symptômes violens ressentis dans cette partie

et qui se dissipent à mesure que l'éruption fait des progrès. La petite vérole et la rougeole en offrent des exemples. D'ailleurs l'expérience prouve que le travail pénible de la digestion décide souvent à la peau des taches qui ne se dissipent que lorsque ce travail est achevé.

L'estomac n'est pas néanmoins le seul organe dont les affections décident des éruptions cutanées ; il est des observations desquelles résulte que la matrice est quelquefois un foyer de ces éruptions ; et en effet il existe une grande sympathie entre elle et la peau.

Les causes qui disposent aux fièvres pituiteuses sont l'enfance, la vieillesse, le tempérament pituiteux, les constitutions froides et humides, les pays froids et marécageux, l'usage fréquent des alimens gras et farineux non fermentés, des vins pesans et grossiers, la vie sédentaire, le calme et l'inertie de l'esprit, j'ai presque dit, la bêtise, et l'usage des bains après les repas. Ces fièvres deviennent promptement malignes, parce que le spasme atonique est considérable et la nature peu agissante. Quelques-unes comme la coqueluche, la fièvre lente nerveuse, paraîssent susceptibles de se communiquer par voie de contagion.

ESPÈCE 1. *Fièvre pituiteuse générale, Lymphatique, lente, nerveuse d'*HUXHAM.

Cette fièvre débute par un froid léger au-

quel succède une chaleur peu vive, et qui se dissipe bientôt. Elle est amphimérine, c'est-à-dire que le redoublement qui arrive le soir, ou au commencement de la nuit, a lieu tous les jours. Les malades ont de l'ennui et des anxiétés; il y a cacositie, lassitude dans les membres et surtout dans les articulations; pesanteur de tête et délire sourd; la chaleur et le pouls sont fréquemment comme dans l'état naturel, ou à-peu-près; les urines sont variables, quelquefois claires, limpides, et abondantes, d'autres-fois jaunes et troubles. Les malades répandent une sorte d'odeur acide; ils ont la langue humide et blanche, quelquefois elle est couverte d'une matière muqueuse très-épaisse; le plus ordinairement elle se dessèche et se gerce dans le cours de la maladie; il y a adipsie, étonnement et stupidité comme dans l'ivresse, et surdité. Le *cruor* du sang qu'on tire de la veine est dissout, et couvert d'une pellicule muqueuse; il est tellement chargé de pituite que les vésicatoires même en séparent une mucosité, et qu'on trouve après la mort, tous les viscères enduits de cette même humeur. Cette fièvre est longue, sa marche très-irrégulière, elle n'est pas assujettie aux jours critiques septénaires. Les crises qui ont lieu, ne se font que partiellement et incomplettement par les sueurs, ou par une

éruption ; pour l'ordinaire cette fièvre s'accompagne d'une toux sèche qui est purement gastrique, mais qui vers la fin fait expectorer une matière muqueuse. Les évacuations qui ont lieu dans cette maladie par le vomissement et par les selles, sont avantageuses.

Cette fièvre est causée non par le cumul des matières pituiteuses dans les premières voies, mais par ces mêmes matières renfermées dans les voies de la circulation, et qui abordent successivement, dans l'estomac et dans les intestins, de toutes les parties du corps dont elles sont détachées par l'acte de la coction.

Le ptialisme qui survient quelquefois, est toujours utile. Cette fièvre porte spécialement sur la poitrine, le cerveau, le canal vertébral et les glandes; c'est pourquoi elle se termine fréquemment par des dépôts opiniâtres dans ces dernières, et par des épanchemens séreux mortels dans la poitrine, dans les ventricules du cerveau et le canal vertébral. HUXHAM remarque que les causes qui décident les affections bilieuses, agissent d'une manière analogue au poison de la vipère qui tend à bilifier la masse des humeurs, et que les causes qui déterminent les maladies pituiteuses agissent d'une manière analogue au virus rabieux ; les moyens

utiles dans la rage, le sont aussi dans les affections qui dépendent de la pituite.

Le traitement de la fièvre pituiteuse générale exige beaucoup de prudence, de la part du médecin, et surtout dans le principe. « Il faut, dit SIMS, combattre lentement toutes les affections qui se sont formées lentement. « PLATON dit aussi : *Morbi longi blandissimè tractari expetunt, non vehementioribus irritari* (in TIMÆO) ; c'est dans la fièvre dont nous parlons, qu'il convient surtout d'appliquer ce précepte. Lorsqu'il y a complication de la diathèse inflammatoire, on conseille de tirer du sang en petite quantité, mais cette sorte de complication n'est pas commune. Les évacuans ne peuvent être utiles que lorsqu'il y a des signes de saburres dans les premières voies, mais il convient dans tous les tems de la maladie d'entretenir le ventre libre. Tous les moyens excitans doivent être en quelque sorte prodigués pour réveiller la sensibilité engourdie, et détruire les spasmes atoniques; et surtout l'ammoniaque et les sels à base d'ammoniaque, les tisannes et les infusions amères. STOLL a administré avec succès les fleurs d'arnica dans cette fièvre : l'opium est aussi très-propre à combattre la dégénération pituiteuse, ainsi que les symptômes nerveux auxquels elle donne lieu. Les sudorifiques sont surtout convenables, lorsque la maladie

a été contractée par la voie de la contagion, mais seulement dans le principe ou sur la fin, lorsque la peau se détend et s'humecte. Les vésicatoires sont un remède héroïque dans cette maladie. GALIEN recommande d'empêcher les malades de se trop livrer au sommeil. STOLL a observé qu'il augmentait les accidens. Les anciens employaient aussi dans le traitement de cette fièvre les frictions sur la peau, avec les huiles douces chargées de l'arôme des plantes odorantes. Ces moyens négligés par les modernes, sont très-efficaces et mériteraient d'être remis en usage.

Observez par rapport aux toniques, que le quinquina est moins utile dans les affections pituiteuses que dans les bilieuses. RAMAZZINI avait déjà observé, que cette écorce si efficace dans les fièvres qui règnent dans les constitutions chaudes et sèches, ne réussissait pas aussi bien dans celles des constitutions froides et humides. SYDENHAM dit qu'elle convient moins dans les fièvres quotidiennes, que dans les tierces. (*De novo febris ingressu. Tom.* 1. *pag.* 363).

Les malades doivent être nourris un peu plus largement que dans les autres fièvres : ce sont surtout les alimens tirés du règne animal qui sont les plus appropriés. Les vins généreux doivent être prescrits aussi pour

relever les forces. CELSE veut qu'on préfère le vin austère dans la maladie *cardiaque*; c'était ainsi qu'il appelait la fièvre pituiteuse générale accompagnée de sueurs colliquatives. Le vin, pour me servir des termes d'ASCLÉPIADE, égale dans cette maladie le pouvoir des dieux; il mérite, dans tous les cas, la préférence sur les cordiaux que l'on prépare dans les boutiques d'apothicaires et qui répugnent à la nature. Lorsqu'on est forcé d'évacuer, il faut préférer les émétiques antimoniaux et les purgatifs mercuriels.

En un mot, le médecin doit avoir pour but principal dans le traitement des fièvres pituiteuses d'introduire dans le systême, la diathèse inflammatoire. L'état pituiteux, comme l'observe très-bien STOLL, se trouve ordinairement placé entre les affections bilieuses de l'été et les maladies inflammatoires du printems; et ainsi la diathèse pituiteuse trouve naturellement sa solution dans la dominance de la diathèse inflammatoire.

On doit rapporter à la fièvre pituiteuse. 1.° La fièvre *épiale* dans laquelle les malades éprouvent du froid et de la chaleur; c'est-à-dire, que dès les malades se remuent, il sont à l'instant saisis de l'*horror*, malgré la chaleur fébrile qui d'ailleurs n'est pas bien grande: 2.° la fièvre *phricodes* dans laquelle il sur-

vient de tems à autre des frissons, ou une sensation de froid violent et incommode. Ces deux variétés ont des redoublemens *quotidiens.*

ESPÈCE 2. *Fièvre mésentérique de* BAGLIVI, *gastrique pituiteuse de* BAILLOU, *ou fièvre gastro-pituiteuse.*

Elle fut épidémique à Gottingue en 1761 et 1762. SARCONNE en a observé une semblable à Naples en 1764.

La fièvre décrite par SYDENHAM sous le titre *de novo febris ingressu*, était une fièvre gastro-pituiteuse analogue à celle de BAGLIVI. La fièvre de la 2.e constitution d'HYPPOCRATE paraît avoir été une affection pituiteuse de cette espèce.

Celle de Gottingue avait été précédée de fièvres intermittentes qui étaient dégénérées elles-mêmes en dyssenteries, d'où RŒDERER et WAGLER ont inféré que ces affections avaient quelqu'analogie avec la maladie muqueuse épidémique qu'ils ont décrite.

Cette fièvre est précédée d'un léger frisson auquel succède une chaleur inégale dans l'habitude du corps, et un peu âcre, mais qui ne s'éloigne que peu de l'état naturel ; le pouls est peu fréquent, quelquefois même plus lent et plus rare que dans la santé, mais le plus

ordinairement intermittent ; les urines sont abondantes, pâles et aqueuses ; la langue humide et blanche, se sèche dans le cours de la maladie ; le sang tiré de la veine se recouvre d'une croûte muqueuse plus molle que celle inflammatoire, et paraît composée de petites lames minces et baignées de *serum* jaunâtre et la partie rouge est dissoute ; la peau est pâle, livide et empâtée de sucs muqueux, surtout à l'épigastre ; il y a nausées et vomissemens pituiteux, adipsie, anxiétés et douleur à l'épigastre, céphalalgie, délire tranquille et stupide, vertiges quelquefois avec syncopes, engourdissement, pesanteur, insomnie, douleurs rhumatismales et vers.

Cette fièvre s'accompagne très-fréquemment d'exanthêmes à la peau, ou d'aphtes à la bouche ; ces aphtes ont une grande analogie avec les exanthêmes miliaires : elles leurs ressemblent quant à la forme dans le principe, et sont le plus souvent décidées comme eux, par le défaut d'évacuation, par le régime et les remèdes échauffans.

La fièvre gastro-pituiteuse est déterminée par la collection des sucs pituiteux ou muqueux dans les premières voies et leur voisinage. Cette fièvre est rémittente amphimérine, et souvent avec toux et mal de gorge. Celle décrite par SARCONNE porta notable-

ment sur la poitrine vers le milieu de sa marche, et produisit la pneumonie : elle avait aussi beaucoup de disposition à attaquer les glandes. Celles du mésentère étaient très-développées d'après les observations anatomiques de COTUNNI citées par SARCONNE.

Cette collection pituiteuse dans les premières voies et leur voisinage, se fait remarquer bien évidemment à l'ouverture des cadâvres des personnes mortes de la gastro-pituiteuse. Toutes ces parties sont surchargées de matières pituiteuses et muqueuses plus ou moins épaisses et ténaces.

Cette maladie est le résultat d'une sorte de disgrégation de la partie blanche du sang, et d'une densité ou ténacité glutineuse de la lymphe qui transude à travers les vaisseaux et s'épanche sur la plupart des viscères qu'elle recouvre sous forme de floccons ou de concrétions membraneuses. Les fœtus morts présentent les mêmes lésions que les cadâvres de leurs mères. Ces phénomènes ont été observés dans les épidémies de Gottingue et de Naples etc. COTUNNI a vu dans la dernière que les glandes méseraïques et principalement celles les plus voisines des intestins, étaient extrêmement gorgées et développées. SARCONNE a vu des échymoses et des signes qui manifestaient une grande tendance à la gangrène dans l'estomac

vers le pylore, des tâches pétéchiales à la surface des intestins, et des matières épanchées dans la poitrine qui étaient en grande partie lymphatiques et le produit d'une métastase. Elles présentaient en outre des degrés divers d'altération relatifs au tems de la maladie, et qui semblaient les distinguer en autant d'espèces.

Les premières étaient gélatineuses et visqueuses; elles recouvraient les surfaces antérieures et postérieures des poumons en si grande quantité qu'ils en étaient affaissés. Les secondes étaient des sérosités dans l'état de dissolution, ou très-fluides, en parties concrétes et entremêlées de quelques portions d'une matière un peu jaune, mais très-coulantes et qui inondaient les poumons; les autres étaient un sang dissout et altéré que l'on trouvait constamment dans les cadâvres de ceux qui avaient éprouvés des hémorragies ou d'autres symptômes dépendans de la dissolution du sang, soit dans le plus haut période, soit à la fin de la maladie.

La fièvre gastro-pituiteuse régne fréquemment dans les lieux marécageux ou humides et froids. Les enfans, les personnes qui mènent une vie sédentaire, les femmes, les hommes dont la constitution approche de celle de ces dernières, les femmes nouvellement accouchées, celles qui sont épuisées par des grandes évacuations de sang, les chlorotiques et celles

qui sont sujettes aux fleurs blanches, les personnes qui ont éprouvé pendant longtems des affections tristes de l'âme, celles qui se nourrissent d'alimens farineux non fermentés, y sont très-exposés, de même que ceux qui ont souffert la famine: elle sévit dans les constitutions froides et humides; en un mot toutes les causes énervantes prédisposent à la fièvre gastro-pituiteuse. Elle règne pour l'ordinaire épidémiquement, et se communique par les voies de la contagion.

Il est remarquable que la diathèse pituiteuse favorise singulièrement la production des vers. Telle est la raison pour laquelle les enfans, les femmes et les tempéramens pituiteux y sont sujets. Les espèces de vers les plus communes sont les suivantes.

1.° Les *ascarides*, qui ressemblent aux vers de fromages; il y en a cependant de si longs qu'on les prendrait pour des *lombrics*. Ils ne se tiennent que dans les gros intestins. A cette classe appartiennent les *trichurides*, ou *trichacéphales* qui ont la longueur de quatre pouces et dont le corps se termine par une tête filiforme.

2.° Les *lombricaux*, qui diffèrent des vers de terre, en ce que ceux-ci ont à l'extrémité de la tête, un anneau garni de mammellons qui

manque

manque aux lombricaux; la bouche de ces derniers est garnie de différens tuyaux ou suçoirs, au lieu que celle des autres n'a qu'une seule ouverture.

3.° Le *ténia* appelé aussi ver solitaire, parce qu'on avait cru qu'il n'en pouvait exister plus d'un dans le corps; ce qui cependant est contredit par l'expérience. Il peut très-bien y en avoir cinq à six à la fois.

Le *ténia* a une forme plate. Sa longueur varie et peut aller jusqu'à quatre-vingt aunes; il est composé de différens anneaux ou articulations, chacune d'un ou deux pouces, qu'il peut perdre sans cesser de vivre, pourvu que la tête lui reste; celle-ci consiste dans un filet long et mince terminé par une tubercule, où se trouvent des simples tuyaux ou suçoirs qui sont quelquefois armés de crochets.

On a donné le nom de ver cucurbitain au ténia dont les anneaux ressemblent à des graines de courge ou de citrouille. Il est le plus difficile de tous à détruire, à ce que disent quelques médecins; mais on est convaincu aujourd'hui que cela n'est pas tout à fait vrai, et qu'en général ce sont les ténia dont les suçoirs sont armés de crochets qu'il est le plus difficile de détacher d'avec la tête.

Les symptômes qui désignent la constitution vermineuse, sont les douleurs de tête, le tintouin, la dureté de l'ouie, l'assoupissement, la terreur durant le sommeil, la langue couverte d'une croûte épaisse, l'haleine fétide, les yeux tantôt brillans, tantôt larmoyans, la dilatation de la pupille, les douleurs non inflammatoires de côté, des douleurs vagues, quelquefois une petite toux sèche, le pouls faible, intermittent et changeant, des sueurs froides d'une odeur aigre; les déjections sont diarrheuses, muqueuses, et chargées de débris de vers; les urines sont épaisses, blanches et semblables à du lait; on éprouve de la demangeaison au nez; l'appétit est irrégulier, tantôt languissant, et tantôt grand, mais le signe le plus certain de la présence des vers est leur excrétion même. Il est beaucoup de personnes qui en rendent, sans éprouver aucun des symptômes énoncés ci-dessus; ce qui fait croire qu'ils n'exercent de funestes influences que dans l'état pathologique. Bianchini et Vanden-Bosck ont apperçu avec la loupe dans la matière muqueuse des déjections, une grande quantité de petits vers.

Le mercure est le plus efficace des vermifuges, comme le plus sûr des anti-syphilitiques; on ignore quelle est sa manière d'agir: il paraît néanmoins qu'il ne jouit des vertus mé-

dicales, que lorsqu'il est dans l'état d'oxide ou de sel, et qu'il n'exerce aucune action dans l'état métallique; car rien n'est plus commun que de voir les ouvriers qui travaillent aux mines de mercure, à Almada en Espagne, être très-sujets aux vers et aux maladies vénériennes; cependant ils absorbent beaucoup de ce métal et au point qu'on l'apperçoit en petites globules dans leurs excrémens.

La fièvre mésentérique pituiteuse se termine très-généralement par des flux de ventre qui ont lieu à plusieurs reprises. Quelquefois, d'après les observations de GRANT, le pouls devient dans les affections pituiteuses, au tems de la coction, fort et plein comme dans les affections inflammatoires: il faudrait bien se garder de saigner dans une pareille circonstance; car ce caractère du pouls indique que la nature reprend le dessus, et qu'elle combat efficacement la diathèse pituiteuse.

Le traitement de la fièvre gastro-pituiteuse, ne diffère de celui de la fièvre pituiteuse générale, qu'en ce qu'il convient d'administrer dès le commencement les vomitifs, ou les purgatifs selon que les matières pituiteuses sont accumulées dans l'estomac ou dans les intestins : il est convenable de faire précéder pendant un jour ou deux les boissons incisives;

c'est le cas de l'Aphor. 9. Sect. II. *Corpora ubi quis purgare voluerit, facile fluentia reddere oportet.*

Les toniques et les vésicatoires sont éminemment utiles pour exciter les forces. Les mercuriels et les antimoniaux ont été employés avec succès, pour combattre la *coagulation glutineuse* que le venin épidémique, pour me servir des termes de SARCONNE, occasionne dans les humeurs, et qui dégénère vers la fin de la maladie en une colliquation putride funeste. SARCONNE employait l'antimoine crud, le savon et le mercure. Ce n'était le plus ordinairement que vers le déclin de la maladie, qu'il trouvait à placer les émétiques. Dans la fièvre de Gottingue, on donnait le tartre stibié dans la vûe d'exciter de simples nausées qui sont plus efficaces, disent RŒDERER et WAGLER, que les vomissemens, pour aténuer et rendre fluxile le mucus qui surabondait dans cette épidémie, comme dans celle de Naples.

SARCONNE observe par rapport aux vésicatoires, que c'est particulièrement dans le tems de la forte *glutinosité* des humeurs, qu'il convient de les appliquer, et qu'il ne faut pas attendre que la fonte ou la dissolution ait commencé ; ils ne sont point aussi sûrs. Lorsque les plaies des vésicatoires se recouvraient de bonne heure, d'une toile membraneuse, c'était un

mauvais signe; les crachats se supprimaient chez la plupart des convalescens, elles fournissaient un pus fétide, très-âcre, très-abondant et qui en rendait la cicatrisation longue et difficile, malgré l'usage non interrompu que faisaient les malades du quinquina.

Lorsqu'à la place de cette membrane glutineuse dont je viens de parler, il s'écoulait une humeur séreuse, de couleur cendrée ou verdâtre et fétide, on pouvait concevoir quelques espérances de guérison.

On doit regarder comme des variétés de la fièvre gastro-pituiteuse; 1.° la fièvre mésentérique pituiteuse puerpérale 2.° la fièvre lente des enfans décrite par SYDENHAM.

ESPÈCE 3. *Fièvre hémitritée, demi-tierce, febris semi tertiana.*

La fièvre hémitritée est une complication de la fièvre pituiteuse et de la bilieuse; ou plutôt elle se compose de la quotidienne continue et de la tierce; l'accès a ordinairement lieu chaque jour; mais le frisson et la fièvre reviennent de deux jours l'un, avec plus de violence; cette fièvre s'accompagne de la cardialgie, des défaillances, des affections comateuses et d'autres symptômes graves : les forces ne se rétablissent pas durant la rémission; la langue est sèche et aride; les accès

durent quelquefois vingt-quatre et d'autrefois trente-six heures; les plus longs sont de quarante-huit heures. Cette fièvre est endémique et régne presque continuellement à Rome, ainsi que l'avait déjà observé autrefois GALIÉN. Elle porte spécialement son impression sur l'estomac et le foie, et elle dégénère souvent en fièvre hectique ou en hydropisie, par rapport aux obstructions qu'elle cause : cette fièvre est longue et dangereuse ; elle attaque surtout dans l'âge viril et en automne. Elle donne lieu à l'érysipèle des intestins grêles, ainsi que le prouvent les observations de SPIGEL qui a ouvert un grand nombre de cadâvres de personnes mortes de cette fièvre.

Lorsque l'hémitritée, après plusieurs accès, commence à décliner, elle devient vraiment intermittente, et alors elle n'est plus dangereuse. Cette fièvre se termine ordinairement par les vomissemens ou les flux de ventre. Néanmoins quoique les vomitifs et les purgatifs paraîssent bien indiqués dans le principe, il ne faut en user qu'avec la plus grande prudence; et lorsqu'ils sont absolument nécessaires, il faut préférer les plus doux. La saignée est rarement utile et ne doit être prescrite que dans les cas d'une complication inflammatoire bien marquée, et seulement dans la vue de diminuer l'inflammation des premières voies. Les légers

incisifs doivent être administrés pour boisson. On a à redouter l'augmentation de l'inflammation, et la gangrène de l'estomac et des intestins, en employant des stimulans. On doit d'ailleurs soutenir les forces du malade, et combattre les différens symptômes qui peuvent se présenter dans le cours de la maladie, par les anti-septiques toniques; et lorsque la nature tente un vomissement ou un flux de ventre critique, il convient de l'aider par les moyens ordinaires lorsqu'elle est faible et hésitante.

ESPÈCE 4. Fièvre rhumatismale, rhumatisme aigu, rhumatisme inflammatoire.

Cette fièvre de même que les catharres dont nous allons parler, sont des affections pituiteuses compliquées de la diathèse inflammatoire. Elle est plus commune depuis l'an 1740, époque à laquelle les vents du Nord ont soufflé plus fréquemment qu'auparavant. Elle attaque pour l'ordinaire dans l'âge adulte, et paraît étrangère à la vieillesse et à l'enfance. Cette fièvre est quelquefois continente, lorsqu'elle est dénuée de toute complication gastrique, ce qui est rare: elle est le plus souvent rémittente par rapport à cette complication qui a presque toujours lieu, sinon dans le principe, au moins lorsqu'elle a déjà fait quelques progrès. Cette

fièvre s'accompagne des douleurs plus ou moins violentes dans les muscles et les articulations ; ces douleurs suivent communément le trajet des muscles, passent d'une articulation à l'autre et augmentent le soir et la nuit ; elles affectent spécialement les grandes articulations, ainsi que l'a fort bien observé CULLEN. Il y a rougeur et gonflement dans les parties endolories : la fièvre débute par un accès de froid auquel succède une grande chaleur; le pouls est ordinairement fréquent, plein et dur ; il y a dans le commencement des sueurs abondantes, mais qui ne soulagent pas ; les urines sont très-colorées et déposent sur la fin un sédiment briqueté ; le sang présente les mêmes qualités que dans les grandes inflammations.

Les inflammations rhumatismales ne finissent jamais par la suppuration, mais quelquefois par des épanchemens muqueux, ou gélatineux dans les gaînes des tendons, qui affaiblissent les mouvemens, par l'hydropisie de l'article du genou, et généralement par des sueurs, des éruptions et par les urines.

La fièvre rhumatismale dure communément vingt jours, souvent dépasse ce terme et s'étend au quarantième ou au soixantième. Elle dégénère quelquefois en rhumatique chronique. Elle s'accompagne du spasme tonique, et a son principe dans la diathèse pituitoso-inflam-

matoire, ou inflammatorio-pituiteuse. Elle est causée par le refoulement des forces, et les muscles externes ainsi que les parties membraneuses sont frappés de spasme et de roideur. C'est une fièvre nerveuse compliquée de la diathèse pituiteuse et de la diathèse sanguine, qui porte spécialement sur les muscles, les membranes et les grandes articulations. Cette fièvre est rarement dangereuse, si ce n'est dans le cas où les forces et les mouvemens se dirigent vers les organes essentiels à la vie.

Les saignées et les réfrigérans dans le principe, les anti-spasmodiques et surtout l'opium dans ses progrès, les vésicatoires et les diaphorétiques ou les sudorifiques sur la fin sont des moyens convenables dans le traitement de cette maladie. On a observé que dans le principe, les bains et les fomentations tiédes ne faisaient qu'augmenter les douleurs.

Quelquefois la diathèse inflammatoire domine avec excès dans la fièvre rhumatismale : tel était le rhumatisme aigu de SYDENHAM, qui exigeait le même traitement que les affections purement inflammatoires, et entre autres choses les saignées répétées. SARCONNE en a décrit un extrêmement inflammatoire dans lequel la méthode de SYDENHAM par le petit lait, le régime végétal etc. était insuffisante ; elle le changeait en rhumatisme chronique, ou décidait des

dépôts sur les genoux: il fallait saigner dès le commencement dans la vigueur de l'accès, répéter la saignée dans le second et le troisième accès, et donner fréquemment des lavemens. Quand il y avait turgescence intestinale, il donnait un purgatif salin, il prescrivait une boisson abondante d'eau pure, de petit lait, d'eau d'orge ou de mauve, quelquefois avec un peu de nitre, l'eau vinaigrée, la limonade, ou l'eau miellée. Lorsque les douleurs étaient vives, et que la chaleur n'était pas considérable, il donnait des laits d'amandes douces avec la graine de pavots blancs. Le rhumatisme qui se fixait sur quelque partie déterminée, avait quelque chose de critique. Il aidait les dépôts, en faisant sur les parties qui en étaient menacées, des lotions avec le lait tiéde ou la décoction de mauve, et en les mettant à l'abri du contact de l'air. Il employait les mêmes moyens quand le rhumatisme était entièrement fixé. Il fallait, à cette époque soutenir les forces, éviter les purgatifs et tous les remèdes actifs. Quoique le dépôt fût formé, la fièvre était toujours vive, le pouls fort, les douleurs violentes, il employait alors les saignées locales, et l'application de l'extrait de ciguë. Cette maladie était rémittente, et n'observait aucun ordre régulier dans le retour des accès; elle ressemblait assez à celle décrite par HYPPOCRATE, dans les

maladies populaires, *malade sixième*, *dixième*, *treizième*, *quatorzième*, du premier livre, le *cinquième*, et le *septième* du troisième livre. Elle se terminait le plus ordinairement par les sueurs et par les urines, au quatorzième jour, mais plus ordinairement vers le septième, ou le vingt-unième. Le plus sûr indice du jugement était des urines copieuses avec un sédiment briqueté.

Cette fièvre rhumatismale inflammatoire se compliquait dans quelques-uns, d'affection gastrique saburrale; alors la crise ne se faisait pas régulièrement par les sueurs et par les urines, quand on n'avait pas débarrassé dès le principe l'estomac par le vomitif; dans ce cas, les maux de tête étaient bien plus violens, la marche de la maladie plus irrégulière, et sur la fin les mouvemens se dirigeaient vers les intestins pour opérer la crise; le vomitif diminuait dans ce cas la violence du mal, et il s'établissait dans le retour des accès, plus d'ordre et plus de régularité.

Sarconne donna avec beaucoup de succès dans cette fièvre rhumatismale, la décoction de polygala dans l'intention de diminuer la densité vicieuse du sang; quand ce moyen était insuffisant, que les urines étaient constamment pâles, le ventre paresseux et légèrement gonflé, quand le sang tiré de la veine

conservait sa qualité ténace et couenneuse, et que la fièvre néanmoins n'était pas forte, il prescrivait une solution aqueuse, mais légère de savon d'Alicante : ce qui ne manquait guère d'ouvrir le ventre, de diminuer la viscosité du sang, et de faire couler des urines avec sédiment.

Quelquefois la fièvre rhumatismale se complique de la diathèse bilieuse, ainsi que l'a observé STOLL ; dans ce cas, elle exige le même mode de traitement que la fièvre inflammatoire bilieuse. Quand elle s'unit à la gastro-bilieuse, il arrive souvent qu'un vomitif placé à propos dans le principe, dissipe totalement les douleurs rhumatismales.

Le rhumatisme peut être produit aussi par la bile, ainsi qu'HYPPOCRATE l'avait déja observé ; car il dit qu'il a lieu, lorsque la pituite ou la bile, mise en mouvement, se dépose sur les articulations. Dans la circonstance où la fièvre rhumatismale est produite par la bile, il conseille de faire des applications froides sur les parties affectées, et de tenir le ventre relâché avec des lavemens ou des suppositoires. Quand les douleurs sont calmées, il veut qu'on purge et qu'on passe au lait d'ânesse bouilli. (*Lib. de affection.*)

Espèce 5. *Fièvre catharrale, catharre, fluxion.*

Cette espèce de fièvre est plus ou moins forte ou légère; quelquefois elle est à peine sensible. Elle débute par des frissons, et redouble le soir; elle est souvent gastrique et amphimérine, et s'accompagne de douleurs autour du cou, de la toux, du coriza, de l'enrouement, quelquefois de ptialisme, de douleurs de dents et d'oreilles; souvent il s'y joint l'esquinancie tonsillaire; pour l'ordinaire l'excrétion du mucus nasal, guttural ou bronchial est très-abondante. Elle est souvent épidémique, et régne presque toujours quand les vents du Nord succèdent brusquement à ceux du Sud; mais elle ne paraît pas être de nature contagieuse.

On a donné différens noms au catharre, d'après les parties qu'il occupe; on l'appèle *rhume*, quand il affecte la poitrine; *enrouement*, quand c'est le larynx; et enfin *coriza* ou enchiffrenement, quand son siège est aux narines.

» *Si fluit ad pectus, dicatur rheuma catharrus.* «
» *Ad fauces bronchus, ad nares esto coriza.* «

Les catharres se terminent généralement par les sueurs, les éruptions, les urines, les crachats et les selles: ces différentes excrétions

se font pour l'ordinaire successivement des parties supérieures aux inférieures.

Les catharres ont besoin d'un certain degré de fièvre, pour les mûrir et en opérer la coction: c'est pourquoi ceux qui sont sans fièvre sont plus longs et sujet à revenir: *Quibus adsunt catharri, si cum febre fuerint quae supervenerit, ii solvuntur, nec relapsum habent; quae cum febre non sunt, relabuntur.* Lib. 6. épidem. Comme les vieillards ne jouissent pas d'un degré suffisant de forces, pour que la coction des catharres auxquels ils sont très-sujets, puisse se faire, il s'ensuit qu'ils en restent affectés pendant très-longtems, et que le plus souvent ils succombent; ce qui a fait dire à HYPPOCRATE; *Raucedines et gravedines in valde senibus non coquuntur* (*Aph.* 40. *Sect. II.*)

Les variétés du catharre sont:

1.° Le *catharre benin.* C'est une fièvre légère qui se manifeste le soir et souvent à peine sensible, avec céphalalgie et toux.

2.° Le *catharre de poitrine ou rhume de poitrine* est caractérisé par des douleurs dans les muscles de la poitrine et du col, qui augmentent par la pression. Ces douleurs sont unies à une toux plus ou moins forte; il y a pour l'ordinaire dyspnée, avec un sentiment de pesanteur dans la poitrine, céphalalgie, enrouement,

elle est précédée du coriza et de l'éternuement; la fièvre est à peine sensible:

3.° Le *coriza*, *enchiffrenement*; il y a douleur gravative de tête, anosmie, éternuement, voix nasale, dyspnée, flux séreux du nez, toux phlogose de la membrane pituitaire.

4.° La *phlegmathorragie* de JUNCKER, appellée *morfondure*, quand elle attaque les chevaux; elle consiste dans un simple écoulement séreux nasal, copieux et continuel.

5.° Le *rhume catharral*; il y a toux, douleur vague et gonflement des parties exposées à l'air.

6.° Le *catharre épidémique*, *fièvre catharrale*, *grippe*, *follette*, *influenza*, *rhume épidémique*, *synoque catharrale*, consiste dans une fièvre avec toux, dyspnée, douleurs vagues dans les membres, etc. elle est épidémique. La fièvre catharrale qui régna en Europe dans le printems de 1743, dégénéra souvent au rapport d'HUXHAM, en pleurésie, d'autres-fois au bout de deux ou trois jours, en fièvre quotidienne, ou tierce.

7.° La *fièvre catharrale bilieuse* ou *putride*; elle est la réunion de la fièvre catharrale aux symptômes de la fièvre gastro-bilieuse.

On conçoit aisément que le traitement doit être mixte dans cette fièvre qui, depuis quelques années est très-commune en France:

c'est-à-dire, que l'on doit employer les anti-inflammatoires et les anti-bilieux tour-à-tour suivant que le génie inflammatoire prévaut sur le génie bilieux, ou celui-ci sur le génie inflammatoire; et que les évacuans doivent être administrés dès le principe de la maladie.

Les catharres sont ainsi que la fièvre rhumatismale, décidés par l'action du froid ou de l'humidité soutenue quelques-tems sur le corps, surtout lorsqu'il est échauffé. *Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica, tusses movent sanguinis eruptiones, ac catharros inducunt.* (Aph. 24. Sect. V.)

Le sang dans la plupart des fièvres catharrales présente les mêmes qualités que dans les affections inflammatoires. Il y a spasme tonique et refoulement des forces et des humeurs et surtout de la matière perspirable vers la membrane muqueuse du nez et les glandes de la gorge et des bronches: ces parties sont phlogosées; il paraît que dans quelques circonstances, la phlogose est déterminée par l'impression que fait sur ces organes, l'oxigène atmosphérique très-condensé dans les froids qui arrivent brusquement.

On peut regarder, d'après l'observation de Stoll, les catharres qui tiennent à l'état inflammatoire, comme les ébauches et les rudi-

mens des pneumonies inflammatoires qui se préparent : ils sont en effet suivis des pneumonies inflammatoires qui regnent épidémiquement.

Les fièvres catharrales exigent le même traitement que la fièvre rhumatismale ; la saignée est indispensable dans le principe, et elle doit être plus ou moins forte et répétée, selon qu'elles sont plus ou moins compliquées de la diathèse inflammatoire.

Il convient aussi de faire prendre au malade des boissons pectorales adoucissantes dans le commencement, et sur la fin des pectoraux du genre des stimulans, pour favoriser l'expectoration, lorsque celle-ci se fait difficilement et que les crachats sont épais et visqueux. On doit se comporter du reste comme dans la fièvre rhumatismale par rapport à l'opium, aux vésicatoires, aux diaphorétiques et aux sudorifiques. Les complications exigent un traitement mixte et relatif à la diathèse compliquante.

SECTION II. *Fièvres intermittentes.*

Ces fièvres reviennent par accès ordinairement périodiques, et cessent entièrement dans les intervalles. Quelques médecins prétendent que les accès de ces fièvres appartiennent à la même maladie ; d'autres pensent qu'ils sont

autant de maladies nouvelles. La première opinion est très-probable, ct la seconde est sans fondement.

On appèle *apyrexie* le tems de l'intermission, et *pyrexie* celui durant lequel la fièvre a lieu.

On les distingue en général : 1.° par rapport aux saisons durant lesquelles elles regnent, en *vernales* et en *automnales.* Les premières s'étendent depuis le mois de Pluviôse jusqu'en Thermidor, et les autres depuis Thermidor jusqu'en Pluviôse. Les vernales ont ordinairement le caractère humoral, sont courtes, se terminent aisément, et souvent même par les seules forces de la nature. Elles sont fréquemment compliquées de la diathèse inflammatoire. Elles ont quelquefois opéré la guérison de quelques maladies regardées comme incurables, telles que la mélancolie, la manie, l'épilepsie, la paralysie et les fièvres d'automne, qui se sont prolongées jusqu'au printems.

Les fièvres d'automne sont ordinairement longues, ténaces et anomales ; elles tiennent plus du caractère nerval et dégénèrent souvent en rémittentes. Elles sont communément le produit de la bile, de l'atrabile, ou de celle-ci unie à la pituite, et se terminent fréquemment par des rates volumineuses, des empâtemens des engorgemens, et des squirres des viscères,

surtout du foie, qui donnent lieu aux ictères, aux hydropisies, au scorbut et à diverses autres cachexies. Quelquefois cependant le caractère des vernales et des automnales est inverse ; ce qui dépend de l'irrégularité des saisons.

On distingue 2.° les fièvres intermittentes en *sporadiques*, en *populaires* ou *épidémiques*, et en *endémiques*. Quelquefois elles se cachent sous le masque d'autres maladies, comme sous la forme de douleurs de tête, du délire, du coma, de l'apoplexie, de la migraine, des convulsions, de l'opthalmie etc. etc. qui reviennent par accès périodiques ; il n'y a guères de maladies, que les intermittentes ne puissent simuler.

Les dangers des fièvres intermittentes ne se rencontrent guères que dans le premier période ; c'est dans le frisson fébril, que ceux qui en sont attaqués, périssent, et rarement dans les autres tems, comme l'observe SYDENHAM (*Sect.* 1. *cap.* *V.* *pag.* 94.). Ce sont surtout les vieillards qui meurent dans le frisson. La mort dans ce cas n'est causée que par l'extrême concentration des forces, qui arrête toutes les actions et tous les mouvemens.

On a observé que lorsque dans les intermittentes, les accès anticipaient d'une ou deux

heures, elles se terminaient bientôt; c'est le contraire lorsqu'ils retardent. Quand les accès reviennent constamment à la même heure, le jugement est difficile. Il en est de même des fièvres rémittentes. *Quibus accessiones fiunt, quâcumque horâ dimiserit febris, postridie eâdem horâ, si corripuerit, difficulter judicantur.* (Aph. 30. Sect. IV.)

Les fièvres intermittentes sont généralement causées ou entretenues par une disposition particulière du système sensitif, un état nerveux qui est tel que l'action augmente et diminue, ou pour mieux dire, la fièvre revient et cesse à des époques déterminées. Cette disposition toujours, ou presque toujours compliquée d'affection gastrique dans le principe, et quelquefois aussi décidée par cette cause, est très-fréquemment introduite par l'action du Gas des marais, ou de l'humidité sur le corps, par les pluies et les brouillards continus : ces causes produisent encore l'affection gastrique dont ces fièvres s'accompagnent.

Observez que quand les premières voies ont été nettoyées et qu'il n'y a plus de saburre gastrique, la fièvre qui persiste, est purement nerveuse, ou spasmodique, et entretenue par l'habitude vicieuse qu'a contractée la nature de diriger périodiquement, les mouvemens et l'action du déhors au dedans, et ensuite de les

réfléchir de la manière qui est ordinaire dans les fièvres. C'est cette même disposition morbifique sans foyer matériel, qui a été désignée par les anciens sous le nom *d'intemperies sine materie:* les symptômes nerveux sont alors bien plus longs et bien plus violens.

L'état nerveux d'où dépend la fièvre, est établi spécialement dans les organes digestifs; il est hypertonique ou atonique: c'est ce dernier qui a le plus fréquemment lieu. Le quinquina et les autres toniques conviennent dans ce dernier cas; et les calmans et débilitans dans l'autre, après avoir néanmoins détruit les complications. Les toniques et les fortifians ne feraient qu'augmenter vicieusement la force concentrique, et par conséquent qu'exaspérer la fièvre; ce n'est que lorsqu'on l'a convenablement affaiblie, et calmé la vive irritation, qu'on peut employer avec succès le Kina, lorsque la fièvre subsiste encore. Il ne convient point en général d'administrer ce remède, lorsque la constitution du sujet est sensible et irritable, la peau sèche, et quand il éprouve une chaleur étique et consomptive. On réussit dans ce cas à guérir la fièvre par le moyen des antispasmodiques, surtout de l'opium, et des bains tempérés pris dans l'intermission.

Je ne rechercherai pas quelle est la cause du périodisme des accès; je ne l'apper-

çois que dans les loix primordiales de la nature vivante qui assujettit tous ses actes à une alternative d'action et de repos. Toute recherche ultérieure est superflue, et toutes les conjectures qu'ont formées la-dessus la plupart des écrivains, n'ont aucun appui solide, et n'offrent aucune raison satisfaisante. Il est sans doute plus essentiel de s'attacher aux faits et d'étudier le caractère, la marche de ces fièvres et les armes qu'on peut leur opposer avec le plus de succès.

Les fièvres intermittentes sont généralement déterminées ou compliquées d'une ou de deux des trois diathèses; elles exigent par conséquent un traitement relatif et analogue à ces dernières. Les fièvres vernales et surtout la double tierce sont pour l'ordinaire compliquées de la diathèse inflammatoire; les fièvres automnales de la diathèse bilieuse, atrabiliaire, ou atrabilioso-pituiteuse; et les fièvres quotidiennes de la pituiteuse.

On distingue par leurs signes propres les différentes diathèses. Les fièvres compliquées de la diathèse inflammatoire ont lieu surtout au printems; elles se reconnaissent principalement par la tendance qu'elles ont à se changer en continues; ce que l'on peut présager, lorsque leurs accès se prolongent extrêmement, et que les douleurs de tête subsistent encore

durant l'apyrexie. On doit traiter les fièvres compliquées de cette diathèse, comme les maladies inflammatoires, par les saignées et les réfrigérans; le quinquina est généralement nuisible dans cette complication. Les saignées se pratiquent dans le second période; elles seraient dangereuses dans le frisson. Les fièvres sont plus souvent déterminées ou compliquées par une affection gastro-bilieuse, surtout en été et au commencement de l'automne: les évacuans conviennent éminemment et ensuite les fébrifuges. Ces deux diathèses s'unissent fréquemment à la fin du printems et au commencement de l'été : d'autres fois la fièvre est produite ou compliquée par l'atrabile, par la pituite et quelquefois par les deux ensemble, comme dans l'automne; le traitement doit être alors approprié à ces diathèses; et les toniques, les fébrifuges, sont après les évacuations nécessaires, les seuls moyens curatifs qu'on puisse emploier avec succès.

Observez par rapport à l'usage du quinquina qui est le fébrifuge par excellence, que l'on ne doit jamais le donner qu'après un certain nombre d'accès, comme six à sept; autrement il ne fait que suspendre la fièvre, et ne la guérit pas; quelquefois même il produit des accidens graves; ainsi ceux-là se trompent et préjudicient souvent aux malades, quand ils

n'ont d'autre but que de couper les accès et d'arrêter la fièvre. « Cette méthode sauvage, » dit très-bien BORDEU, peut-être comparée » à l'usage où l'on est de mettre le feu à » une cheminée pour la nettoyer; si la chemi- » née est solidement bâtie, elle résiste; si les » corps sont bons ils peuvent supporter l'ac- » tion brusque du quinquina, comme celle » des autres remèdes chauds; en un mot le » quinquina a évidemment trop d'action, pour » les corps délicats et sensibles, il leur cause » une trop rude épreuve. «

Il se présente souvent dans le cours des fièvres intermittentes ou à leur suite, des stases, des empâtemens, des obstructions dans les viscères. Le médecin doit surtout faire attention si ces embarras sont critiques, symptômatiques, ou causes de la fièvre; il est facile d'après cela d'établir le traitement qui convient. En général les apéritifs, les fondans et surtout les eaux minérales, sont éminemment utiles dans ces circonstances.

Les fièvres intermittentes sont très-sujettes aux rechûtes, et celle-ci tombent ordinairement dans les semaines paroxistiques qui ont entre-elles les mêmes rapports que les jours d'accès, pour chaque espèce de fièvre; c'est dans ces semaines que les malades doivent surtout éviter

les plus légères erreurs dans le régime, et continuer l'usage du quinquina.

Ce que j'ai dit du traitement général des fièvres intermittentes, doit s'appliquer aux rémittentes, que l'on doit considérer comme des fièvres intermittentes dont les accès se touchent. Ainsi après avoir attaqué les causes compliquantes par la saignée, les émétiques, les purgatifs etc., selon l'espèce de diathèse dominante, le médecin doit avoir pour but de détruire l'état nerveux qui détermine les retours périodiques des accès. Le spasme atonique regne très-généralement dans les fièvres rémittentes, et comme tel il cède ordinairement à l'usage du quinquina; mais pour éviter les rechûtes qui sont très-fréquentes dans l'une et l'autre espèce de fièvre, il faut soutenir l'usage de ce remède pendant quinze jours au moins après la guérison. Les premières doses doivent être fortes comme d'une once, une once et demie et même deux onces entre les accès; on diminue ensuite insensiblement. Lorsque des signes de saburre exigent l'emploi des purgatifs durant ou après l'usage de ce remède, il faut le même jour en faire prendre une forte dose, et le continuer les jours suivans; sans cela la fièvre revient, comme l'a très-bien observé SYDENHAM, de même que quand le quinquina purge; dans ce dernier cas il faut l'unir aux opiatiques, pour empêcher

cet effet. Observez que les fièvres rémittentes dégénèrent quelquefois, ainsi que les intermittentes, en fièvres continues continentes : les évacuans et le quinquina, dans cette circonstance, seraient très-nuisibles ; il faut pour les donner avec succès, attendre qu'elles aient reprises leur type rémittent ou intermittent.

Genre I.er *Fièvres intermittentes humorales.*

Ce sont celles dans lesquelles le spasme ne domine pas avec excès.

Espèce 1. *Fièvre quotidienne.*

Les accès de cette fièvre reviennent tous les jours ; ils débutent le soir, ou au commencement de la nuit, avec un froid léger, court et superficiel qui s'accompagne d'une sensation à-peu-près semblable à celle que ferait une toile d'araignée sur la peau ; le pouls est concentré durant tout l'accès ; il n'y a ni ordre, ni régularité dans le commencement. Elle est causée ou compliquée par la diathèse pituiteuse. Cette espèce de fièvre n'est pas fréquente ; les enfans et les tempéramens pituiteux y sont plus sujets que les autres ; elle dure très-longtems et se guérit très-difficilement. Il faut rapporter à cette espèce, la *diurne* et la *nocturne d'Hyppocrate*. Il y a des quotidiennes

partielles; VAN-SWIETEN et CULLEN etc., en citent des exemples. La quotidienne est quelquefois compliquée d'autres maladies, comme l'hystérie, l'épilepsie, la sciatique etc. C'est à tort qu'on en a fait des espèces; car la quotidienne, ainsi que les autres fièvres intermittentes sont entièrement indépendantes de ces affections. Cette fièvre affecte presque toujours l'orifice supérieur de l'estomac, ce qui a fait dire à GALIEN : *Quotidiana rarò advenit quin os ventriculi patiatur.*

ESPÈCE 2. Fièvre tierce.

Les accès reviennent de deux jours l'un : ils débutent ordinairement le matin avec un frisson qu'accompagne une sensation semblable à celle que feraient éprouver des aiguilles qui picoteraient la peau. Le pouls est plus lent, durant le frisson que dans les autres fièvres, et les pulsations, pendant tout l'accès, ont un certain ordre et une égalité qui ne se fait pas remarquer dans les autres fièvres intermittentes. Elle est généralement le produit ou une complication de la diathèse bilieuse : elle attaque les bilieux et les adultes, et se convertit fréquemment en double tierce.

Le précepte d'HYPPOCRATE relatif à la cure des fièvres tierces, s'étend à toutes les espèces d'intermittentes. « Dans la fièvre tierce, lors-

» qu'il est nécessaire de purger, il faut le faire » le quatrième jour : si le malade n'a pas be- » soin de purgatif, il faut lui faire prendre en » boisson, des médicamens qui changent la » fièvre, ou qui la dissipent. « (*Lib. de affect.*) On voit que la pratique du père de la médecine a servi de modèle aux grands médecins de nos jours qui donnent les fébrifuges, quand le besoin d'évacuer ne subsiste plus.

Deux variétés :

1.° La *tierce légitime* ou *vraie* dont les accès sont réguliers et ne s'étendent pas au-delà de douze heures; elle se termine généralement au bout de sept paroxismes. *Tertiana exquisita in septem ad summum circuitibus judicatur.* (Aph. 59. Sect. IV).

2.° La *tierce fausse* ou *bàtarde*; ses accès s'étendent au-delà de douze heures et à près de vingt-quatre : cette fièvre est presque continue; elle régne surtout en automne et ne finit guères qu'au printems.

Espèce 3. Fièvre double tierce.

Elle est composée de deux fièvres tierces; les accès reviennent chaque jour et surtout le matin; mais ils sont combinés, de manière que le premier répond au troisième par son intensité et sa longueur; le second au qua-

trième, le troisième au cinquième, et ainsi des autres.

Espèce 4. Fièvre quarte.

Les accès reviennent tous les trois jours; elle est plus nervale que la tierce et la double tierce, regne communément en automne, et souvent s'étend jusqu'au printems de l'année suivante, même au-delà. Elle débute le soir avec un frisson considérable et souvent très-long; le pouls est embarrassé, concentré, et ne se développe pas librement dans les commencemens. *In quartanarum principiis videbitur tibi arteria quodam modo esse alligata atque ad interiora retracta, neque liberum habere incrementum.* GALEN. *de crisibus. Lib. 2. Cap. III.* Elle est décidée ou compliquée par la diathèse bilieuse, atrabiliaire, ou par la pituitoso attrabiliaire.

La fièvre quarte n'est point dangereuse, à moins qu'elle ne dégénère en quotidienne. *Quartana neminem jugulat*, dit CELSE, *sed si exeâ facta quotidiana est, in malis æger est.* (*Lib. 3. Cap. XV*).

Espèce 5. Fièvre erratique.

Les paroxismes ne gardent entre-eux aucun ordre, aucune régularité. Le plus souvent cette fièvre est une tierce dans laquelle manque un accès,

ou une quarte dont un accès anticipe sur l'autre. On doit rapporter aux fièvres erratiques la double quarte, la triple quarte, la quintane, l'hebdomadaire, la dichomène etc.

GENRE II. *Fièvres intermittentes nervales, pernicieuses, insidieuses de* TORTI.

Celles-ci sont accompagnées de symptômes extrêmement graves, et le caractère nerval y domine avec excès.

ESPÈCE 1. *Fièvre comitata de* TORTI.

Cette fièvre s'accompagne, dans son cours, de symptômes graves et d'une intensité mortelle; elle conserve durant les trois, ou quatre premiers accès, le type d'intermittente bénigne: puis surviennent tout-à-coup les symptômes les plus pernicieux qui, si on n'y remédie bientôt, amènent une prompte mort.

Sept variétés :

1.° La fièvre *colérique*, ou *dyssentérique*, qui s'accompagne dans l'accès du coléra, ou de la dyssenterie.

2.° La fièvre *cardialgique* dont le principal symptôme est la cardialgie.

3.° La fièvre *hépatique* avec le flux hépatique.

4.° La fièvre *sudatoire* accompagnée de sueurs froides et abondantes.

5.° La fièvre *syncopale* avec des défaillances que décident les causes les plus légères.

6.° La fièvre *lypirique* avec froid aux parties extérieures et un sentiment de chaleur brulante dans l'intérieur.

7.° Enfin la fièvre *soporeuse*, ou *apoplectique*.

TORTI aurait pû augmenter le nombre de ces fièvres; car il en est qui s'accompagnent d'autres symptômes dominans; tels que les douleurs de tête, les convulsions, l'épilepsie, les quintes de toux, etc.

Ces fièvres régnent très-fréquemment dans les pays marécageux. Les urines sont ordinairement épaisses, noirâtres, couvertes d'une couche graisseuse, d'une odeur très-forte, et le sédiment est briqueté. Les frissons sont très-longs; les sueurs partielles; celles-ci paraîssent principalement à la tête, à la poitrine, et sont d'un aigre pénétrant. Les malades ont des vomituritions et un dégoût extrême pour la viande et le vin. Le sang est très-séreux, il se dissout et se pourrit très-vîte: souvent il est rempli de petits vers semblables aux graines de courge. Les symptômes ne sont pas dans le principe bien intenses, mais ils augmentent à chaque accès, de manière qu'au 3.e, au 4.e ou au 5.e, ils se présentent avec un

haut degré de violence et ne laissent plus de doute sur le caractère de la maladie. Ce qui peut le plus éclairer sur sa nature, c'est le désaccord qui régne entre les symptômes et l'état dans lequel se trouvent les malades lors de l'apyrexie durant laquelle il reste de la sécheresse à la bouche, un pouls plus vîte et plus fréquent que dans l'état naturel, de la faiblesse, des anxiétés, et une profonde tristesse marquée par des soupirs involontaires.

La fièvre *apoplectique* est caractérisée par le sommeil contre nature dont elle s'accompagne, la dyspnée et l'état du pouls qui est plein et fort ; souvent aussi durant l'accès, les parties voisines de la bouche sont affectées de mouvemens convulsifs. Dans les autres variétés, le pouls est très-faible durant la pyrexie et s'éteint presque sous les doigts. Il paraît que dans la fièvre apoplectique, le cerveau est frappé de spasme. C'est ce qui a fait dire à HYPPOCRATE : *comatosæ etiam quid habent convulsorium.*

ESPECE 2. Fièvre subcontinue maligne de TORTI.

Celle-ci a une grande tendance à devenir continue, et s'accompagne de symptômes graves

ves et insolites, tels que de mouvemens convulsifs, des soubresaults des tendons, de la prostration des forces etc.

Il y a des fièvres intermittentes humorales et bénignes qui tendent aussi à devenir, continues par le rapprochement de leurs accès, et qu'il ne faut pas confondre avec les subcontinues malignes. Elles ont été appelées par SYDENHAM *subintrantes benignes.* Il observe que quand les intermittentes automnales débutent de bonne heure, comme dans le milieu de Messidor, elles ont l'apparence de continues, quoiqu'elles soient réellement intermittentes, et comme telles, capables de céder au quinquina. Le sédiment briqueté des urines, les redoublemens, les rémissions et les autres symptômes décèlent la nature de ces fièvres.

Le tems de vigueur de l'accès est dans les fièvres subcontinues, malignes, d'une durée relative, bien plus longue que le tems du début et de la rémission, en sorte que le tems de la vigueur domine très-sensiblement sur les autres tems.

Les évacuans sont très-convenables dans le principe des fièvres intermittentes nervales qui sont presque toujours accompagnées de saburres gastrique et intestinale ; mais le plus souvent on n'a pas le tems de les administrer ;

les symptômes sont d'une telle violence, et la malignité si grande, que si l'on ne veut pas exposer le malade à périr dans l'accès suivant, il faut recourir incessamment au Kina et le donner à forte dose. Comme la force excentrique domine pernicieusement au plus haut degré, l'indication principale est de la diminuer par l'usage d'un régime et des remèdes fortifians et toniques qui produisent les mêmes effets que les stimulans, l'exercice et le travail, mais dont la stabilité d'énergie est plus grande et plus durable. MÉDICUS a obtenu les plus heureux effets dans ces fièvres, de l'alun crud qu'il regarde comme un des plus puissans anti-septiques et anti-fébriles.

Fin du Tome premier.